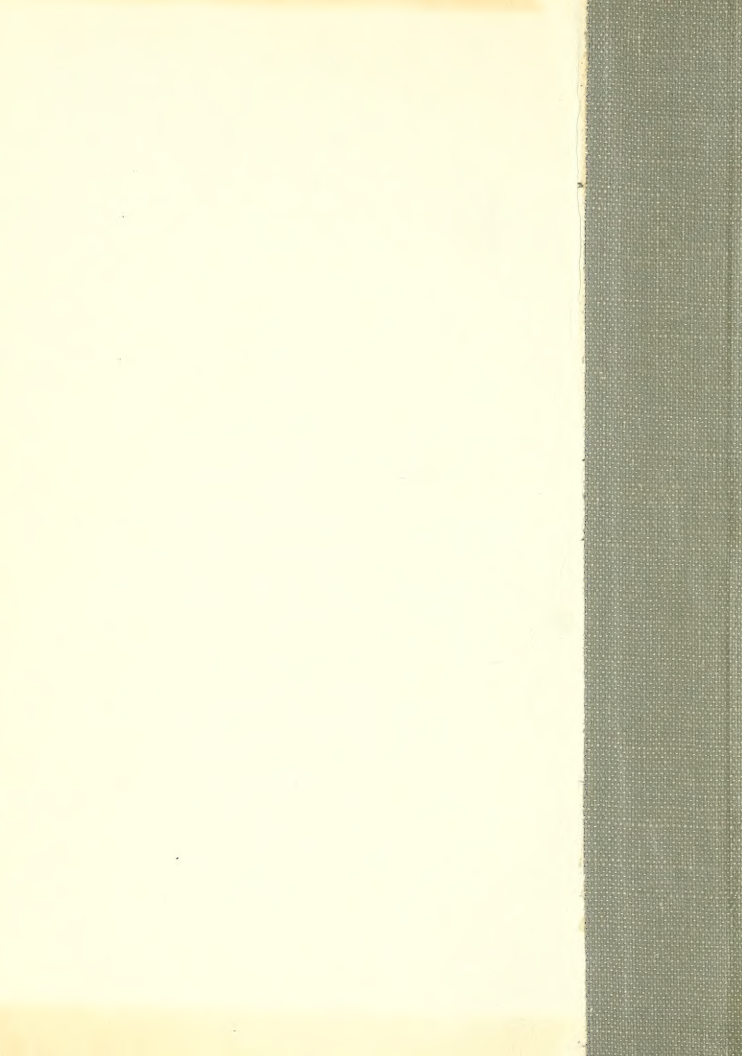

3 1761 03545 9882











HÉCATOMGRAPHIE

Printed in France

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

HÉCATOMGRAPHIE

DE

GILLES CORROZET

LIBRAIRE PARISIEN

(1540)

CHEZ DENYS JANOT

PRÉFACE ET NOTES CRITIQUES

DE

CH. OULMONT

CHEZ H. CHAMPION

9, QUAI VOLTAIRE, 9

1905

A MONSIEUR ÉMILE PICOT

MEMBRE DE L'INSTITUT

HOMMAGE RESPECTUEUX

TIRÉ A 350 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

N° 158

PRÉFACE

Gilles Corrozet promptement
Compose bien parfaictement.

[De la louange et excellence des bons facteurs qui bien ont composé en rime, tant deçà que delà les montz.]

(*Poés. fr.* Montaiglon. Bibl. Elzév., VII, 16.)

Il eût été fort désirable de donner, d'après le manuscrit de Colletet qui contient les vies de nos poètes, quelques documents sur la biographie de Gilles Corrozet, bien qu'en vérité ces documents eussent été assez vagues et inexacts, à en juger par les parties qui sont intactes. Mais les pages qui concernent l'auteur de l'*Hécatomgraphie* ont été brûlées. Nous nous bornerons à rappeler [1] que Gilles Corrozet, libraire

1. Ouvrages consultés : Niceron, t. XXIV, p. 149 ; Gouget, XIV, 417 ; XIII, 98 ; XII, 261 ; La Croix du Maine et du Verdier, et Rigoley de Juvigny, III, 50 (1773) ; Bonnardot, Bibliographies Michaud, Hœfer, *Melanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. XIII, p. 5 ; Préface en tête de la réim-

parisien, naquit à Paris le 4 juillet, selon d'autres le 4 janvier 1510. Il apprit dans sa jeunesse le latin et s'exerça à lire le grec : nous savons que c'était une instruction obligatoire pour les libraires de cette époque ; il fut du nombre très grand de ces travailleurs de l'époque de la Renaissance, qui rattrapèrent plus tard le temps précieux qu'ils n'avaient pas consacré à l'étude durant leurs premières années. Il s'instruisit par lui-même, il apprit l'italien, l'espagnol, et son métier de libraire lui rendit le précieux service de lui faire connaître une quantité d'ouvrages qu'il n'eût sans doute jamais ouverts. S'il est vrai qu'il fut en outre imprimeur [1], il eut entre les mains toutes espèces d'œuvres qui lui ornaient l'esprit. De bonne heure il composa.

pression des *Blasons domestiques* (1875, Paulin Paris) ; Crapelet, *Poésies fr.* ; Montaiglon, *Anc. Poésies fr.* ; La Caille, *Hist. de l'imprimerie et de la librairie jusqu'en 1689* ; *Essai sur l'hist. de la gravure sur bois* (Ambr.-Firmin Didot, 1863) ; G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France* ; Brunet, *Manuel du libraire*, etc.

1. Il est à peu près certain que Corrozet n'imprima jamais d'ouvrages. « Je vois au contraire qu'après avoir essayé des presses de Bossozel, de Savetier et de Bonnemère, il s'adonne à l'imprimerie de Janot et de son successeur Estienne Groulleau qui ont exécuté les plus jolis livres qui portent son nom. »

[Ambr.-Firmin Didot, *loc. cit.*]

Un de ses plus célèbres écrits, et celui en tous cas qui eut plus que tous les autres les honneurs de la réimpression, les *Antiquités de Paris*, parut en 1532. M. Bonnardot a compté, du vivant de l'auteur, huit éditions de ce livre, dont Gouget, dans sa Bibliothèque françoise, dit qu'il est encore estimé. Ce n'est pas le lieu de discuter la question de savoir quel fut le modèle de Corrozet, ou même s'il en eut un, mais il est évident que ses *Antiquités de Paris* sont riches en renseignements et en détails topographiques qui ne se rencontrent qu'ici. C'est un guide de Paris, fait par un « honneste homme », qui ne s'aventurait pas au hasard, mais notait avec clarté et avec ordre les divers points de son vaste sujet. Ses ouvrages sur l'histoire de France, nous dit au contraire Gouget, sont peu solides. Quant à ses poèmes, il serait long de faire la part de ce qui lui fut faussement attribué, et de ce qui est vraiment de sa main. Cependant le *Conte du Rossignol*[1] lui appartient en propre, de même que les *Blasons domestiques*[2], et la *Tapisserie de l'Église chrétienne*, le *Tableau de Cébès*, les *Fables d'Ésope le Phrygien*, l'*Hécatom-*

1. Réimprimé dans les *Poés. fr.*, Bibl. Elzév.
2. Réimprimé par la Soc. des Bibl. fr.

graphie, enfin, dont nous nous occupons précisément. Mais, nous en pourrions énumérer d'autres encore, assez nombreux, dont nous le croyons l'auteur.

Il avait épousé Marie Harel; elle mourut en 1562, « le quatriesme jour de may. Par la miséricorde de Dieu, l'âme soit en Paradis », selon l'épitaphe. Marie Harel lui laissa plusieurs enfants. Galiot, Jean, Gilles, furent libraires comme leur père et grand-père. Gilles Corrozet expira le 4 juillet 1568. Il fut enterré auprès de sa femme, chez les Carmes de la place Maubert.

L'an mil cinq cent soixante et huit,
A cinq heures devant minuit,
Le quatrième de Juillet,
Décéda Gilles Corrozet,
Agé de cinquante huit ans,
Qui libraire étoit en son tems.
Son corps repose en ce lieu cy ;
A l'ame Dieu fasse mercy.

Heu heu ! Corrozete jaces, cor numina fuerant
Donec terra rosam proferat ista tuam.
Scilicet invideas, nec parcas ferrea Clotho,
Permanet in scriptis gloria viva suis.

Il avait, pour emblème, une main étendue

tenant un cœur, avec au milieu une rose épanouie : « In corde prudentis revirescit sapientia », phrase tirée du livre des Proverbes. C'est ainsi que Corrozet décomposait son nom, et jouait sur les syllabes qui le forment : cor-rozé. Cette marque, nous la voyons dans presque tous les livres qu'il vendait en la grand salle du palais [1]. Quant à la devise, Montaiglon nous apprend, au tome X des *Poésies françaises du XVe et du XVIe siècle*, au sujet du *conflit de caresme et charnaige*, que Corrozet, peut-être à son insu, l'emprunta à Macé de Villebresme, l'auteur de l'*Épistre de Clériande la Romayne à Reginus* ; cette devise, brève et séduisante, promettait : Plus que moins.

Que Corrozet jouît d'une réputation assez brillante, cela est certain. Nous avons le témoignage de Pierre Grognet, et aussi de Michel d'Amboise, car, en réponse à deux épîtres que Corrozet lui avait adressées, il écrivait :

> Telle couronne et ornement inclite,
> Laisse pour toy qui trop mieulx le mérite [2].

1. Cf. la herse pour les de Harsy et les anges liés pour les Langelier.

2. Voyez dans les « Anticques Érections des Gaules » (1535), les vers de Michel d'Amboyse dict l'Esclave Fortune, au lecteur, et en outre les vers de G. Moisson dict le Triste.

Nous savons par la préface mise en tête de l'édition du *Théâtre des Bons Engins*, publiée chez Denys Janot l'an 1539, combien la mode était répandue de faire des quatrains ou des sixains, ou des huictains moraux, durant la première moitié du XVIe siècle. Ce fut un engouement comme, au XVIIe, il était d'usage sinon de règle, pour qui avait des prétentions au titre d'honnête homme, d'écrire des maximes, de faire des portraits.

La Perrière exprime en ces termes sa pensée à Marguerite de Navarre : « Au surplus ce n'est pas *seulement* de nostre temps que les emblêmes sont en bruict, pris et *singulière vénération*, ains c'est de toute ancienneté, et presque dès le commencement du monde..... Alciat a de nostre temps redigez certains emblêmes et illustrez de vers latins, et nous à l'imitation des avant nommez (il s'agit d'Égyptiens, de Lucain, de Poliphile, de Celien Rodigien) penserons avoir bien employé et collocqué les bonnes heures à l'invention et illustration de nos dictz présens emblêmes, et nous réputerons très heureulx si la lecture d'iceulx vous peult donner quelque intellectuelle récréation. »

C'était un jeu littéraire, un exercice facile où besoin n'était, ni de grand talent, ni d'originalité.

Bien plus, le nombre même de ces emblèmes devint presque fatidique, car nous avons l'amusant témoignage de Bartelemy Aneau dans sa préface de l'*Imagination poétique* (Picta poesis), préface de cause, ainsi qu'il l'appelle :

« J'ay privée familiarité à Jean Macé Bonhomme, Imprimeur Lyonnois, par laquelle, estant un jour en sa maison, trouvay quelques petites figures pourtraictes, et taillées, demandant à quoy elles servoyent, me respondit : A rien, pour n'avoir point d'inscriptions propres à icelles. ..... Alors je estimant que sans cause n'avoient esté faites, je luy promis que de muetes et mortes, je les rendroie parlantes et vives, leur inspirant âme par vive poésie. De toutes les images, je n'en ay faict pourtraire, ne graver de ma désignature à mon arbitre et plaisir sinon le mariage, etc., affin d'accomplir *la centaine.* »

Alciat avait composé cent emblèmes. Le chiffre fut adopté. C'était une limite, qu'il fallait atteindre, sans dépasser.

Mais dans le texte que nous venons de transcrire, un autre détail est important, qui marque le rôle du poète dans ce genre d'écrits.

En général, les gravures, qui faisaient le principal attrait du livre, faites avant le commen-

taire, ne réclamaient, pour ainsi dire, qu'une bordure poétique, servant à expliquer, à traduire la pensée du graveur et du peintre ; et, comme on l'a répété bien souvent, les gravures servaient aux brodeurs, aux tailleurs, aux ymagiers, aux artisans, ce qui nous fait comprendre combien de ces livres furent détruits, déchirés par eux, raturés, ou égarés.

Si Corrozet n'eut pas à déployer plus de personnalité dans l'*Hécatomgraphie* que La Perrière, que Georgette de Montenay, que tant d'autres, il montra du moins une certaine adresse, il sut orner d'arabesques assez légères un contour assez raide, il témoigna, par certains côtés, des qualités qui font le charme savoureux du *Conte du Rossignol*. Et, bien qu'il n'eût qu'à puiser dans le fonds commun des sentences de son temps, à redire ce que ses modèles et ses confrères disaient eux-mêmes, il mit dans le ton général de sa morale une bonhomie, une honnesteté encore assez rare en 1540, un gros bon sens, et une part d'expérience, qui sont vraiment dans la pure tradition française. Que si l'on nous objecte le cliché, obligatoire, de cette espèce d'opuscules, nous remarquerons sans peine que les mêmes théories, les mêmes sentiments se retrouvent exposés par Cor-

rozet dans les *Blasons domestiques* (son *Blason du lit*, par exemple, si chaste), ou dans le *Conte du Rossignol*, imité d'un original italien à coup sûr, mais amplifié, et illustré d'un platonisme mystique. Corrozet dut se délecter à la lecture du *Miroir de l'Ame pécheresse*, et ce fut pour lui un plaisir délicat et doux que l'apparition de la *Parfaicte Amye* d'Antoine Heroet de la Maison Neufve.

Horace, Platon, Sénèque, Plutarque, le Roman de la Rose avec ses allégories perpétuelles et ses symboles, Gerson, Alain Chartier, tels devaient être les auteurs favoris, les livres de chevet du libraire.

Bien différente est la morale de Corrozet de celle que nous trouvons dans un des plus anciens traités de ce genre, écrit à la fin du XIIe siècle, le *Livre des manières* d'Estienne de Fougères, essentiellement aristocratique (les bourgeois et les villains sont exclus de son livre), religieuse et monastique, satirique enfin ; bien différente des réflexions que l'on rencontre éparses dans les chansons de geste et les romans d'aventure ; bien différente encore de ces innombrables « conseils », « enseignements [1] »,

1. Voici, par exemple, le relevé des manuscrits de la Bibl. nationale portant le titre d'Enseignements :

« exhortations », manuscrits du XIVe, du chevalier de la Tour Landry, d'Eustache d'Eschanps, d'Alain Chartier, où nous ne trouvons plus la même séparation des classes, sans doute, où l'Église et la religion jouent déjà un rôle

Enseignement pour bien vivre	fr. 1746
— puéril	fr. 22933
Enseigns à M. d'Angoulesme par Juibert Chandelier	fr. 1673
Enseigns d'amour divin	fr. 1681
Les — d'Aristote	fr. 983
Les — de Caton	fr. 1958
Le livre de l'enseignement des Dames par Christ. de Pisan	fr. 1177 1180
Les Enseignts de Christ. de Pisan à son fils	fr. 1551 1623
Enseignemens de l'enfant sage	fr. 1164
Les Enseigns des philosophes	fr. 1109
— du chevalier de la Tour à ses filles.	fr. 1190, 1505, 1693
Enseigns du Roi Saint Louis à son fils	fr. 1136
— d'un père à son fils	fr. 400, 726 2136, 1216, 1217
— moraux	461 1546, 1768
— du père	25349 (XVe s.)
— d'une grande dame à son amie	1136
— qu'une dame laisse à ses fils en forme de testament	19919
— en vers	1370
— moraux	916
— pour salut de l'âme	1681

plus effacé grâce à l'influence d'auteurs profanes, mais où l'expression est toujours moins chaste que l'idée [peut-être moins conforme à l'expérience et à la vérité que la forme qui l'enveloppe]. Nous ne parlons pas des prédicateurs, séparés en deux écoles : d'une part, les tribuns, Menot, Maillard, d'autre part, le courant de l'Imitation de Jésus-Christ, qui poussa au mysticisme un Gerson ou un Ciboule. Au XVe siècle, la morale est diffuse, dans la prédication, dans la poésie allégorique. A ce moment commence l'obsession de la mort, en même temps que le mépris du corps. La morale devient pessimiste, sans force pour la lutte ; c'est l'époque des famines, de la peste de Florence, des guerres continuelles. Et, contraste ou, si l'on veut, prolongement assez curieux des remarques précédentes, la peur de la mort, si proche et si rapide, fait que l'on parle d'elle avec une telle familiarité qu'on en plaisante, qu'on la nargue, qu'on lui fait les cornes. Avec la Renaissance, l'amour de la vie renait, sentiment tout païen, et autour de ce sentiment s'en viennent grouper d'autres, qui s'éclairent de la lumière de celui-ci, et brillent de sa douce clarté. Corrozet me semble

être l'incarnation même de cette « joie de vivre », dont parle le poète. Il n'y a pas d'ombre assez forte pour obscurcir le paisible soleil. Quand il parle d'ingratitude [1], l' « Indigent de sapience », ainsi que Corrozet se nomme quelque part, s'exprime sans aigreur, sans amertume, et cette sérénité, qui est aussi une sapience, méritait bien qu'on la notât au passage.

Nous avons dit, plus haut, que le principal intérêt de l'*Hécatomgraphie*, comme d'un grand nombre d'ouvrages ou d'opuscules parus à cette date, réside dans les gravures. Ces gravures, si fines parfois, et parfois si naïves de dessin et d'exécution, sont entourées à chaque page de bordures qui forment cadre. Il serait fort intéressant de connaître l'artiste qui les imagina. On a beaucoup discuté, et vainement, sur le nom de ce peintre graveur. Firmin Didot croyait qu'il les faut attribuer à Jean Cousin. Mais, Jean Cousin est celui, vers lequel se porte, de

1. Il est à remarquer que François de Sagon se nomme aussi l'Indigent de sapience. [Le Chant de la paix de France et d'Angleterre chanté par les 3 estatz, composé par l'Indigent de sapience (1549), in-8, 12 ff., lettres rondes.]

manière toute naturelle, la pensée : rien ne prouve que cela soit à droit. Ce qui est certain, c'est que c'était un artiste « en vogue », aimé du public de 1540, car dans plusieurs livres nous retrouvons des gravures de l'*Hécatomgraphie*. Le procédé était courant à ce moment. Une planche, sans caractère bien net, servait dans tel écrit à telle idée, et à telle autre dans l'écrit voisin. Signaler toutes les places où se rencontrent des images de l'*Hécatomgraphie* serait une tâche difficile, et qui resterait forcément incomplète. Nous allons donner quelques-unes d'entre elles, espérant, dans de prochaines études, en augmenter le nombre. Voici le *Théâtre des Bons Engins* de La Perrière (il n'y a pas de quatrains au-dessous de la gravure, mais, aux deux pages, des bordures) :

Corrozet (l'homme)	E I v°, et le	*Théâtre*	B VII v°
—	O I v°,	—	C III v°
—	D IV v°,	—	D VIII v°
—	B V v°,	—	L VII v°
—	M IV v°,	—	L VIII v°

Si nous prenons maintenant le Pétrarque, édité chez Denys Janot :

Corrozet	B VII v°,	Pétrarque	K IV r°
—	—	—	p. 65
—	I VIII v°,	—	p. 153

Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, parues chez Groulleau en 1554, se trouve (48) la gravure de l'hydre terrassée par l'homme.

Dans les *Fables* d'Ésope, où les bordures sont plus fines encore et plus fouillées que dans l'*Hécatomgraphie*, mais où l'économie du livre est la même (le titre est semblable à celui de l'*Hécatomgraphie*) :

Corrozet	B II v°,	*Fables*	D II v°
—	M VI v°,	—	M III v°

Dans le *Miroir de prudence* nous reconnaissons, au folio A III verso, le même bois qu'au folio L V verso de notre volume [1].

Enfin, pour dire un mot des éditions de l'*Hécatomgraphie* [2], l'édition princeps, celle que

1. Nous eussions voulu donner de ces rapprochements un nombre plus considérable. Mais la pénurie des livres à gravures du XVIe siècle est grande, à la Nationale ; d'ailleurs, au point de vue du résultat, le nom du graveur, les documents que nous eussions pu consulter n'eussent pas abouti.

2. M. Omont a publié, dans les *Mémoires de la Soc. de l'Hist. de Paris et de l'Ile-de-France*, tome XXV, [1898], le si precieux.

l'on va lire, est de 1540, chez Denys Janot, in-8° de 104 ff. non chiffr., signat. A-Oiiii; puis édition de 1541 et de 1543 (même nb. de feuillets). Une édition de 1540 est sans figures sur bois, chez Denys Janot, et une autre avec marque d'imprimeur inconnu (les titres de plusieurs pièces ont été changés). Enfin une édition de Groulleau, 1548, in-16, sans bordures [1].

Janvier 1905.

Catalogue des Éditions françaises de Denys Janot (1529-1545). Nous lisons à la page 292, folio A II verso, lettre H, numéro 74 : *Hécatomgraphie*. Dans le même catalogue, la *Tapisserie de l'Église* (152), le *Tableau de Cébès* (153), *Théâtre des Bons Engins* (157), les *Blasons domestiques* (15), *Fables d'Ésope* (67).

1. Ces éditions de l'*Hécatomgraphie* sont fort rares. Les plus difficiles à trouver sont l'édition de 1540 et celle de 48, dont je n'ai vu qu'un exemplaire, que m'a communiqué M. Ed. Rahir.



Hécatom || GRAPHIE ||

C'eſt à dire les deſcriptions de cent || figures & hyſtoires, contenantes || pluſieurs Appophtegmes Pro || verbes, Setēces & dictz || tant des Anciens que || des modernes.

On les vend à Paris, par Denys Janot Li || braire & imprimeur, demourant en la Rue || neufve noſtre Dame, à l'enſeigne Sainct Jehā || Baptiſte contre Saincte Geneviefve des ar || dens.

1540.

A MONSIEUR LE PRÉVOST DE PARIS
OU SON LIEUTENANT CIVIL

Supplie humblemẽt Denys Janot Libraire demourant à Paris, cõme ainſi ſoit que ledict ſuppliant ayt à gros frais faict faire & compoſer ung petit livre intitulé Hécatõgraphie, auquel ſont conteneuz cent Emblemes garnys de cent figures, lequel il feroit volũtiers imprimer (ce qu'il ne veult faire ſans votre congé). Ce conſidéré, il vous plaiſe permettre au dict ſuppliant imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre leſdictz livres affin que ledict ſuppliãt ſe puiſſe rembourcer des frais & miſes qu'il luy a convenu faire & qu'il luy convient faire par cy après à cauſe de l'impreſſion, & défenſe faictes à tous libraires & imprimeurs de ne contrefaire ne imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre deſdictz livres aultres que ceulx que ledict ſuppliant aura faict imprimer, ſur peine de confiſcation des Livres qu'ilz auroient imprimez & venduz & d'amende arbitraire. Et vous ferez bien.

Il eſt permis au ſuppliant faire imprimer ledict livre intitulé Hécatõgraphie Et défenſes à tous aultres juſques à troys ans prochainement venant, ſur peine de confiſcation deſdictz livres & amende arbitraire. Faict le XXV. jour de may, mil cinq cens quarante. Ainſi ſigné

J. Jacques DE MESME.

Gilles Corrozet Parisien || Aux bons espritz || et amateurs des lettres.

VOULANT, Seigneurs, ce petit livre faire,
Pour au vouloir des muses satisfaire,
J'ay à part moy pensé bien longuement
A ce qu'on dict assez communément,
Qu'ilz sont assez, voire trop de volumes,
Tant d'imprimez que d'escriptz par les plumes,
Et que plus sont de livres que lecteurs,
Plus de lecteurs que vertueux facteurs,
Plus d'escripvains & plus de bien disantz,
Que d'auditeurs & que de bien faisantz;
Cela pensant, ma main qui estoit preste
Pour commencer à escripre, s'arrête,
Joignant avecq la sentence première
Qu'on ne meɛt riens maintenant en lumière,
Qui n'ait esté ou veu ou deguisé.
Mais, en voyant que n'est poinct desprisé,
Le bon ouvrier qui l'ouvrage varie,
Comme un orfevre en son orfavrerie,
Qui d'ung argent faict ung pot, une ymage,
Puis en changeant & deguisant l'ouvrage,
Il en faict tout ce qui luy vient à gré.

Ainſy, ſuyvant celluy en mon degré,
Je ne doibs pas aulcun blaſme encourir:
Si j'ay voulu encercher & quérir
Ce qui fut dict des gens de bon ſcavoir,
Le déguiſant, pour mieulx le faire veoir,
Plus richement, comme on faict par raiſon
De vieulx meſrien une neufve maiſon.
Or, excuſant la coppie infinie
De tant d'eſcriptz, on ſcait, & nul le nye,
Qu'ung bon eſprit, qui les lettres entend,
A ſe monſtrer de jour en jour prétend
Pour bien d'aultruy, & affin qu'il ne meure
Comme ignorant duquel il ne demeure
Sinon le corps pour eſtre entre les vers.
De tant d'eſcriptz, ſoit en proſe ou en vers,
Ne ſont aulcuns ſi foybles ou petis,
Qu'ilz n'ayent en ſoy attrayantz appetis
Pour l'ung ou l'aultre, en ſorte que chaſcun,
A ſon plaiſir en peult trouver quelqu'un
Et n'y a livre, ou eſcript, qui n'apporte
Fruict ou plaiſir: voilà qui me conforte
En mes eſcriptz, & qui m'a advancé
De pourſuyvir mon propos ja penſé,
C'eſt ce livret qui contient cent emblêmes,
Authoritez, Sentences, Appophthegmes,
Des bien lettrez, comme Plutarque & aultres,

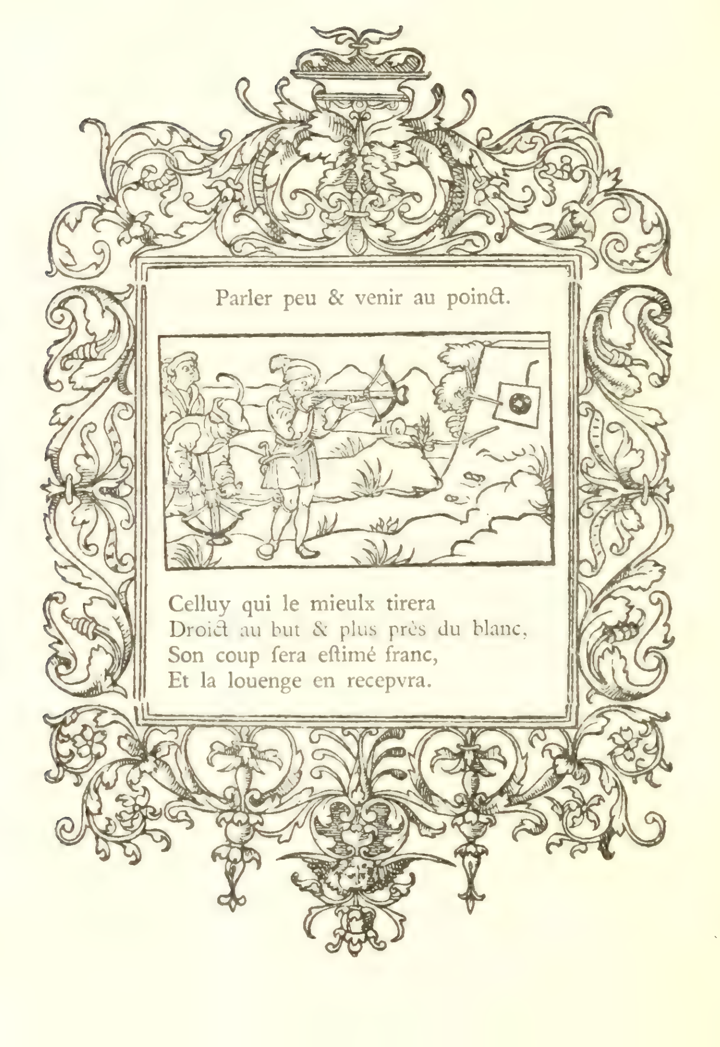
Et touteffoys, il en y a des noftres
Grand quantité, auffi de noz amys,
Qui m'ont prié qu'en lumière fuft mis
Pour le plaifir qu'on y pourra comprendre
Et pour le bien qu'on y pourra apprendre,
Et pour autant que l'efprit f'efjouit,
Quand avecq luy de fon bien l'oeil jouit,
Chafcune hyftoire eft d'ymage illuftrée,
Affin que foit plus clairement mouftrée
L'invention, & la rendre autenticque,
Qu'on peult nommer lettre hierogliphique,
Comme jadis faifoient les anciens,
Et entre tous les vieulx Egyptiens,
Qui dénotoient vice ou vertu honnefte,
Par ung oyfeau, ung poifon, une befte,
Ainfi ay faict, affin que l'oeil choififfe
Vertu tant belle, & délaiffe le vice,
Auffy pourront *ymagers & tailleurs*,
Painctres, *brodeurs*, *orfévres*, *esmailleurs*,
Prendre en ce livre aulcune fantafie,
Comme ilz feroient d'une tapifferie.
— Recepvez doncq le livre tel qu'il eft,
Et f'il vous vient à gré, & il vous plaift,
De vray fera occafion entière,
De mettre au jour quelque belle matière. —

Plus Que Moins

HUICTAIN.

Quand vous ferez à voftre bon loifir,
Et que n'aurez pas grandement affaire,
Quand vous vouldrez prendre quellque plaifir,
Et à l'efprit par lecture complaire,
Quand vous vouldrez fçavoir quelque exemplaire,
Propos moraulx de la philofophie,
Et ce qui eft maintesfoys néceffaire,
Lifez dedans cest Hécatomgraphie.





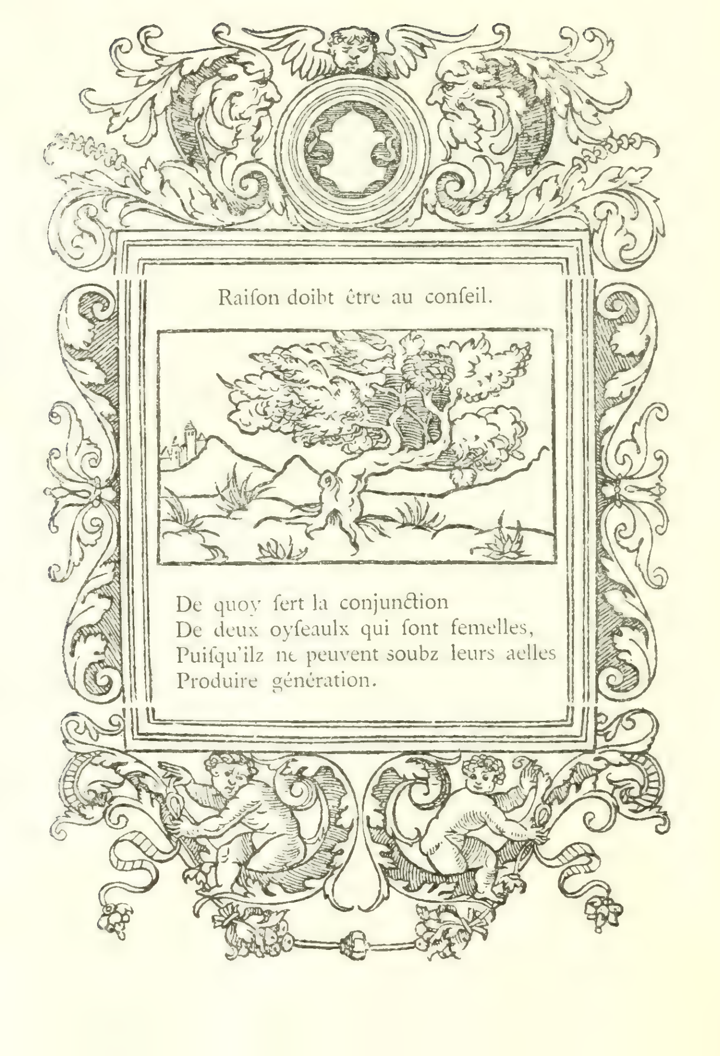
Parler peu & venir au poinct.

Celluy qui le mieulx tirera
Droict au but & plus près du blanc,
Son coup ſera eſtimé franc,
Et la louenge en recepvra.

Vous, qui entre les gens parlez,
Et tenez propos & languaige,
En conſeil eſtans appellez,
Monſtrez contenance de ſaige,
De trop parler n'ayez l'uſaige,
Car de plaiſir on n'y prend poinct ;
Evitez rediɛte et remplaige,
Et venez droiɛtement au poinɛt.

*Vous qui playdez es juſtes cours,
Ne vueillez pas trop longs plaidz tenir
Soyez en voz cauſes plus courtz,
Et venez où il faut venir;
Sermonneurs, ayez ſouvenir
De conclure à la vérité,
Brief, pour beau parler maintenir,
Évitez la prolixité. —

*De tous les coups que l'archer tyre,
Celluy du but donne le pris,
Il n'a faiɛt coup qui ne ſoit pire,
Comme perdu mis en deſpris;
Celluy qui a doncq entrepris
De parler ſans confuſion,
Ainſi qu'un homme bien appris,
Face briefve concluſion.



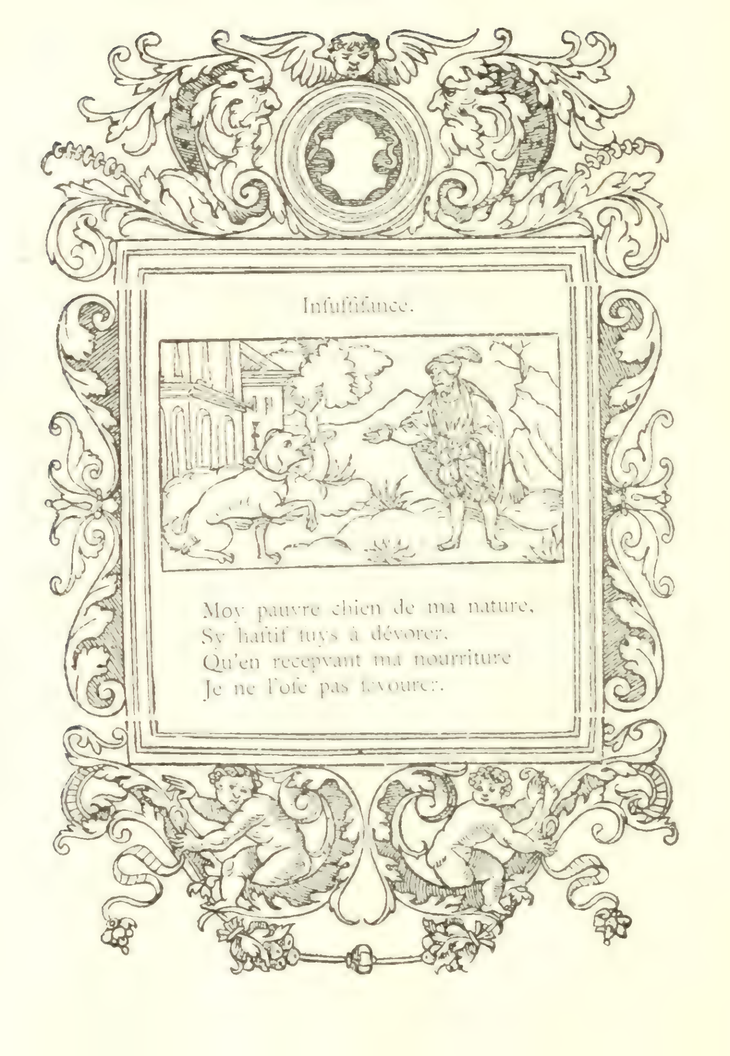
Raiſon doibt être au conſeil.

De quoy ſert la conjunction
De deux oyſeaulx qui ſont femelles,
Puiſqu'ilz ne peuvent soubz leurs aelles
Produire génération.

Si ung conseil est assemblé,
Et raison ne soit la première,
Il sera confus & troublé,
Sans conclusion de matière;
Car pour bien scavoir la manière,
Et de conseil avoir l'espreuve,
Ne fault que raison soit dernière,
Mais qu'en la place elle se treuve.

* Car tout conseil faict sans icelle
Ne vient poinct à perfection,
Comme femelle avec femelle
N'engendrent que corruption;
Car, quand ilz font production,
De leurs œufz, aulcun fruit n'en vient,
Tout ainsi sans droicte action,
Ung conseil inutil devient.

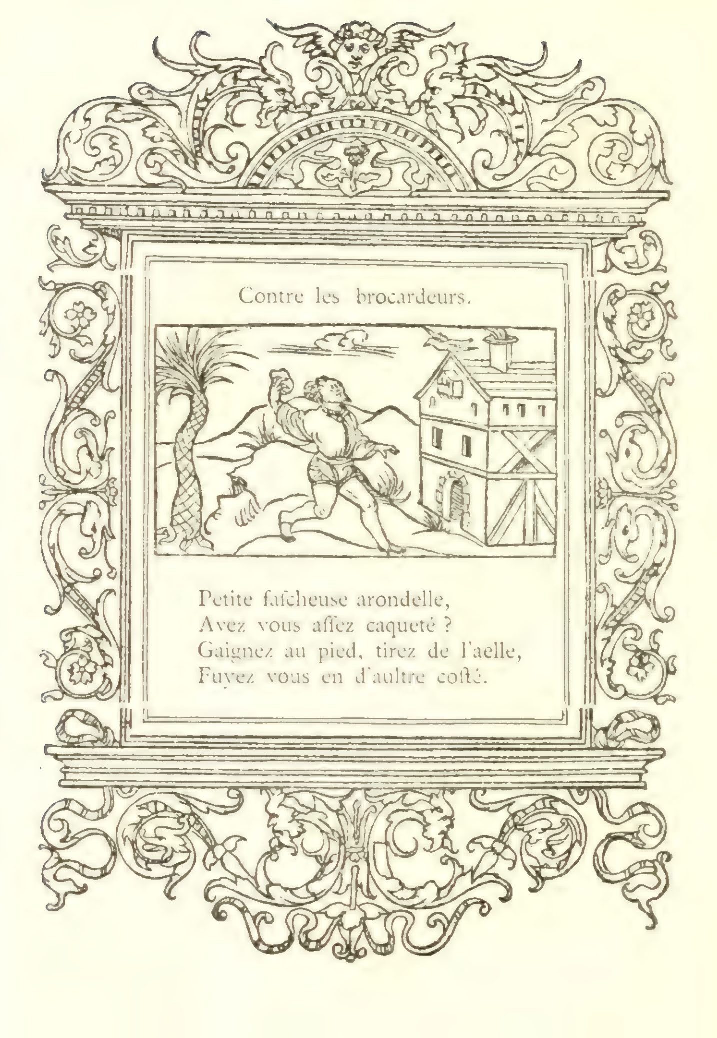
* Voyse doncques toujours devant,
La raison comme vray(e) guide,
Et ne mettons noz faictz avant,
Qu'elle ne tienne en main la bride,
Car, si tant peu elle nous ayde,
Nostre faict bien se portera,
Et ne sera celluy timide,
Quand elle le supportera.



Inſuffiſance.

Moy pauvre chien de ma nature,
Sy haſtif ſuys à dévorer,
Qu'en recepvant ma nourriture
Je ne l'oſe pas ſavourer.

Le pain qu'on jecte à ung grand chien
[maſtin
Il le dévore, & mange ſans ſaveur,
La gueulle bée, il accourt au butin,
Pour de morceaulx eſtre prompt recepveur,
Il ne prend gouſt ny à pain, ny à chair :
Tous ſes morceaulx avalle ſans maſcher,
Pour retourner aux aultres plus ſoubdain,
Tout ainſi faict l'homme avare & mondain,
Qui prend des biens ſans gouſter & taſter,
Il ſerre tout pour plus toſt ſe haſter,
De retourner gaigner des aultres biens,
Jamais ne peult ſon vouloir contenter,
Tout ce qu'il a ne luy ſuffiſt en riens.
* Et toutesfoys le chien ſe raſſaſie
En quelque temps, mais l'avaricieux
Ne peult oſter des biens ſa fantaſie,
Car d'en gaigner eſt toujours ſoucieux,
Mais de quoy ſert ceſte grande abondance ?
Vauldroit, pas mieulx honneſte ſuffiſance
Pour ſe nourrir, que tant grandes richeſſes,
Que l'on aquiert en peines & deſtreſſes,
En grans labeurs & obſtinez travaulx ?
Meilleur ſeroit : car ayez beaulx chevaulx,
Terres, maiſons, & tout ce que vouldrez,
Or & argent, & les monts, & les vaulx,
Dedans cent ans, certes, n'en jouyrez. —



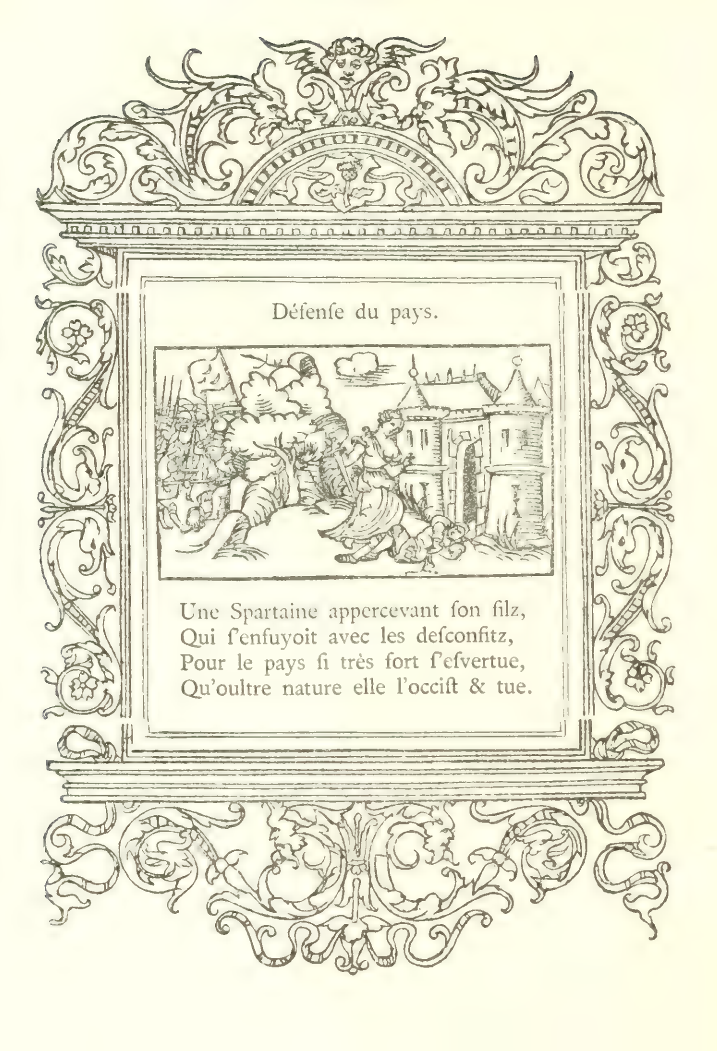
Contre les brocardeurs.

Petite faſcheuse arondelle,
Avez vous aſſez caqueté ?
Gaignez au pied, tirez de l'aelle,
Fuyez vous en d'aultre coſté.

Le brocardeur qui eſt trop importun
Doibt eſtre mis de toutes gens arrière,
Impoſſible eſt qu'il n'en faſche quelqu'un,
Tant en ſes dictz, qu'en façon & manière,
Car ſans garder bon ordre en ſa matière,
Cauſe toujours tant qu'il en eſt confus,
Et bien ſouvent on ſ'en moque en derrière
De l'écouſter [les] ſages ſont refus.

*Tant caqueter, tant parler ſans propos,
Eſt maintes foys eſpèce de ſolie;
C'eſt ſigne auſſi d'un cerveau mal diſpos,
Auquel prudence eſt quaſi abolie.
Tel jargonneur engendre faſcherie
Aux auditeurs, tout ainſi que l'aronde
Fache les gens, quand ſi longuement crie,
Car en ſon chant n'y a plaiſir du monde.

*Le babillard à grand difficulté,
Pourroit garder la loy Pythagoricque,
Qui du parler oſtoit la faculté,
Cinq ans entiers, eſt le terme olimpique.
Silence eſt donc plaiſante & pacifique,
Seur de Prudence & dame des ſecretz.
Taire ou bien dire eſt ung proverbe antique,
Qui eſt gardé des ſages & diſcretz.



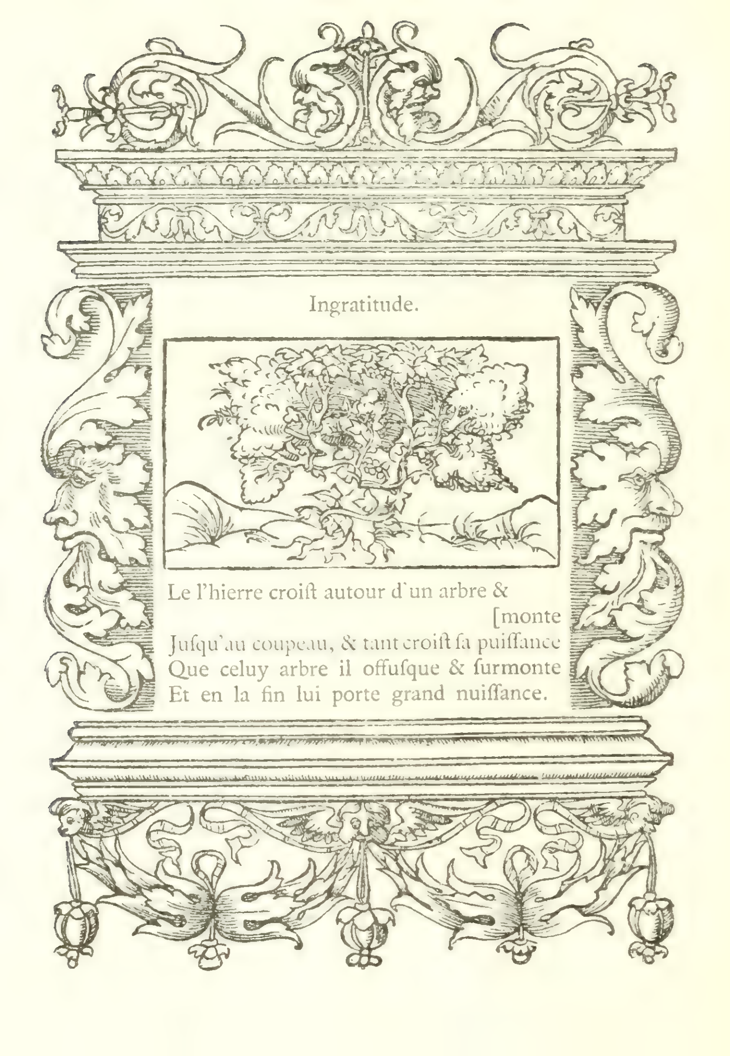
Défenſe du pays.

Une Spartaine appercevant ſon filz,
Qui ſ'enfuyoit avec les deſconfitz,
Pour le pays ſi très fort ſ'eſvertue,
Qu'oultre nature elle l'occiſt & tue.

Homme couard, & lafche de couraige,
Effeminé, trop timide & paoureux,
Ta fuyte m'a au cueur mife une rage,
Qu'impoffible eft qu'il foit plus douloureux,
Car au lieu d'eftre envers moy amoureux,
Laiffant pityé & doulceur maternelle,
Je t'occirai d'ung glaive dangereux,
Prenant le nom d'une mère cruelle.

*Las! es tu nay contre loy de nature?
Qui nous contrainct noftre pays aymer?
Tant foit cruelle, il n'y a creature
Qui ne voulfift pour fon pays f'armer,
Et tu t'enfuys, cela est à blafmer,
Mais des blafmez je ne veulx eftre au compte,
Mieulx vault mourant fe faire renommer,
Qu'eftre long temps vivant à fa grand honte.

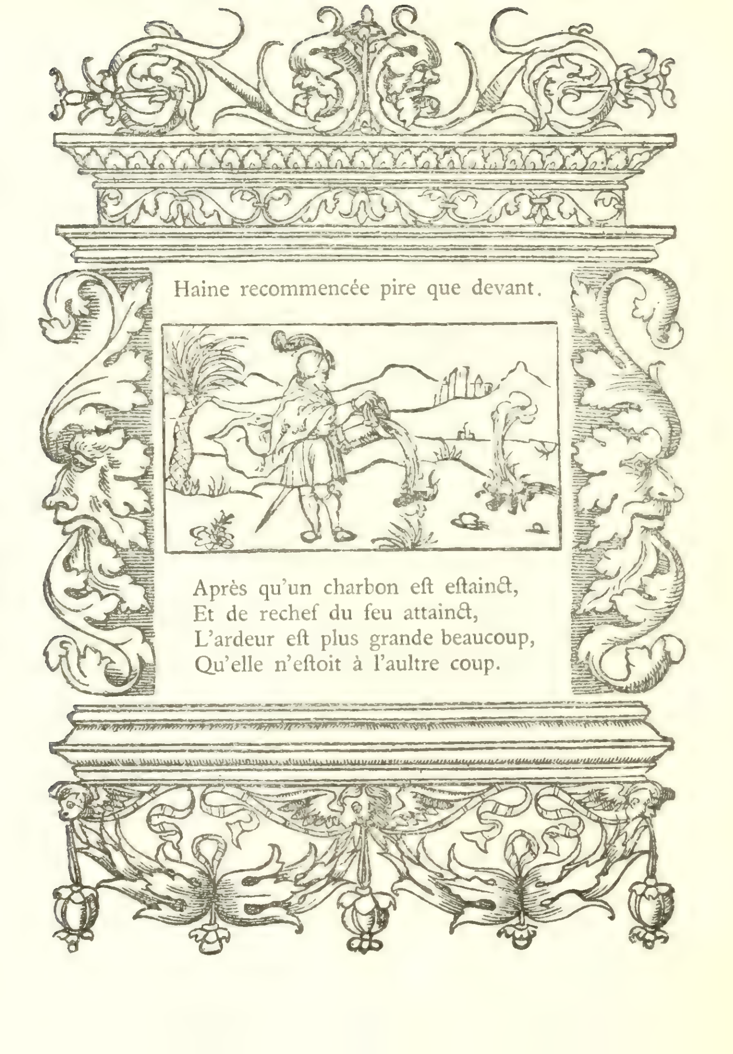
*Jà n'entreras en Sparte la cité,
Puifque tu fuys ainfi de la bataille,
Laiffant la ville en fa néceffité,
En te voulant enclorre en fa muraille.
Honneur me dit qu'à ce coup je t'affaille,
Pour mieulx venger l'injure du pays,
Je le ferai tant que l'efprit en faille,
Dont je lairray les hommes efbahis.



Ingratitude.

Le l'hierre croiſt autour d'un arbre & [monte
Juſqu'au coupeau, & tant croiſt ſa puiſſance
Que celuy arbre il offuſque & ſurmonte
Et en la fin lui porte grand nuiſſance.

AH! l'hierre, je t'ai trop porté,
Car en fin tu m'as ſurmonté ;
J'ay trop ſouffert que ta verdure
Prinſt entour moy ſa nourriture,
Et les fueilles & branches tiennes,
Se joigniſſent avec les miennes.
Je t'ay souſtenu en jeuneſſe,
Et tu me nuis en ma vieilleſſe,
Car tu me portes grand dommage,
Par ton ample & obſcur umbrage,
Tant que mes fleurs & mes bons fruictz,
Sont par toy gaſtés & deſtruyctz,
Et ne puis bailler à mon maiſtre
Tel proffit, comme il ſouloit eſtre.
Ainsſi eſt il de pluſieurs gens,
Qui ſont d'amytié negligens,
Et ne congnoiſſent les bienfaictz,
Qui par les aultres leur ſont faictz.
Ains mettent toute leur eſtude,
Par le vice d'ingratitude,
A ſupplanter leurs bienfaicteurs,
Qui de leur faict ſont conducteurs,
Car ceulx qui les ont eſlevez,
Sont par eulx foullez & grevez,
Comme ingratz, pire que les beſtes,
Qui ſont en ce faict plus honneſtes.



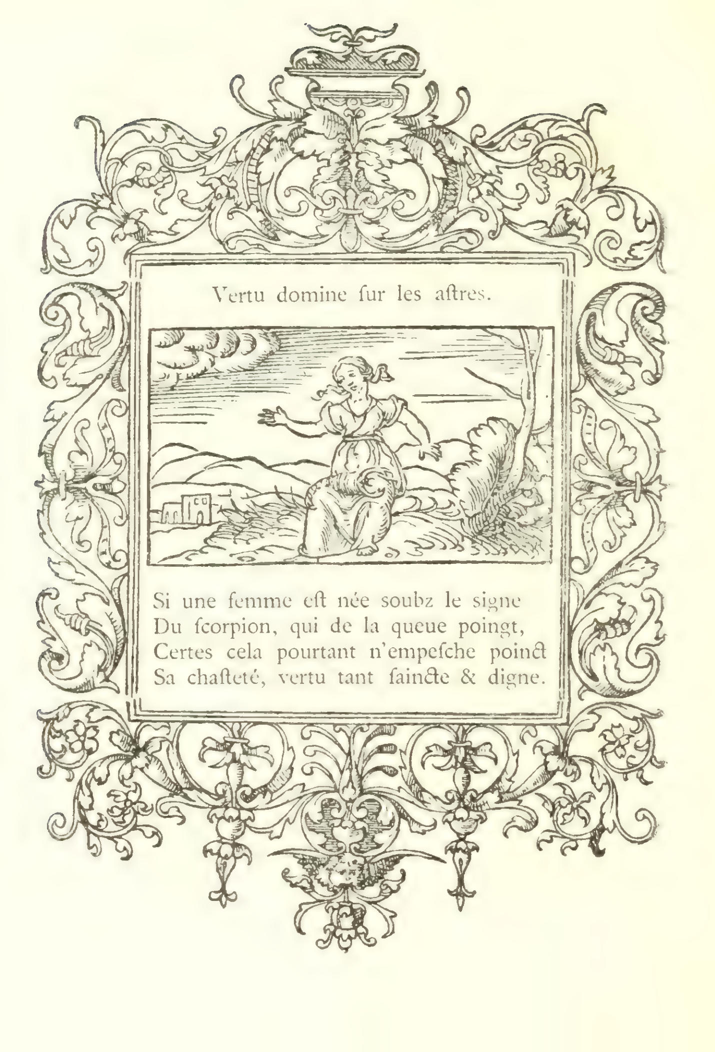
Haine recommencée pire que devant.

Après qu'un charbon eſt eſtainct,
Et de rechef du feu attainct,
L'ardeur eſt plus grande beaucoup,
Qu'elle n'eſtoit à l'aultre coup.

QUAND un courroux eſt appaiſé,
Et puis après il ſe rallume,
A l'eſtaindre eſt [très] mal aiſé,
Car plus que devant ard & fume,
Ainsi que l'on void par couſtume,
Ung charbon qui eſtainct ſera,
S'il eſt au feu, tout ſe conſume,
Et pluz ardemment bruſlera.

*Une hayne recommencée,
Eſt beaucoup plus dure & cruelle,
Que n'eſtoit la fureur paſſée,
Et en ſort bien plus grand querelle
Sy le feu monte en la cervelle,
Où il avoit déjà eſté,
La noiſe en ſera plus mortelle,
Plongée en ire & cruaulté.

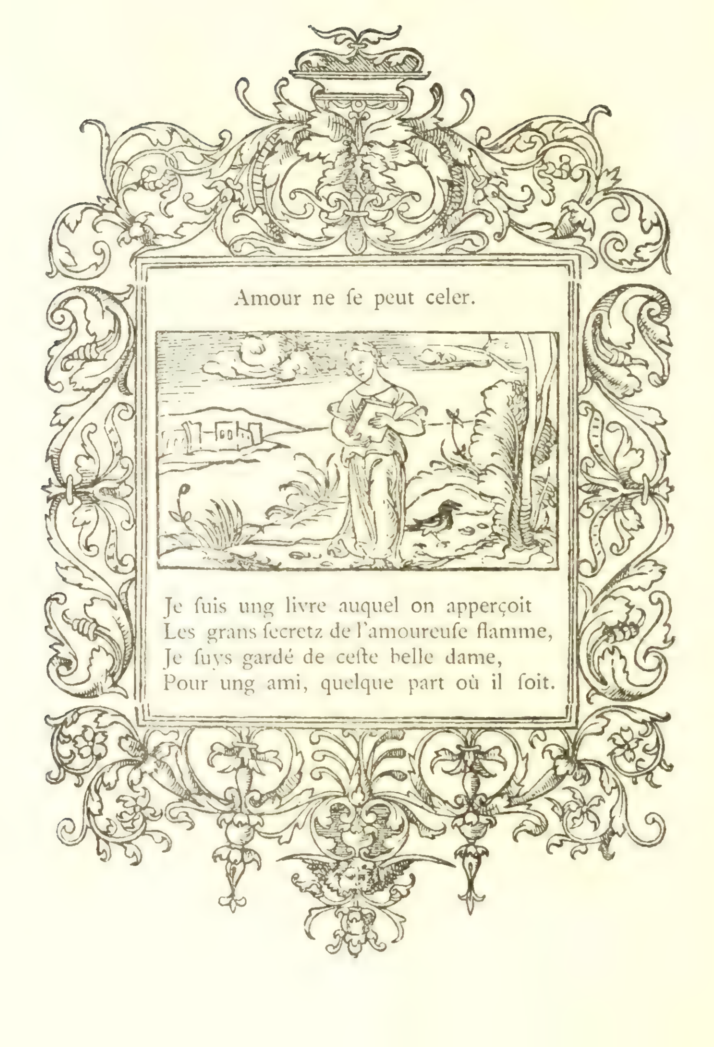
*Celluy qui void doncq courroucer
Son amy, qui puis ſe rappaiſe,
Il ne doibt point recommencer,
A le faire chault comme braise,
Car ſ'il ſ'eſmeuſt, en la fournaiſe
De ſon cerveau tout gaſtera,
Et ne ſera jamais (bien) aiſe,
Jusqu'à ce qu'il ſ'en vengera.



Vertu domine ſur les aſtres.

Si une femme eſt née soubz le signe
Du ſcorpion, qui de la queue poingt,
Certes cela pourtant n'empeſche poinct
Sa chaſteté, vertu tant ſaincte & digne.

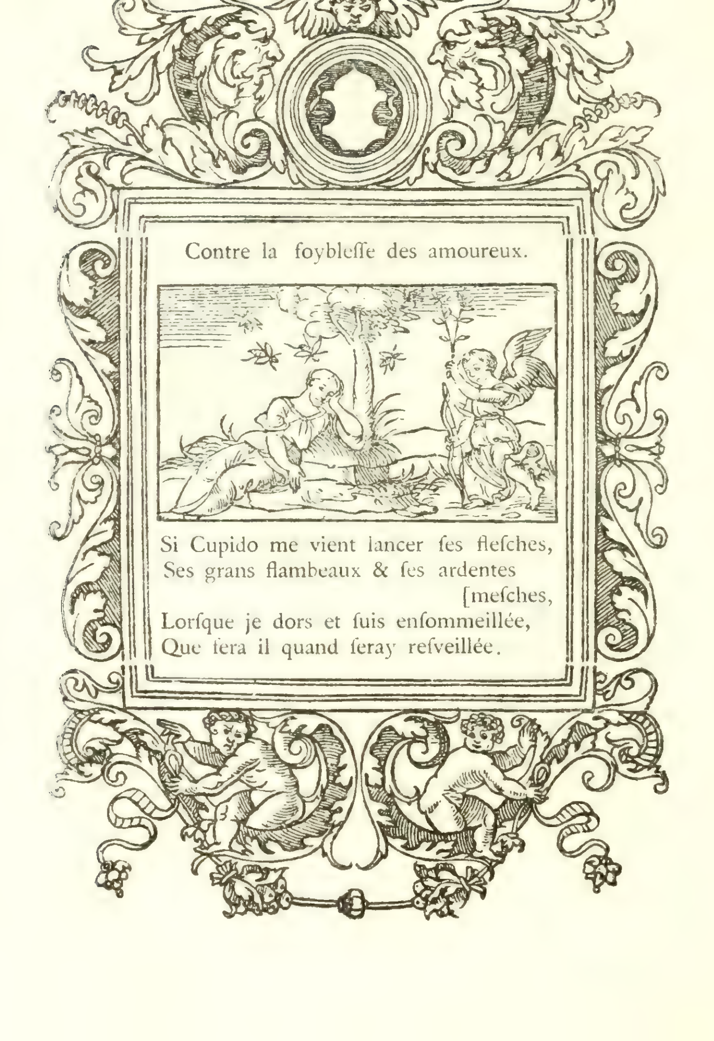
ES naturelz qui du ciel eſtudient
Les haultz ſecretz, entre aultres choſes
[dient
Le ſcorpion avoir regard aux membres,
Et lieux honteulx, & aux ſecrètes chambres.
De là, marris, ayantz l'opinion,
Sy femme naiſt deſſoubz le ſcorpion,
Qu'elle aymera le plaiſir de la chair,
Mais Salomon voulant plus hault cercher,
Nous a eſcript que l'homme de prudence
Dominera ſur mauvaiſe influence
Des aſtres clers & des ſignes céleſtes :
S'ainſi n'eſtoit, nous vivrions comme beſtes,
Suyvant l'effect que nature nous donne ;
Pareillement, la femme qui eſt bonne,
Ne ſera poinct par conſtellation,
Folle de corps en ſa condition,
S'elle ne veult, car raiſon l'admoneſte,
D'eſtre touſjours en tous ſes faictz honneſte,
Et n'y a ſigne au ciel reſplendiſſant,
Qui ſoit ſur elle aulcunement puiſſant,
Sy elle veult de ferme volonté,
Garder ſon corps par ſaincte chaſteté.


Amour ne se peut celer.
Je suis ung livre auquel on apperçoit
Les grans secretz de l'amoureuse flamme,
Je suys gardé de ceste belle dame,
Pour ung ami, quelque part où il soit.

AMOUR eſt de ſi grand puiſſance,
Qu'il ne ſe peult touſjours celer
Car il tend à la jouyſſance;
Nonobſtant baiſer ou parler,
Regard ne peult le cueur ſaouler,
Le penſer repeſt quelque temps,
Mais cela n'eſt que batre l'aer,
Jouyr faict les amans contens.

*Mais quand on pert tous ſes accès,
Qu'on ne peult veoir, baiſer ou dire,
Le cueur treſbuche en tel excès,
Qu'il veult ſes grans douleurs eſcripre,
Affin que l'aymé puiſſe lire
Le deuil que l'aultre peult souffrir,
Et comme il eſt en ce martire,
Par faulte d'amour luy offrir.

Ceſte dame donc eſgarée
De ſon amy trop rigoureux,
A eſcripre ſ'eſt préparée,
Ses regretz, & plainctz douloureux,
Pour le monſtrer à l'amoureux,
Affin qu'à elle ſe ralie,
Mais par telz eſcriptz malheureux,
A chaſcun monſtre ſa follie.



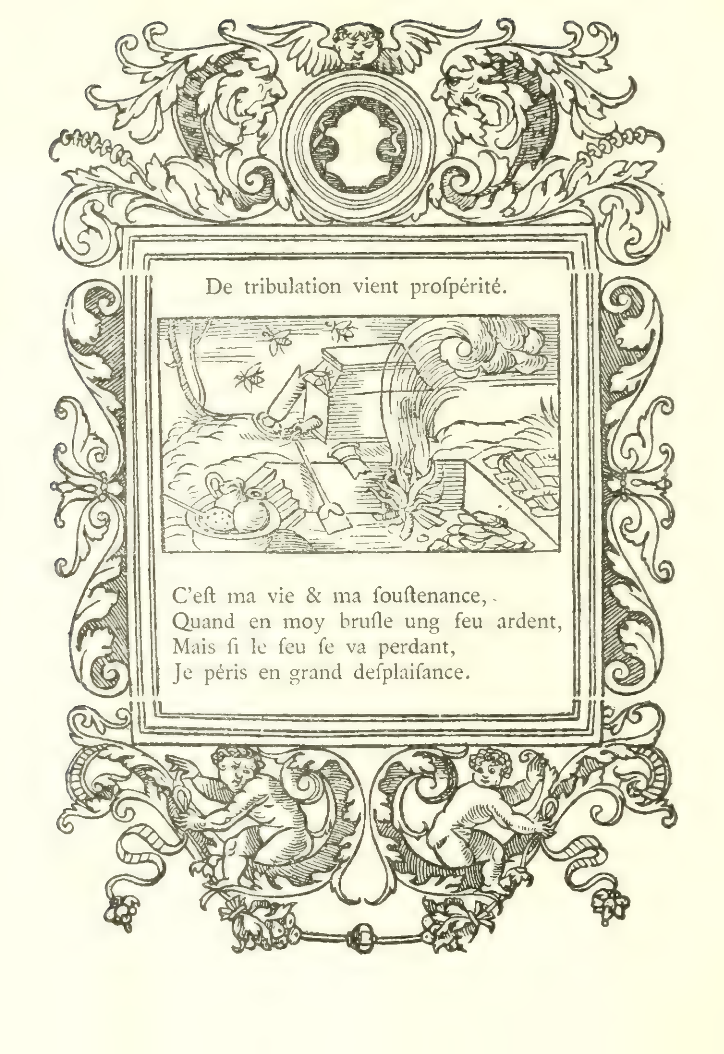
Contre la foybleſſe des amoureux.

Si Cupido me vient lancer ſes fleſches,
Ses grans flambeaux & ſes ardentes
[meſches,
Lorſque je dors et ſuis enſommeillée,
Que ſera il quand ſeray reſveillée.

CEULX qui sont poingtz du mal d'aymer,
Y treuvent toufjours quelque excufe,
Difant qu'on ne fe peult armer
Contre amour, qui vient entafmer
Leur cueur, par fa fubtile rufe,
Et, comme cefte dame accufe
Cupido qui d'aymer la preffe,
Ainfi excufent leur foybleffe. —

*Mais, c'eft trop grande lafcheté
De fe laiffer vaincre en ce poinct.
On fcait bien que la volunté,
Qui vit en franche liberté,
Eft la maiftreffe, ou ne l'eft poinct,
D'alléguer Cupido, me poingt,
Et me meċt au cueur une raige ;
C'eft faulte d'avoir bon couraige

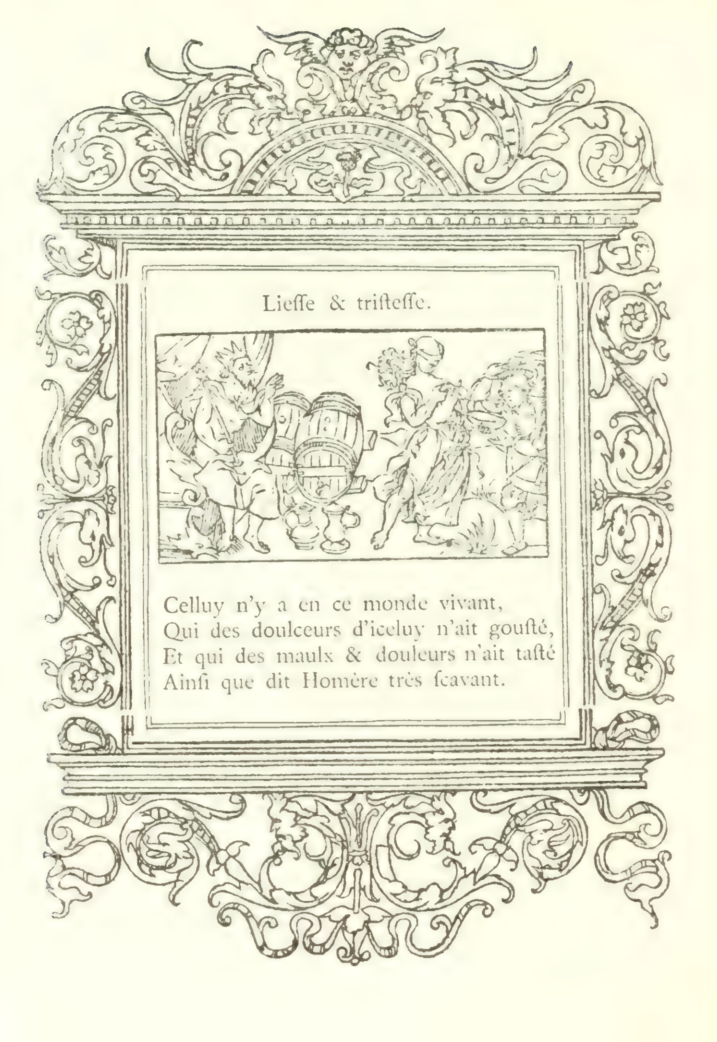
*Amour ne vient poinct en dormant,
Si ce n'eft fonge ou fantafie,
Que peult avoir un fol amant,
Qui va l'amitié réclamant,
D'une dame qu'il a choifie ?
Femme n'eft poinct d'amour faifie,
Dormant, veillant aulcunement,
Sans y donner confentement.



De tribulation vient profpérité.

C'eft ma vie & ma fouftenance,
Quand en moy brufle ung feu ardent,
Mais fi le feu fe va perdant,
Je péris en grand defplaifance.

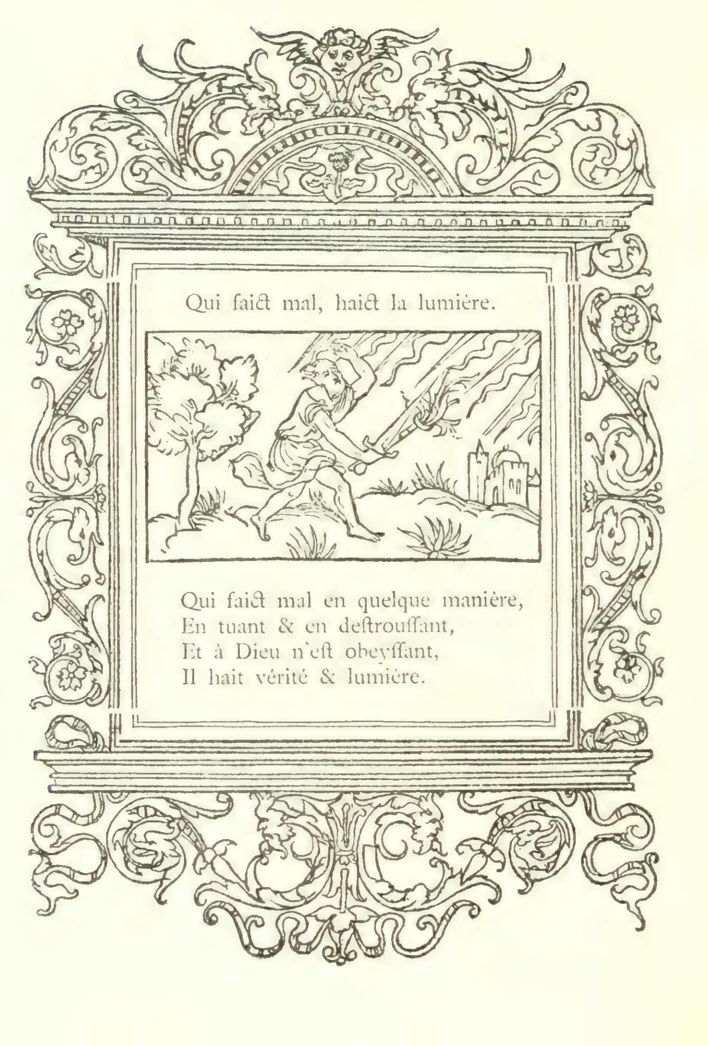
SOUVENTES foys profpérité
Procède de l'adverfité,
Et de la tribulation
Vient grande confolation.
Le feu en monftre la manière,
Auquel eft fubftance & lumière;
La fubftance eft chaulde & ardente,
La lumière eft clère apparente,
La grande ardeur note trifteffe,
Et la clarté joye & lieffe.
Et comme après nuyct fans féjour,
Succède le cler & beau jour,
Tout ainfi la joye fuccède
A douleur dont elle procède.
La forge en faict la clère preuve;
Sy grand feu en elle fe treuve,
Elle en fera mieulx souftenue,
Du maiftre dont elle eft tenue,
Et tant plus elle bruflera,
Tant mieulx fouftenue fera;
Si nous fommes doncq tourmentez,
Et par adverfité tentez,
Nous debvons avoir l'efpérance
Qu'il en viendra joye & plaifance.



Lieſſe & triſteſſe.

Celluy n'y a en ce monde vivant,
Qui des doulceurs d'iceluy n'ait gouſté,
Et qui des maulx & douleurs n'ait taſté
Ainſi que dit Homère très ſcavant.

JUPPITER, Dieu qui les haultz cieulx gouverne
En ſon celier tient publicque taverne,
A tous venantz par les mains de fortune,
Qui donne à boire à chaſcun & chaſcune,
En verres clers, en taſſes et vaiſſeaulx,
Deux vins divers, de différens tonneaulx,
L'ung eſt claret, pétillant, vigoureux,
Joyeulx & bon, friant & ſavoureux,
Et ce vin là par un valet bien gent,
Se tire en potz qui ſont d'or & d'argent.
Le ſecond vin eſt trouble & eſventé,
Gras & peſant, tout aigre & tout gaſté,
Meſlé de lie, eſtonné du tonnerre,
Tiré dedans aulcuns vieulx potz de terre.
Fortune eſt là, qui des yeulx ne void goutte,
Laquelle en verſe à chaſcun pinte ou gouſte.
Goute n'y void, car alors qu'elle penſe
Verſer bon vin, ne verſe que deſpenſe :
Aulcunes foys le bon vin elle donne,
Pour le bon vin, à chaſcune perſonne.
Joye & douleur dénotent ces deux vins,
Dont nous beuvons, qui ſommes pellerins,
Et n'y a nul en faiſant le voyage,
Lequel n'ait beu d'ung ou d'aultre breuvaige.



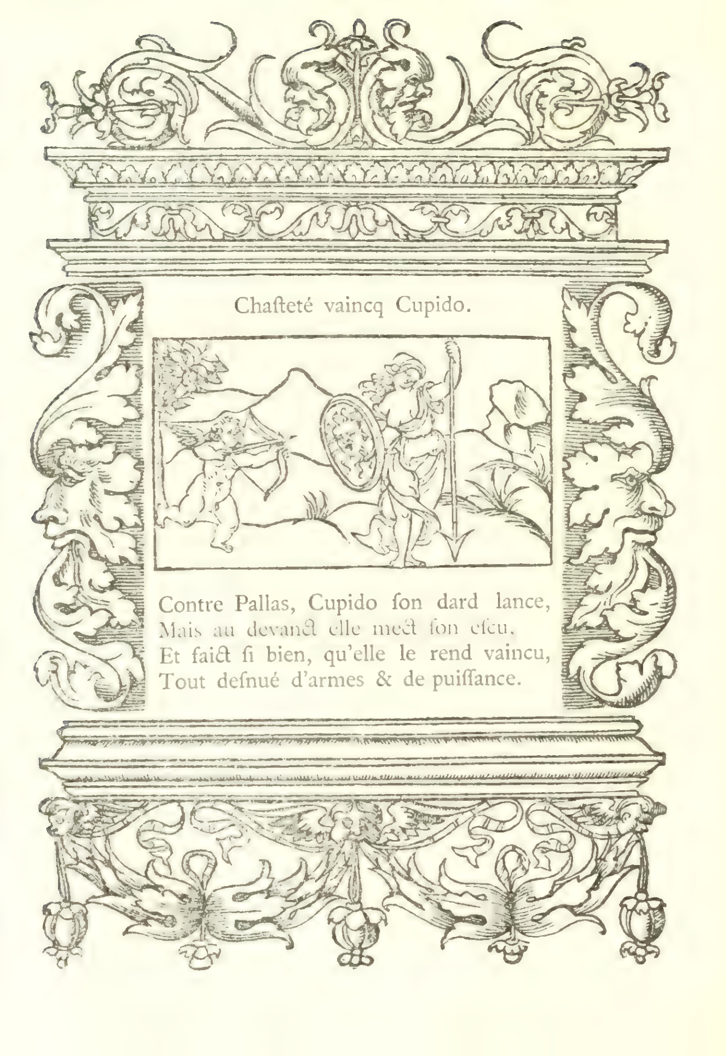
Qui faict mal, haict la lumière.

Qui faict mal en quelque manière,
En tuant & en deſtrouſſant,
Et à Dieu n'eſt obeyſſant,
Il hait vérité & lumière.

Celluy qui à ſon prochain nuyct,
Et luy veult faire du dommage,
Cerche tenèbres & la nuyct,
Pour avoir mieulx ſon advantage:
La clarté n'eſt à ſon uſage,
Car elle luy faict mal à l'œil.
La main mect devant ſon viſage,
Craignant la clarté du soleil —

Tous les larrons fuyent le jour,
Au moins le jour de congnoiſſance;
Brigans es boys ſont leur ſéjour,
Et meurdriers cerchent ignorance.
Celluy qui de tromper ſ'advance,
Faict ſon cas, ſ'il peult en cachette,
Soubz les ténèbres d'oubliance,
Et n'en faict miſe ne recepte.

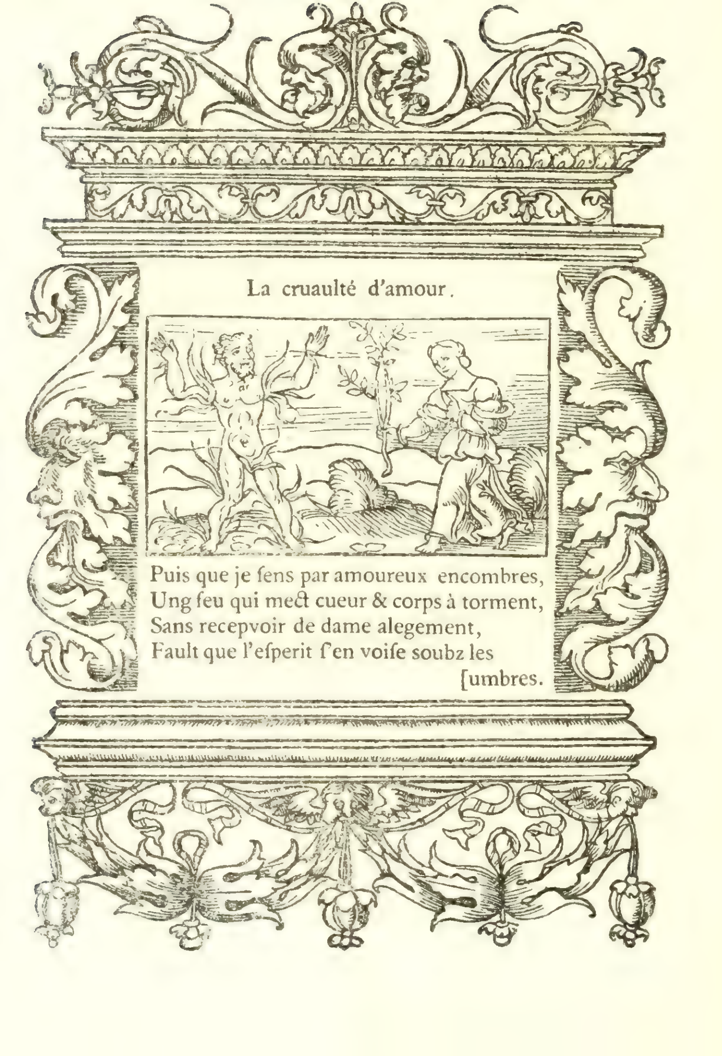
*Or, ce pendant que temps avons,
Laiſſons ténébreuſe obſcurté,
Le reluyſant ſoleil ſuyvons,
Qui rend partout ſi grand clarté;
Lequel a de luy atteſté,
Que qui ſuyt ſa bonté divine,
Il ſuyt lumière & vérité,
Et en ténèbres ne chemine.



Chaſteté vaincq Cupido.

Contre Pallas, Cupido ſon dard lance,
Mais au devanct elle mect ſon eſcu,
Et faict ſi bien, qu'elle le rend vaincu,
Tout deſnué d'armes & de puiſſance.

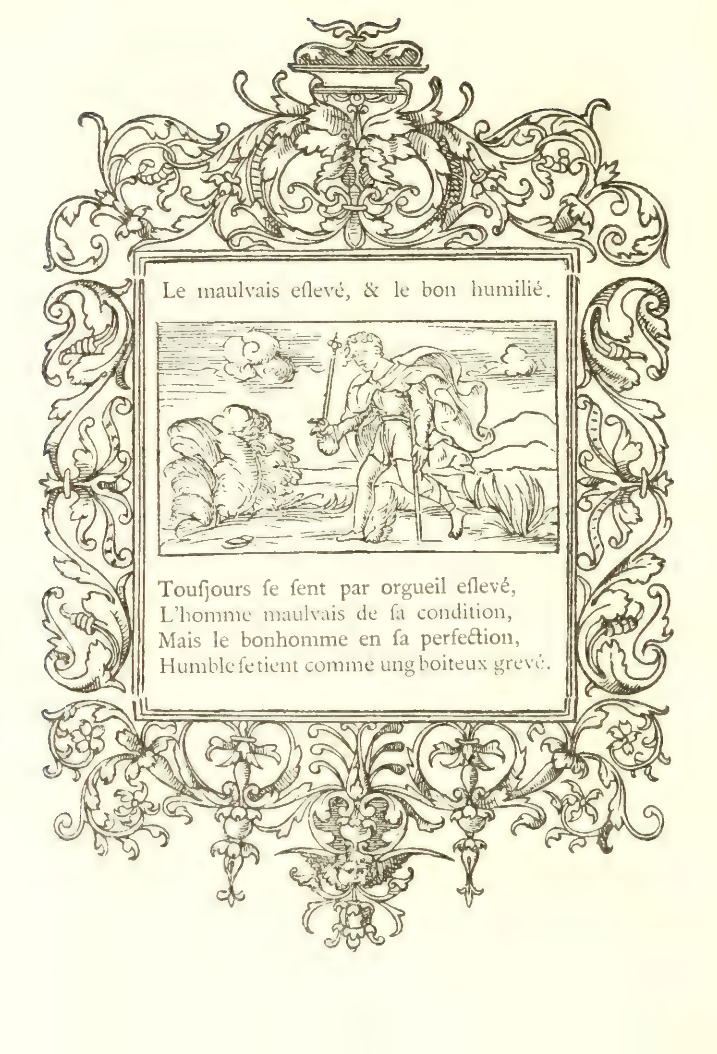
SAINCTE Pallas, déeſſe très pudicque,
L'honneur t'eſt deu & pris victorieux;
Tu as vaincu Cupido l'impudicque,
Adoulciſſant ſon vouloir furieux.
Ton chef benning, céleſte & glorieux,
Sera aorné du laurier de victoire,
Et pour accroiſtre encores mieulx ta gloire,
La palme en main te fault pour ſigne & marque,
Comme a bien sceu coucher en ſon hiſtoire,
Ton grand ami, le tres ſcavant Pétrarque.
Suyvez, ſuyvez mesdames, ceſte cy,
Qui ſcait très bien à l'amour réſiſter
C'eſt chaſteté, qui faict crier mercy
A folle amour, quand il veult perſiſter.
Soubz ſon guidon, veuillez doncq aſſiſter,
Contre la chair gaignerez la bataille.
Sy vous voyez que Vénus vous aſſaille,
Prenez pour vous l'eſcu de chaſteté,
Lors ne craindrez ſon pouvoir une paille,
Sy vous avez armes d'honneſteté.



La cruaulté d'amour.

Puis que je ſens par amoureux encombres,
Ung ſeu qui mect cueur & corps à torment,
Sans recepvoir de dame alegement,
Fault que l'eſperit ſ'en voiſe soubz les
[umbres.

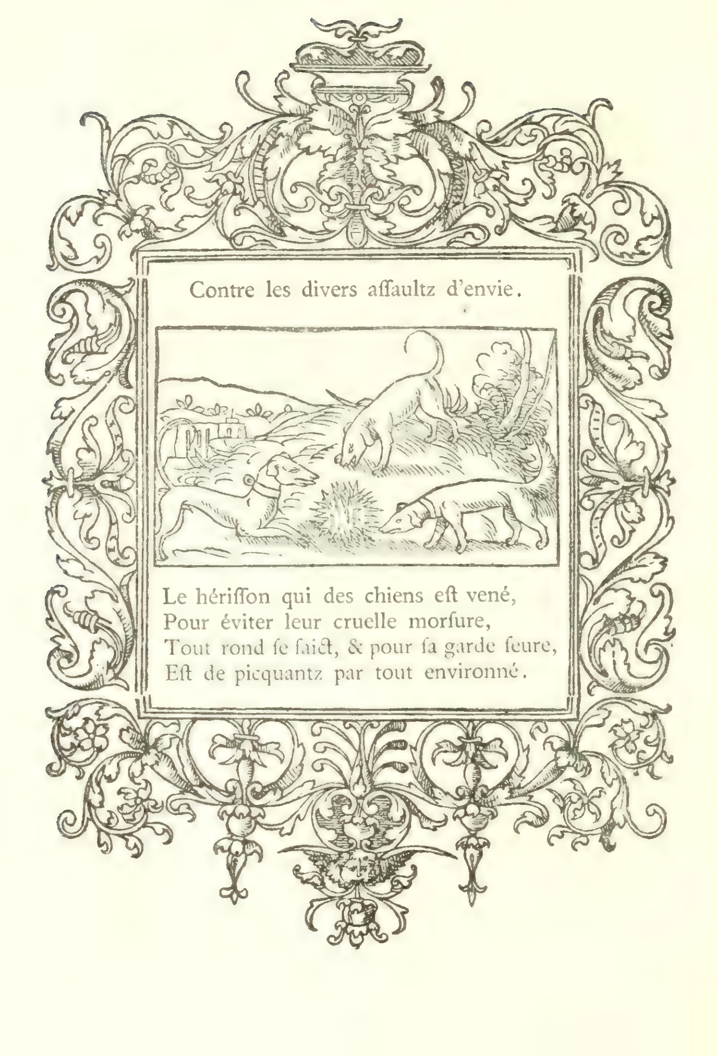
L'HOMME bruſlant en ardeur exceſſive
De fol amour, pour la beaulté nayſve
De quelque dame ou belle damoyſelle,
Eſt il pas fol de tant souffrir pour elle?
L'homme eſt il pas d'une ſotte nature,
De tant ſouffrir pour beaulté qui peu dure?
Maulx & travaulx, triſteſſes & malheurs,
Pour ung plaiſir on a mille douleurs.
Tu voy, lecteur, ce malheureux ſouldard,
Dont ſort ung feu qui le conſume & ard,
Et lequel feu ne vient poinct de dehors,
Ains vient du cueur au milieu de ſon corps,
Par quoy ne peult ce fol amant ſe plaindre,
Sy ceſte ardeur le vient bruſler & poingdre
Veu que c'eſt luy qui le ſouffle & allume,
Pour ſe bruſler; mais femme par couſtume,
Quand elle void ce pauvre homme tout nu,
Sans biens, ſans croix, ſans quelque revenu,
Elle le hait, & de ſoy le déchaſſe,
En lieu d'aymer, rudement le menaſſe:
Il appert donc que tout homme amoureux
Nourrit en ſoy ce feu trop rigoureux,
Mais quand il a tout ſon bien deſpendu,
Il eſt chaſſé comm ung homme pendu.



Le maulvais eſlevé, & le bon humilié.

Touſjours ſe ſent par orgueil eſlevé,
L'homme maulvais de ſa condition,
Mais le bonhomme en ſa perfection,
Humble ſe tient comme ung boiteux grevé.

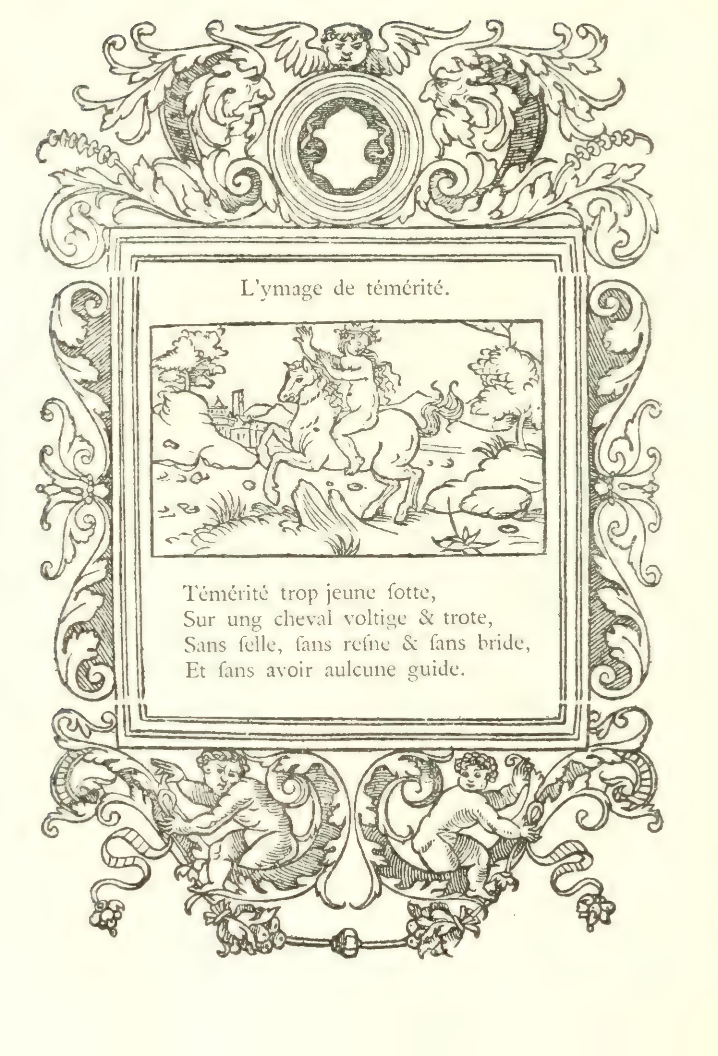
On void fouvent, c'eft emblême & enigme
Vérifié, car l'homme qu'on eftime
Bon & loyal, & tel eft il auffy,
Vit humblement en peine & en souffy,
Confidérant fa grand fragilité,
Cela le rend ung peu débilité,
Et n'a de foy aulcune confiance,
Sy au premier n'en a l'expérience,
Ains, peu à peu, il fe met en avant,
Comme ung boiteux qui chemine fouvent,
En s'appuyant [fur le] bafton de force ;
Mais le maulvais de haut voler f'efforce,
Honneur prétend & grand authorité,
Par vaine gloire & par témérité,
En préfumant plus de foy grandement
Que ne comprend le fien entendement.
Il entreprend les chofes difficiles,
Qu'à fon advis il juge bien faciles,
Et fe veult faire obeyr comme maiftre,
Ainfi qu'on void celuy qui tient le ceptre,
Et a au pied une aelle qui l'efleve.
Advient auffy que le bon homme on grève
De tous coftez, tant qu'il en eft boiteux,
Mais le maulvais félon & defpiteux,
Le plus fouvent au monde eft honnoré,
Ainfy qu'ung Roy en fon trofne doré.



Contre les divers aſſaultz d'envie.

Le hériſſon qui des chiens eſt vené,
Pour éviter leur cruelle morſure,
Tout rond ſe faict, & pour ſa garde ſeure,
Eſt de picquantz par tout environné.

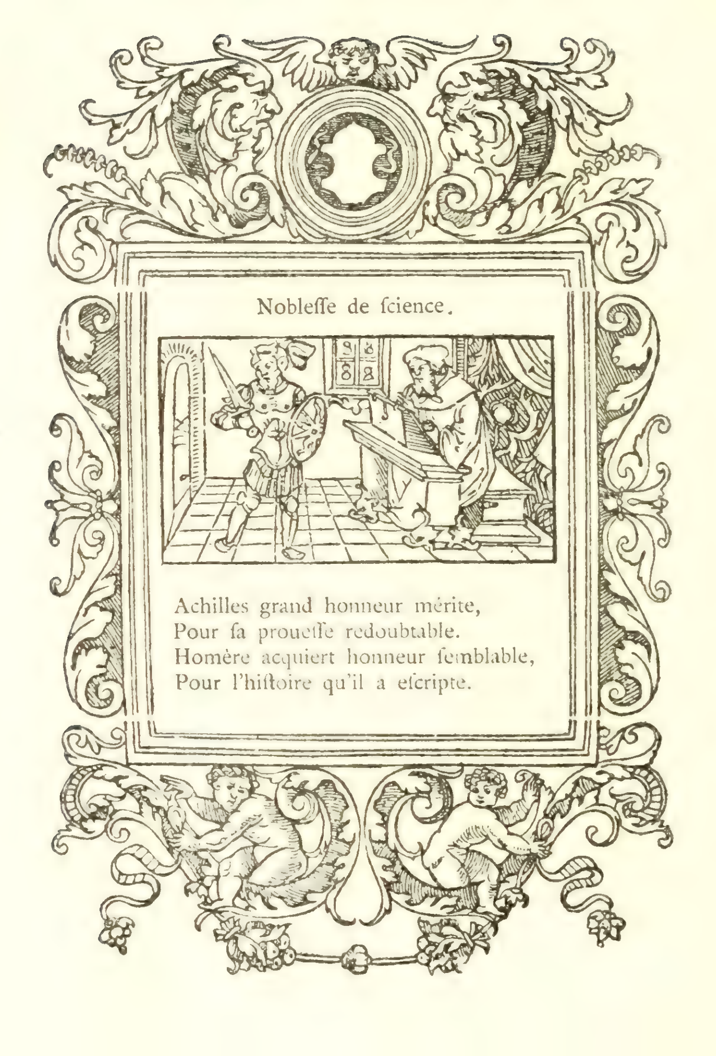
QUAND tu feras d'envieux affailly,
Ne monftres pas ton courage failly,
Mais prens bon cueur armé de pacience,
Te monftrant fort, & plein de fapience,
Pour réfifter aux calumniateurs,
De ton renom & bien diffipateurs,
Soys tout conftant contre les calumnies,
Blafmes, mefdictz, injures & envies,
Qu'on pourroit bien inventer contre toy.
Si les maulvais te mettent en efmoy,
Par leur faulx dictz, monftre toy bien difcret,
Et encontre eulx, clos, couvert & fecret,
Ainfi que faict le fubtil hériffon,
Qui fcait très bien la manière & façon
De fe garder à l'encontre des chiens,
Si fagement qu'on ne luy nuict en riens:
Car, quand il void qu'il eft affailli d'eulx,
Pour fe garder en ce faict tant doubteux
En rond fe mect, voire par ung tel ordre,
Qu'aulcun des chiens n'a povoir de le mordre,
Il eft en foy de tous coftez fermé,
Et de picquantz très dangereulx armé,
Que fi les chiens le viennent approcher
Pour le tuer, pour le mordre ou toucher,
A fes picquantz très fort fe picqueront,
Et tout foubdain ils f'en reculeront.



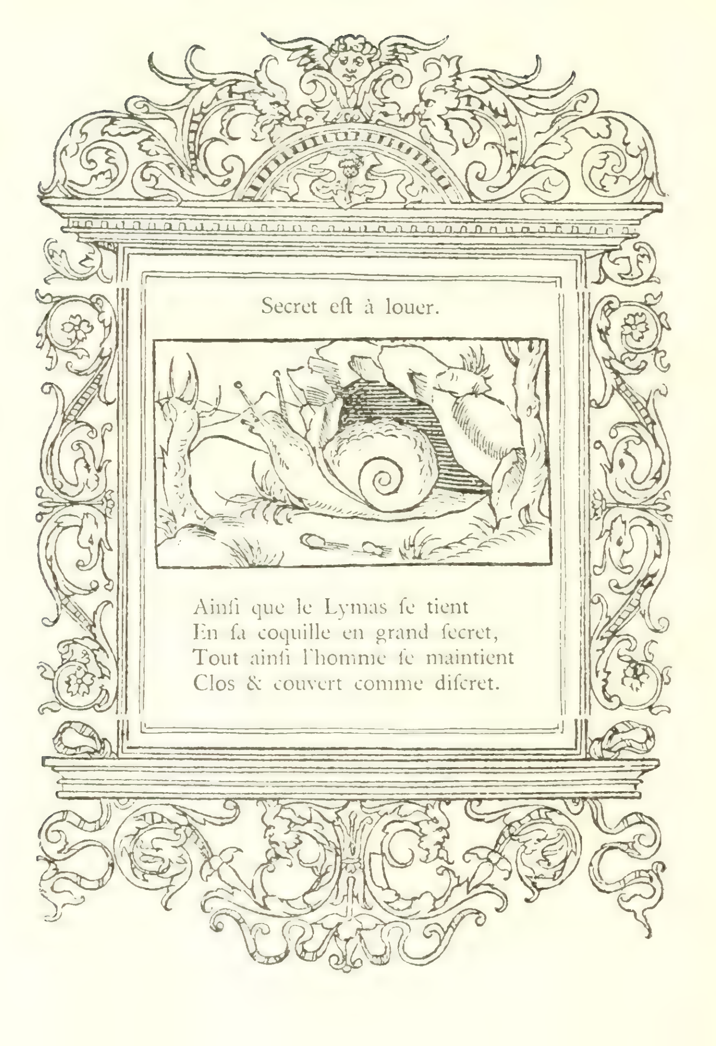
L'ymage de témérité.

Témérité trop jeune ſotte,
Sur ung cheval voltige & trote,
Sans ſelle, ſans reſne & ſans bride,
Et ſans avoir aulcune guide.

Qui veult paindre à la vérité
L'ymage de témérité,
Il fault qu'elle ſoit toute nue,
Et pour eſtre encore mieulx congnue,
Elle chevauche un grand cheval,
Qui court & poste à mont & val,
Pour ce qu'il n'eſt encor dompté,
Car aulcun n'a ſur luy monté,
Et qui pis eſt, n'a bride ou frain,
Qu'elle peuſt tenir à la main,
Ains court comme deſcongnoiſſante,
Sans tenir chemin, voye ou ſente,
Et des eſperons poingt & picque
Ce cheval, qui ſes piedz applicque,
A ruer & ſaulter en l'aer.
Sy fort qu'on ne le void aller.
Elle a de fleurs une couronne,
Qui ſon plaiſant chef environne,
Et ſes cheveulx longs & eſpars
Derrière elle de toutes pars,
Pendent, & voletent au vent.
Ceſte hiſtoire eſt miſe en avant,
Notant qu'en folle hardieſſe,
N'y a grand raiſon & ſageſſe,
Car elle eſt trop avantageuſe,
Trop indiſcrete & oultrageuſe.


Nobleſſe de ſcience.
Achilles grand honneur mérite,
Pour ſa proueſſe redoubtable.
Homère acquiert honneur ſemblable,
Pour l'hiſtoire qu'il a eſcripte.

Le gentilhomme expert au faict des armes,
Qui eſt ducteur des fortz & preux gens
[d'armes,
Mérite avoir très grand renom & pris,
Et meſmement quand aux chocqz & allarmes,
Se monſtre preux & ne crainct les vacarmes
Des ennemys qu'il veut tenir ſurpris,
Si pour le bien publicque a entrepris,
Quelque grand cas comme homme bien appris,
Et de repos à labeur fait eſchange,
Son temps y va, ſon bien y eſt compris,
Son propre corps y eſt bien ſouvent pris,
La raiſon veult qu'il en ait grand louenge.
*Non moindre honneur & non moindre nobleſſe
Acquiert l'autheur, qui, par ſa grand ſageſſe,
Compoſe & faict quelque hiſtoire & cronicque,
Car ſi ung prince a faict haulte proueſſe,
Ou quelque cas venant de gentilleſſe,
On l'oubliroit, ſans ceſt art & praticque.
Par l'eſcripvain on void la choſe antique,
Ainſi qu'à l'œil on l'eſtime authentique,
Aux ſucceſſeurs en reſte la mémoire.
J'en dy autant du facteur poétique,
De tout eſprit bon & ſcientifique,
Qui, pour ſes dictz, mérite honneur & gloire.



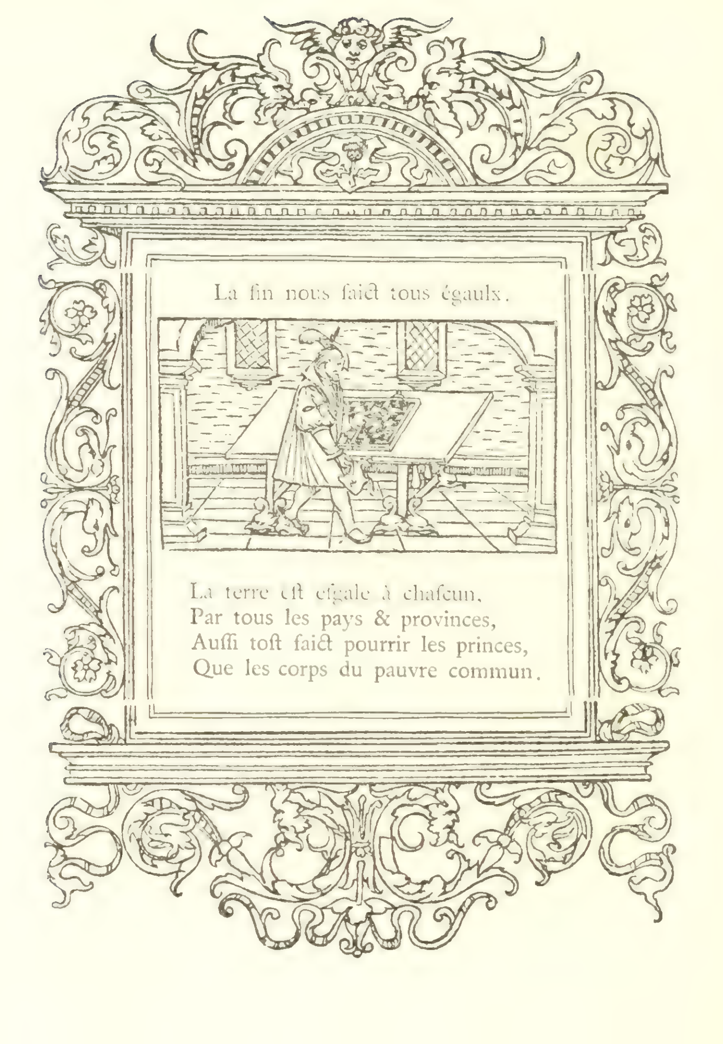
Secret eſt à louer.

Ainſi que le Lymas ſe tient
En ſa coquille en grand ſecret,
Tout ainſi l'homme ſe maintient
Clos & couvert comme diſcret.

Certes tu es grandement à prifer,
Petit Lymas, en ta coquille enclos,
On ne te peult occire ne brifer,
Si tu n'eftois de ta maifon forcloz;
Tu vis léans en affeuré repos,
Tu te retrais quand on te faict offenfe,
Nul n'apperçoit ne congnoift ton difpos,
Car ta maison te fert bien de défenfe.

*Ainfi debvrait faire l'homme prudent,
Se tenir coy & ferme en fa penfée,
Fuyr le mal, quand il eft evident,
Prendre fortune, lors qu'elle eft advancée,
Saillir en temps, quand la peur eft paffée,
Se déclarer en temps & en faifon,
Et fe celer, (toute crainte ceffée)
Comme tu fais dans ta coque & maifon.

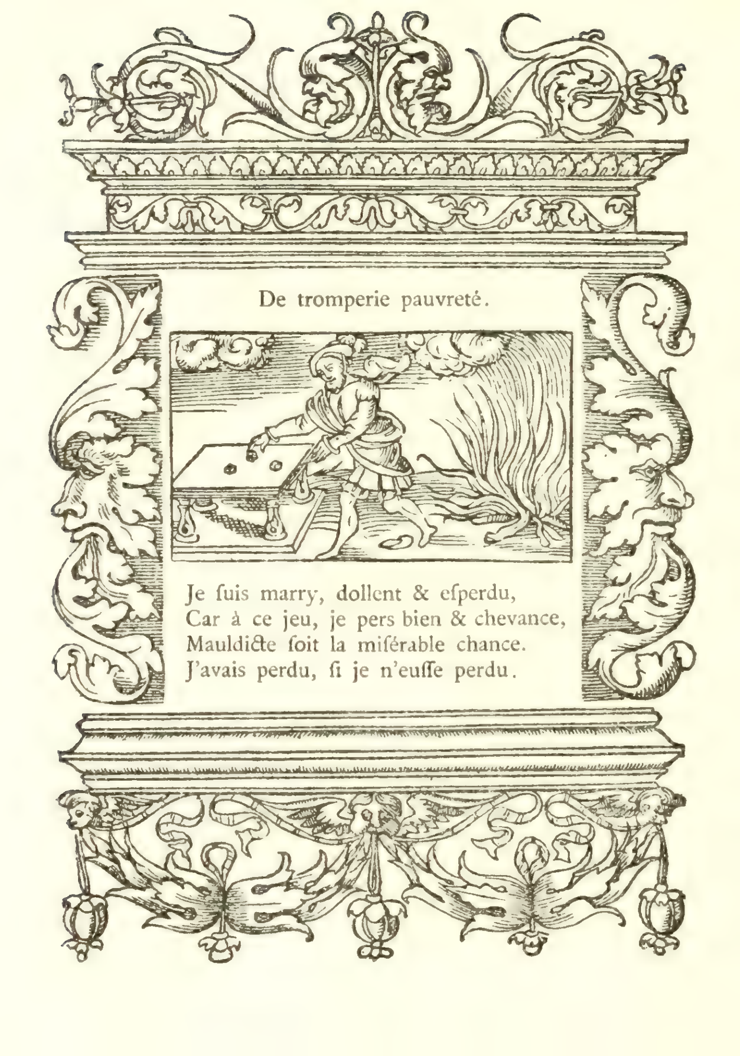
*Tu monftres bien par ta condition
Que le fecret fert à l'utilité,
Au grand proffit & augmentation
De tout chafcun (à dire vérité)
Comme ung proverbe anticque a recité
A plufieurs gents, demeure avecques toy,
Pour demouftrer en la néceffité,
Qu'il n'eft fi bon que d'eftre à tout par foy.



La fin nous faict tous égaulx.

La terre eſt eſgale à chaſcun,
Par tous les pays & provinces,
Auſſi toſt faict pourrir les princes,
Que les corps du pauvre commun.

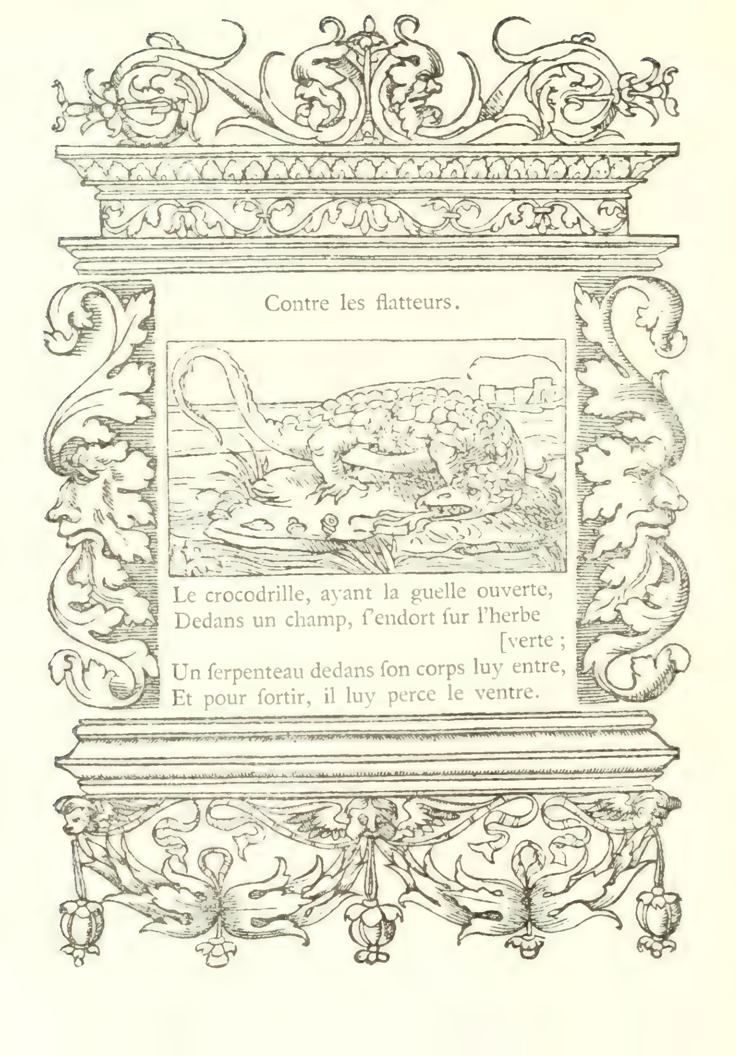
Sur l'eſchiquier ſont les eſchez aſſis,
Tous en leur reng, par ordre bien raſſis,
Les roys en hault pour duyre les combatz,
Les roynes près, les chevaliers plus bas,
Les folz deſſoubz, puis après les pions,
Les rocz auſſy, de ce jeu champions,
Et quand le tout eſt aſſis en ſon lieu,
Subtillement on commence le jeu.
*Or vault le roy au jeu de l'eſchiquier,
Mieulx que la royne & moins le chevalier,
Chaſcun pion de tous ceulx là moins vault,
Mais quand c'eſt faict & que le jeu deffault,
Il n'y a roy, ne royne, ne le roc,
Qu'enſemblement tout ne ſoit à ung bloc,
Mis dans un ſac, ſans ordre ne degré,
Et ſans avoir l'ung plus que l'autre à gré.
Ainſi eſt il de nous, pauvres humains,
Aulcuns ſont grands empereurs des Romains,
Les aultres roys, les aultres ducz & comtes.
Aultres petis dont on ne faict grandz comptes,
Nous jouons tous aux eſchez en ce monde,
Entre les biens où l'ung plus qu'aultre abonde,
Mais quand le jour de la vie eſt paſſé,
Tout corps humain eſt en terre muſſé,
Autant les grands que petis terre coeuvre,
Tant ſeulement nous reſte la bonne oeuvre.



De tromperie pauvreté.

Je ſuis marry, dollent & eſperdu,
Car à ce jeu, je pers bien & chevance,
Mauldicte ſoit la miſérable chance.
J'avais perdu, ſi je n'euſſe perdu.

C'EST emblême nous faict fcavoir,
Qu'il n'eft chance qui ne retourne,
Car, toy, pipeur, qui veulx avoir
L'or, l'argent, le bien & l'avoir
De quelque innocente perfonne,
Les dez dedans ta main tu tourne,
Et fais fur table cheminer,
Cuidant ta chance ramener,
Mais f'elle vient tout au contraire,
Tu lièves le dez viftement,
Et toutes foys finablement,
Tu pers, fans y fcavoir que faire.
*Celluy qui cerche tromperie,
La tromperie luy revient.
Par jeu de fort & menterie,
Quoy que la chance fe varie,
Contre le trompeur elle vient,
Et fouvent ce trompeur devient
Tout nud, comme un loup afamé,
Et par le jeu eft diffamé;
Riens ne luy refte que la honte,
Et pauvreté, que nous doubtons,
Il a beau prendre des jectons,
S'il peult revenir à fon compte.

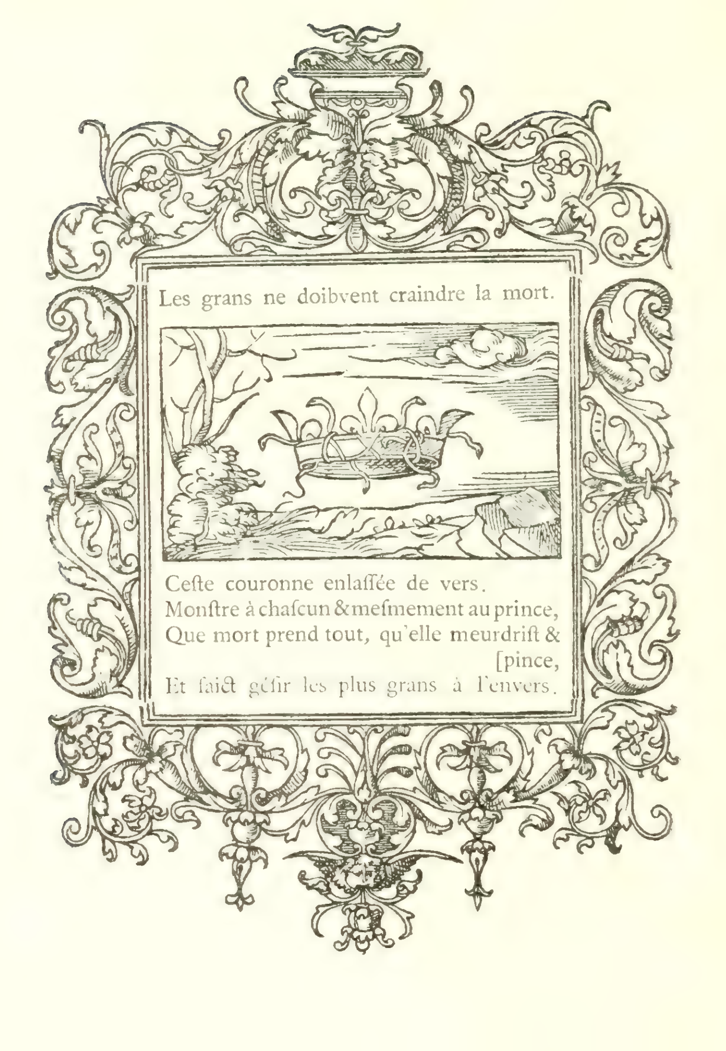


Contre les flatteurs.

Le crocodrille, ayant la guelle ouverte,
Dedans un champ, ſ'endort ſur l'herbe
[verte ;
Un ſerpenteau dedans ſon corps luy entre,
Et pour ſortir, il luy perce le ventre.

C'EST ung grand danger de laiſſer
Entrer en ſa maiſon flateurs.
Garde-toy bien de t'abaiſſer,
Pour ouyr parler telz menteurs :
Car ſouvent les adulateurs
Reſſemblent au ſerpent qui tue
Le crocodrille, & s'eſvertue
Pour l'occire, de le ronger ;
Ainſi le flateur conſtitue
Cil qui l'eſcoute, en tel danger.

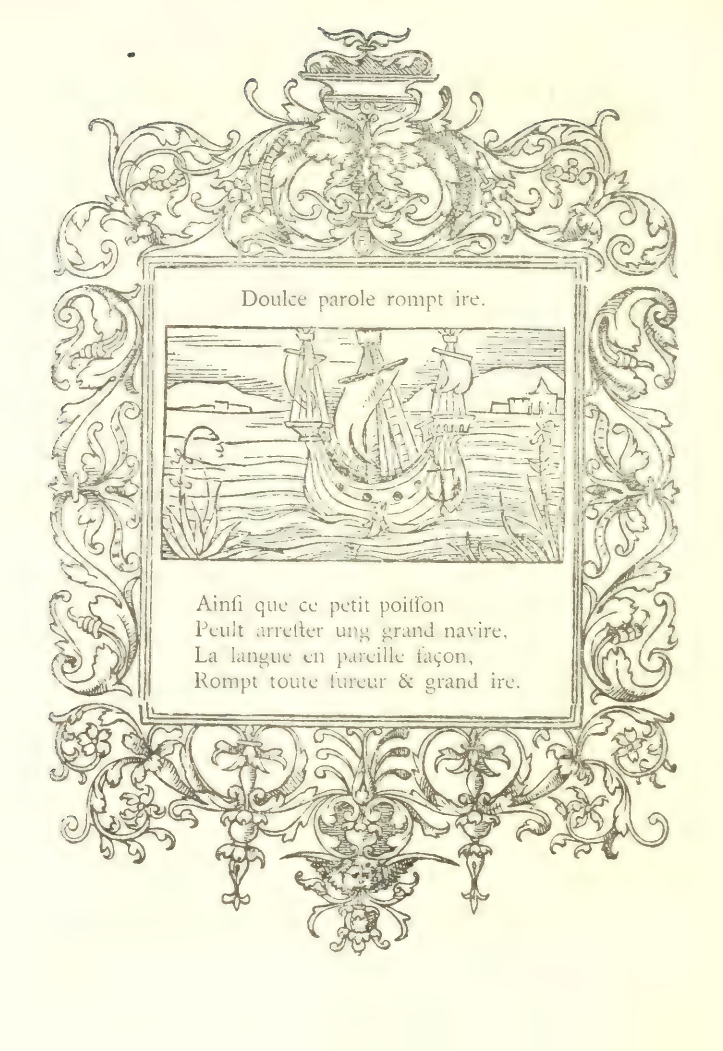
*Pour ce, princes, & gros ſeigneurs,
Et vous, gouverneurs de famille,
Gardez vous de ces blaſonneurs ;
Souvienne vous du crocodrille :
Car leur langue fauſſe & ſubtille,
Ne taſche qu'à vous decepvoir,
Ou pour voz richeſſes avoir ;
Dont, en fin, vous repentirez ;
De fuyre les, faictes debvoir,
Et très bien vous en trouverez.



Les grans ne doibvent craindre la mort.

Ceſte couronne enlaſſée de vers.
Monſtre à chaſcun & meſmement au prince,
Que mort prend tout, qu'elle meurdriſt & [pince,
Et faict géſir les plus grans à l'envers.

La mort, à tous eſt egualle & commune.
N'eſpargnant nul, & eſt ainſi comme une
Entière loy, soubz laquelle obligez
Sont tous humains de ce monde affligez.
Par là, convient tous les vivantz paſſer,
Il fault mourir, il nous faut treſpaſſer;
Celluy n'y a, tant puiſſe loing courir,
Qui puiſſe avoir ſauvegarde à mourir;
Puisqu'ainſi & doncques que ceſte mort
Grans & petis elle tue, elle mord,
Et qu'elle faict de tous hommes mortelz,
Hommes vivantz & eſpritz immortelz,
Nous ne debvons icelle mort tant craindre,
Ne de ſon faict, aulcunement nous plaindre.
Je ſcay tres bien que les princes & roys,
Qui ont veſcu en triomphantz arroys,
Sont eſbahis, & craignent, & redoubtent
Quand les effectz de la mort ils eſcoutent,
Mais cela vient du regret des richeſſes,
Des biens mondains, des joyes & lieſſes,
Que s'ilz avoient de la mort bien gouſté,
La grand doulceur, la grand utilité,
Comme elle faict les hommes bien heureulx,
Ilz n'en feraient eſbahys, ne pauvreulx,
Mais attendroient en eſpérance l'heure,
Que le bon Dieu a eſtabli qu'on meure.



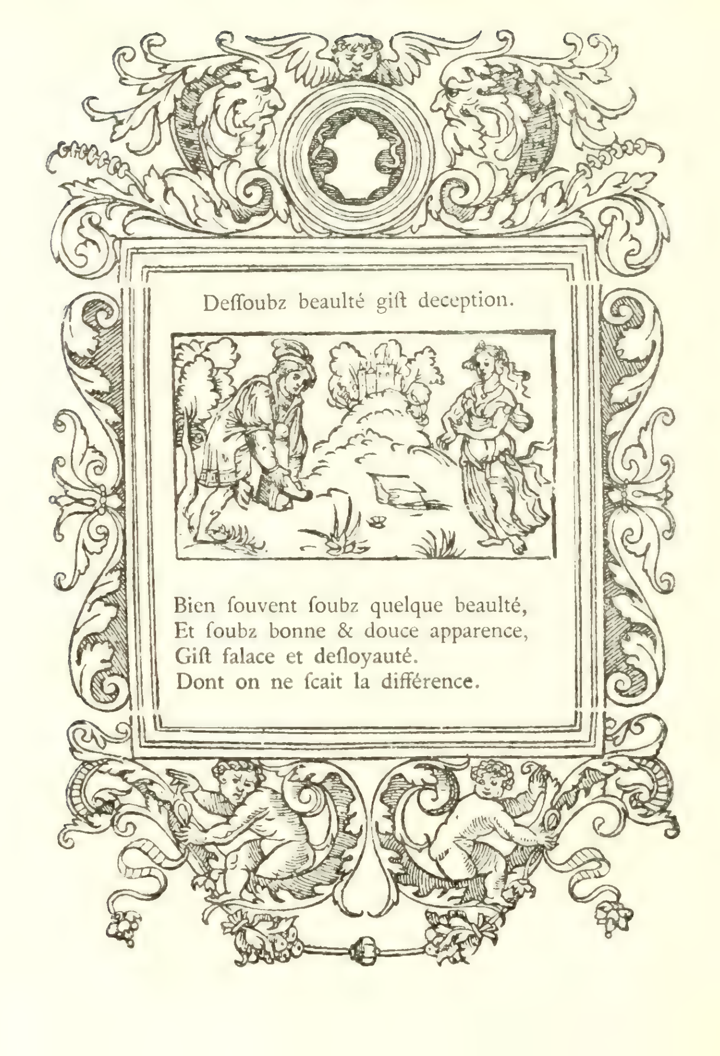
Doulce parole rompt ire.

Ainſi que ce petit poiſſon
Peult arreſter ung grand navire,
La langue en pareille façon,
Rompt toute ſureur & grand ire.

DEDANS les floctz & undes de la mer,
Nage un poiffon de petite ftature,
Que marinier ne deuffent point aymer,
Pour ce qu'il eft d'une telle nature
Que, f'il furvient une nef, d'adventure,
Et il f'y joinct, elle f'arreftera,
Comme en gravier, ou terre ferme & dure,
Tant qu'il y foit, elle ne bougera.

*Semblablement la bien petite langue,
Membre fubtil fort délié & tendre,
Quand elle vient à faire une harangue
Pour fe vouloir de chafcun faire entendre,
Elle a vertu de povoir rompre & fendre,
Par fa doulceur, une ire furieufe.
Contre la langue on ne fe peult défendre,
Quand la parolle eft doulce & gracieuse.

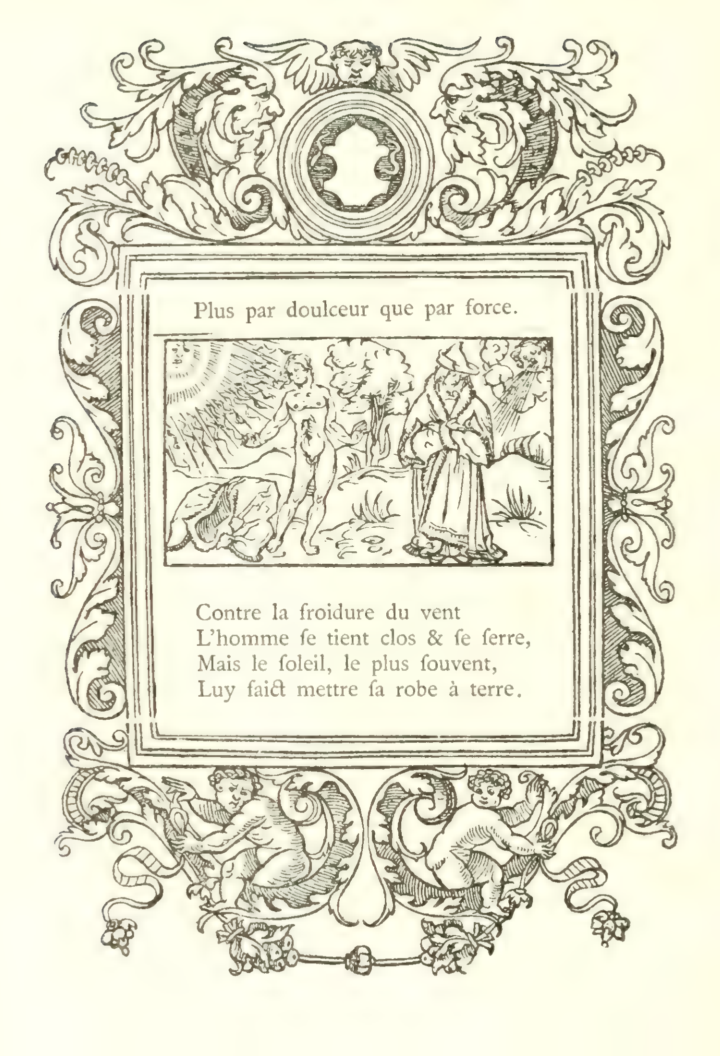
*Et, tout ainfi que cefte nef l'arrefte
Par efchines, qui a si petit corps,
Ainfi fureur plaine d'ire & tempefte,
Par beau parler fe mue en bons accordz;
La langue peult encontre les plus fortz,
Pour les induire à doulceur & pitié,
Quand beau parler faict doncques fes effortz
Il convertit la hayne en amytié.



Deſſoubz beaulté giſt deception.

Bien ſouvent ſoubz quelque beaulté,
Et ſoubz bonne & douce apparence,
Giſt falace et deſloyauté.
Dont on ne ſcait la différence.

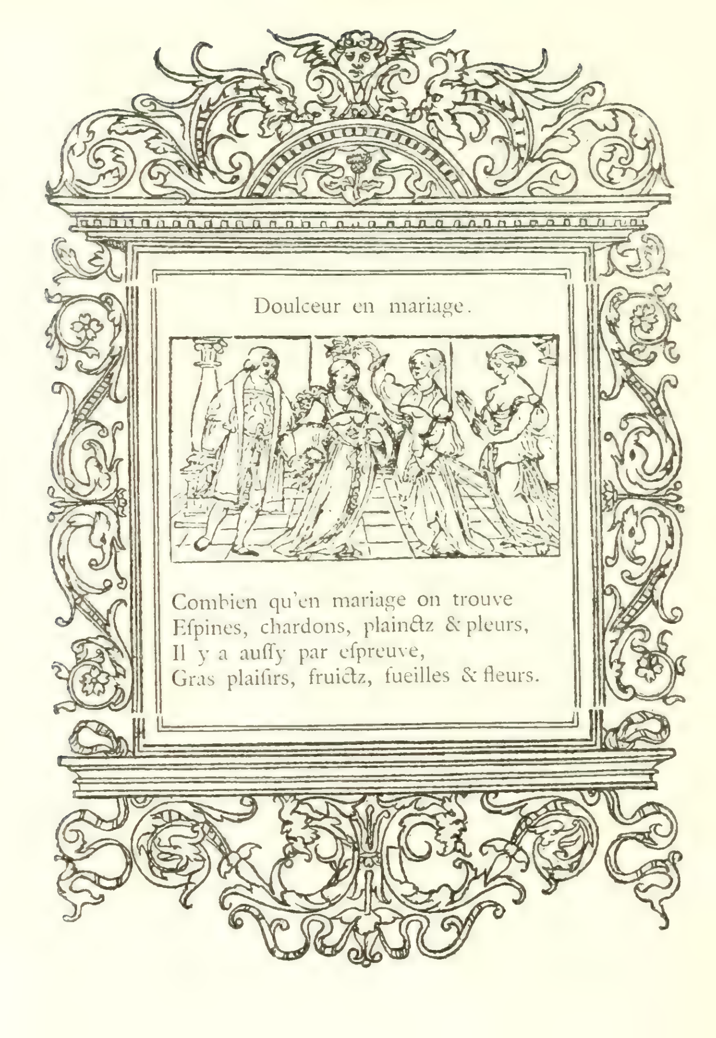
Ung homme avoit une femme aſſez belle,
Qui n'eſtoit pas à ſon gré bien fidèle,
Et meit cela ſi bien en fantaſie,
Qu'il en tomba au mal de jalouſie,
Voire à bon droit; or feit il toſt après
Aux parens d'elle ung banquet tout exprès,
Et après boire, & levées les tables,
Leur racompta en motz non delectables,
Comment ſa femme alors ſe gouvernoit,
Et qu'envers luy, très mal ſe maintenoit,
En concluant & donnant à entendre,
Qu'il la quittoit & qu'il leur vouloit rendre:
On luy répond que ſoubz clère beaulté,
Eſtre ne peult ſi grand deſloyaulté,
Et qu'elle avoit l'apparence & la face
D'honneſteté & vertueuse grâce.
Ha! meſſeigneurs, dit-il, voyez vous pas
Ces beaulx ſouliers dont je marche grans pas,
Ils ſont tout neufz, mais ne ſavez où eſt ce
Que l'un d'iceulx secrètement me bleſſe,
Car, soubz doulceur par dehors embaſmée,
Giſt une aigreur dedans envenimée.
Par le propos que ce mari deduict,
Voyons que n'eſt tout or ce qui reluyt,
Et que vray eſt du poète ung proverbe,
Que le ſerpent giſt ſouvent deſſoubz l'herbe.



Plus par doulceur que par force.

Contre la froidure du vent
L'homme ſe tient clos & ſe ſerre,
Mais le ſoleil, le plus ſouvent,
Luy faict mettre ſa robe à terre.

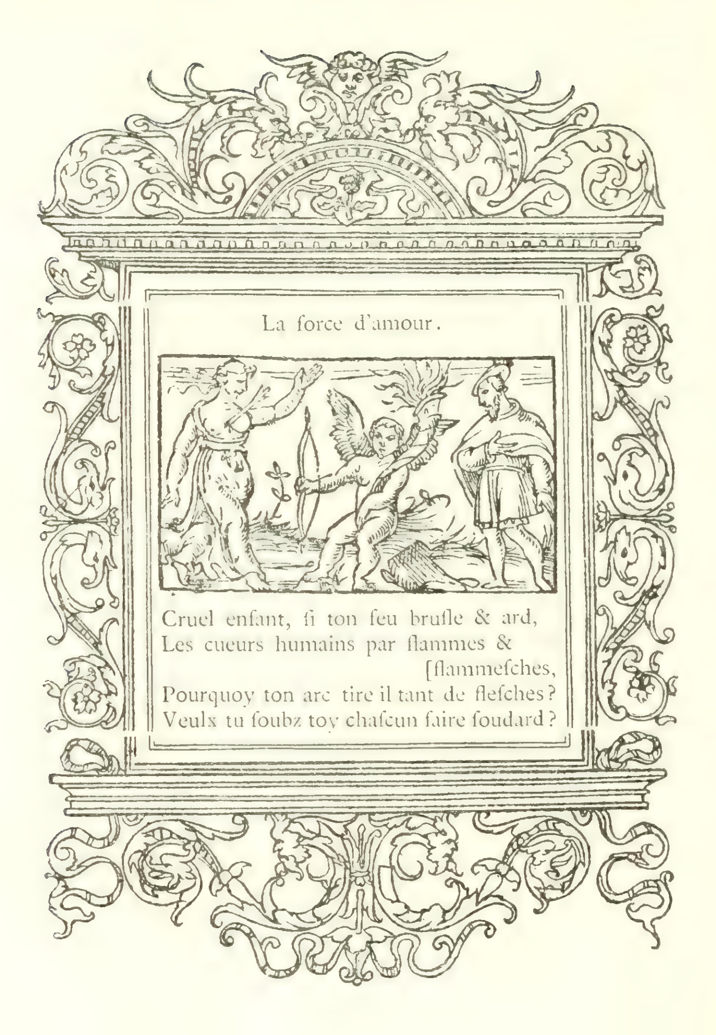
QUAND le vent eſt fort & ſubit,
Violent pour robe emporter,
L'homme ſe ſerre en ſon habit,
Affin qu'il ne luy puiſſe oſter,
Mais quand le ſoleil vient jecter
Sur luy ſes rays clers & luyſantz,
Le chauld le faict, ſans arreſter,
Deſpouiller ſes habitz plaiſantz.
Ainſy amytié, & doulceur,
Faict plus que force & violence;
Doulceur eſt d'amour propre ſœur,
Qui rend l'homme plein d'excellence.
Il ne fault doncq mettre en ſilence,
Ceſte très noble courtoiſie,
Mais l'extoller en precellence,
Comme une vertu bien choiſie.
Hommes, chaſſez vous de rigueur,
Qui voſtre grand beaulté efface;
Prenez de doulceur la vigueur,
Qui enrichira voſtre face.
Doulceur a bien meilleure grâce,
Qui rend le viſage amoureux,
Que d'eſtre dict en toute place,
L'oultrecuidé, fol, rigoureux.



Doulceur en mariage.

Combien qu'en mariage on trouve
Eſpines, chardons, plainctz & pleurs,
Il y a auſſy par eſpreuve,
Gras plaiſirs, fruictz, fueilles & fleurs.

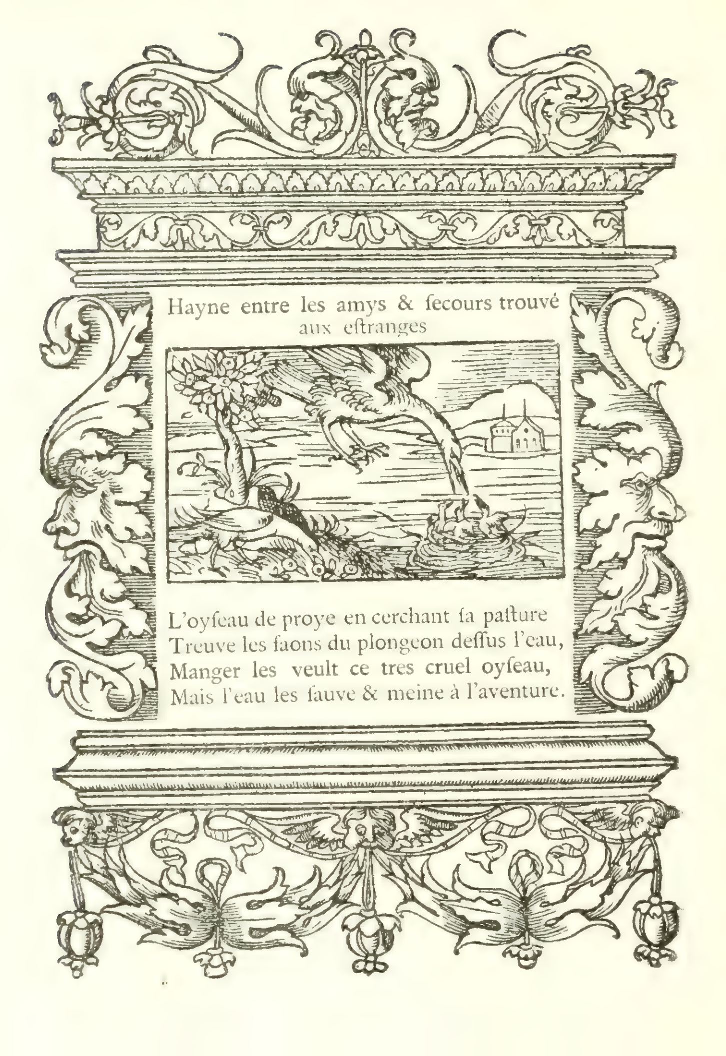
UNE couſtume eſtoit en Béotie,
Que, quand la femme à l'homme s'aſſocie,
Par mariage, & le jour eſt paſſé,
Qu'on a bien beu, mangé, chanté, dansé,
Et la nuict vient, qu'on couche l'eſpouſée,
Qu'à l'abandon du mary eſt poſée,
Au ſoir, bien tard, quelle'une luy apporte
Ung chapellet faict d'une eſtrange ſorte,
Car il eſt faict de chardons & d'eſpines,
Semé de fruictz à manger bons & dignes.
Le chappellet eſt trop mal gracieux,
Mais autour eſt le fruict délicieux.
Et tel eſt il préſenté, par les dames,
A l'eſpouſée, en ſigne que les femmes
Doibvent porter toutes calamitez,
Travaulx, douleurs, peines, adverſitez,
Qui règlement viennent en mariage,
Et ſ'ainſi faict l'épouſée bien ſage
Ung très grand fruict en la fin trouvera,
Et après mal, tout bien ſuccédera.
Ne craigne doncq homme qui ſe marie,
Ne femme auſſy d'y trouver faſcherie;
Parmy cela, ung chaſcun ſoit bien ſeur,
Qu'il trouvera quelque fruict & doulceur,
Ainſi qu'on treuve entre picquantz chardons,
De tres bons fruictz délicieulx & bons.



La force d'amour.

Cruel enfant, ſi ton feu bruſle & ard,
Les cueurs humains par flammes &
[flammeſches,
Pourquoy ton arc tire il tant de fleſches?
Veulx tu ſoubz toy chaſcun faire ſoudard?

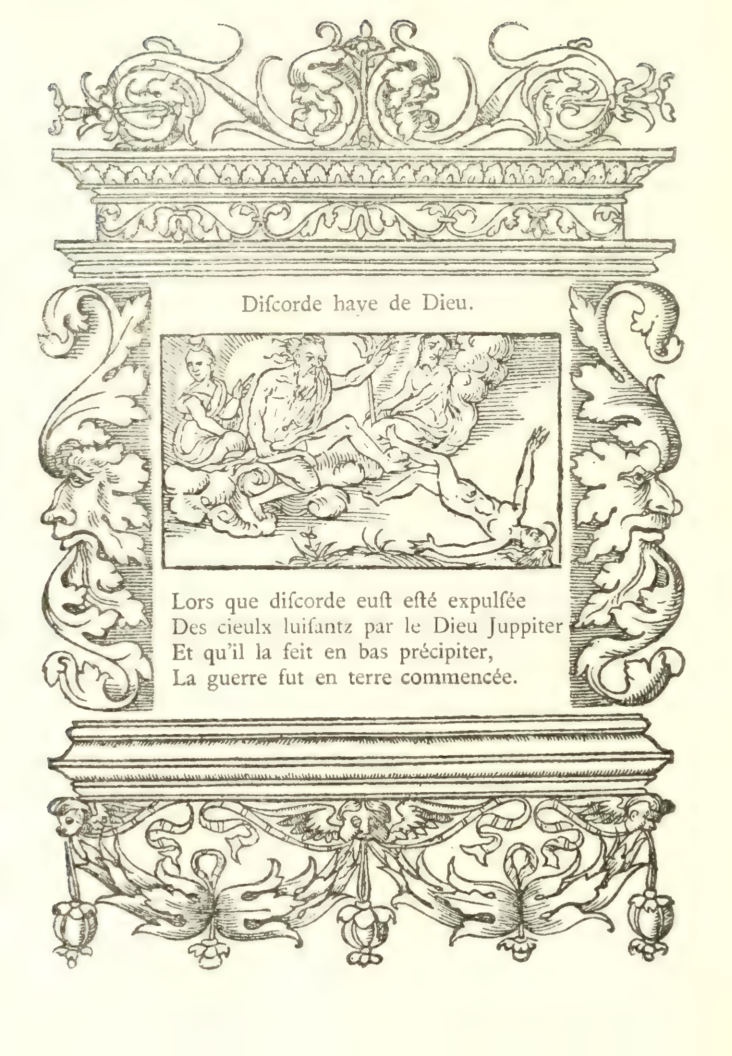
Le dieu d'amour, l'enfant très inhumain
Tient ung bel arc dedans ſa dextre main,
Dont il deſcoche une ague ſajette,
Que rudement contre une dame il jette,
Dont il la navre & fiert par grand rigueur,
Tant qu'elle pert de raiſon la vigueur.
Elle a le coup dont la playe eſt profonde,
Qui ne guérit pour quelque herbe du monde,
Et qui pis eſt, impoſſible eſt qu'on tire
Hors de ſon cueur le fer plain de martire.
En l'aultre main, tient ung feu plain de flamme,
Dans ung cornet dont il bruſle & enflamme
Ung amoureux, lequel ne peult trouver
Contre ce feu ung aſſez froid hiver.
En vivant meurt, il a vie en mourant,
Et eſt ſans ceſſe en ce feu demourant,
Qui touſjours bruſle & ne peult conſommer.
Si on ſ'enquiert pourquoy le dieu d'aymer
Uſe de feu, le cas eſt tout notoire,
Qu'il ne povoit de ſon bel arc d'yvoire,
Tant deſcocher, qu'il peuſt chaſcun atteindre,
Dont à Venus ſa mère ſ'alla plaindre,
Qui tout ſoubdain lui feit préſent & don
De la moytié de ſon ardent brandon,
Pour en bruſler les amoureulx infâmes.
L'arc & les traitz, il garda pour les femmes.



Hayne entre les amys & ſecours trouvé aux eſtranges

L'oyſeau de proye en cerchant ſa paſture
Treuve les ſaons du plongeon deſſus l'eau,
Manger les veult ce tres cruel oyſeau,
Mais l'eau les ſauve & meine à l'aventure.

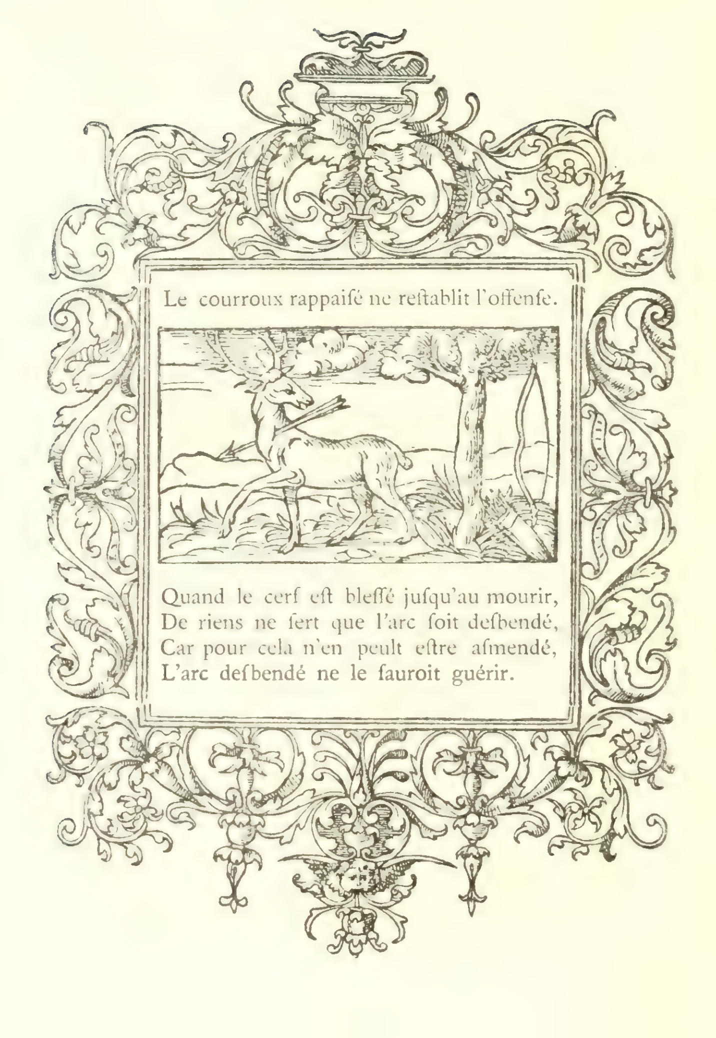
Ceux là ſouvent qu'on penſe bons amys
Sont apperceuz & trouvez ennemys.
Et ceulx qu'on cuyde ennemys ſans pitié,
Sont ceulx deſquelz on recoeuvre amitié,
Comme il appert par ceſt oyſeau ſaulvage.
Qui vient cercher proye ſur le rivaige
Des grandes eaux où le plongeon ſe tient
Et dans ſon nid ſes petits entretient.
Celluy plongeon habitant ſur les eaux,
Y faict ſon nid entre les verds roſeaulx,
Et la nourrit ſes petis doulcement,
Mais l'aultre oyſeau y vient cruellement
Pour les manger, & eſt tant impiteux,
Qu'il deſcongnoiſt eſtre oyſeau ainſi qu'eulx,
De faict ſ'efforce à les prendre & manger,
Mais l'eau les meɛt hors de ce grand danger,
Car elle croiſt ſi merveilleuſe & forte,
Que les petis & le nid elle emporte,
Sans les grever & les meine à bon port,
Les préſervant de péril & de mort.
Ces oyſeaulx doncq ont trouvé gracieuſe
L'eau de la mer qui eſt tant perilleuſe,
Et au contraire ont trouvé cruaulté,
Péril de mort ſans nulle loyaulté,
En ung oyſeau de leur genre & couſtume,
Qui eſt comme eulx veſtu de belle plume.



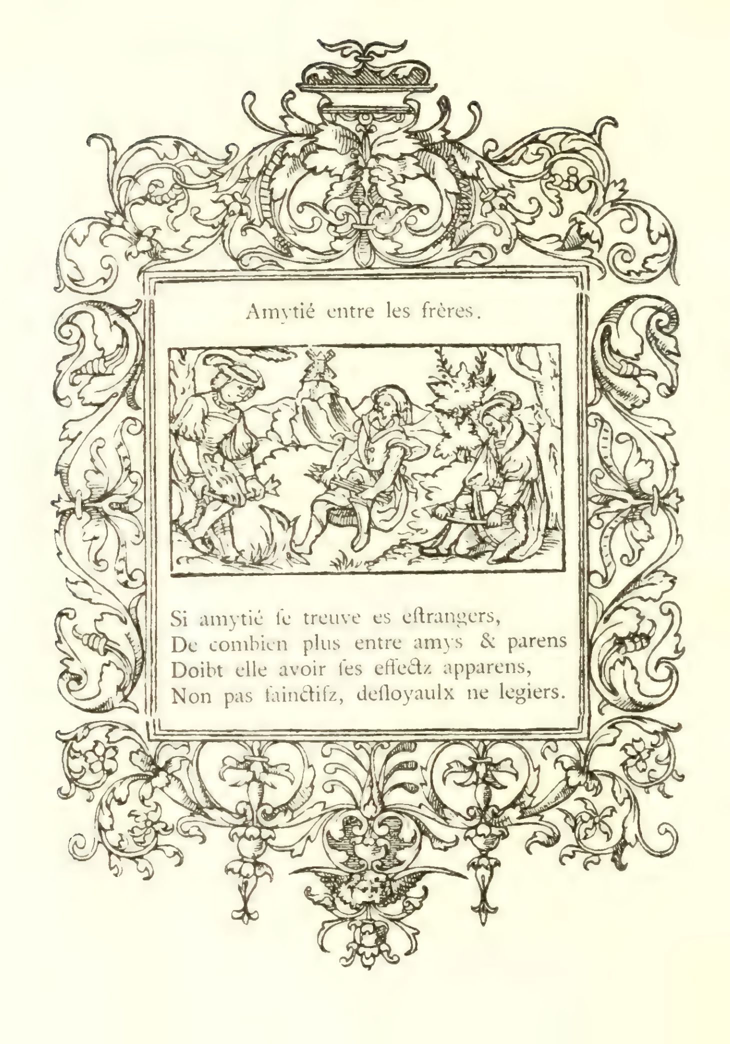
Diſcorde haye de Dieu.

Lors que diſcorde euſt eſté expulſée
Des cieulx luiſantz par le Dieu Juppiter
Et qu'il la feit en bas précipiter,
La guerre fut en terre commencée.

DISCORDE ung jour ſe voulut entremettre
Entre les dieux & déeſſes ſe mettre,
Là hault es cieulx, mais n'y fut pas longtemps
Qu'entre eulx eſmeut grans noiſes & contentz
Ce que voyant, la puiſſance divine,
Craignant le ciel treſbucher en ruyne,
Et les diſcordz & propos odieulx
Trop ſ'eſmouvoir entre les puiſſantz dieux,
Du haut du ciel la feit tomber en terre,
Où elle eſmeut contention & guerre,
Entre les gentz par longs plaids & procès,
Armes, couſteaulx, & telz piteux excès.
Hayne elle eſmeut entre le filz & père,
Entre les ſeurs, entre la fille & mère,
Entre les roys, & princes eſtrangers,
S'accompaignant de mort en telz dangers.
De ce temps là les lieux de paradis,
Pour tant de maulx luy furent interdictz,
Car là où ſiet la grand divinité,
Eſtre ne peult noiſe & hoſtilité.
Le dieu des Dieux ne veult point de diſcorde,
Car il eſt Dieu de paix & de concorde.
Mais tant de temps que ce monde ſera,
En ces bas lieux diſcorde habitera.
Nous devrions doncq noſtre mort ſouhaiter,
Pour les beaux lieux de la paix habiter.


Le courroux rappaiſé ne reſtablit l'offenſe.
Quand le cerf eſt bleſſé juſqu'au mourir,
De riens ne ſert que l'arc ſoit deſbendé,
Car pour cela n'en peult eſtre aſmendé,
L'arc deſbendé ne le ſauroit guérir.

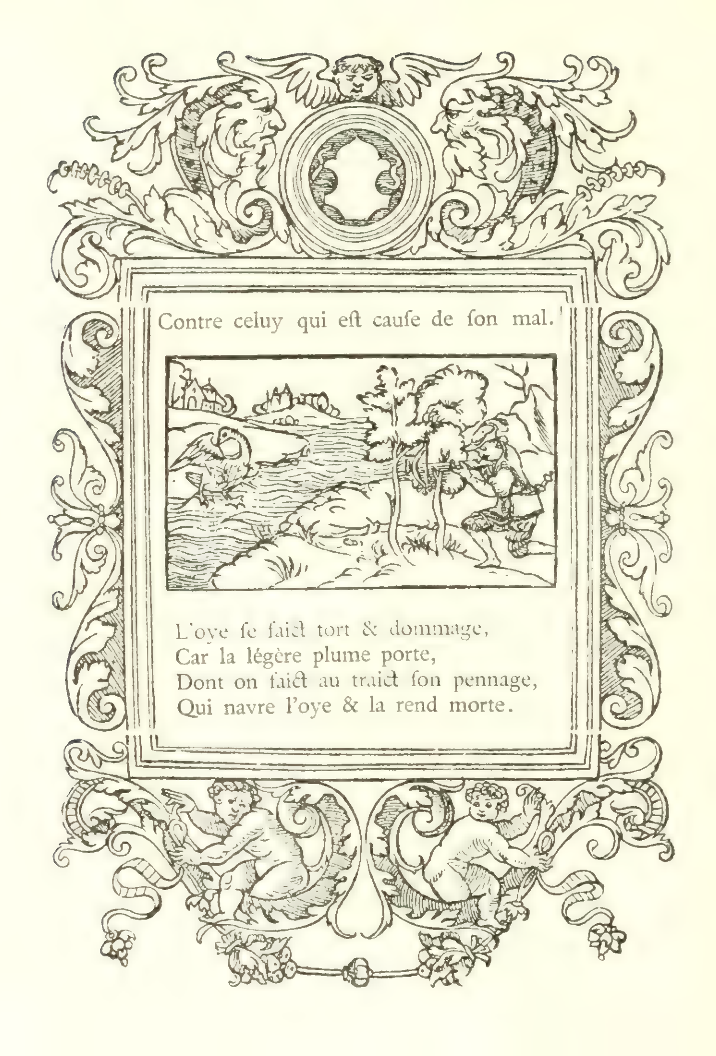
Quand nous avons quelque rancune ou hayne
Jectant propos & parolle villaine,
Contre ung prochain, nous ſommes les chaſſeurs,
Après le cerf dans le bois pourchaſſeurs,
Dont il advient quand ainſi nous chaſſons
L'homme hay, tres fort le menaſſons
De le tuer, & tant croiſt la menaſſe,
Qu'il eſt bleſſé : ô la piteuſe chaſſe,
Il eſt navré aulcunes foys ſi fort,
Qu'on n'y attend remède que la mort.
Il eſt navré mainteſſoys par les armes,
Par les trenchantz des couſteaulx & guiſarmes.
Il eſt navré mainteſſoys par la langue,
Quand contre luy elle faict la harangue
D'inimytié, qui eſt intollérable,
Et en ce cas, elle eſt à l'arc ſemblable
Qui ſans ceſſer, ſe meſt à deſcocher,
Pour en navrer l'âme, & le corps tant cher,
En deſtractant la perſonne nommée,
En luy oſtant ſa bonne renommée,
Puis peu à peu, la hayne ſe deſbende,
Mais noſtre Dieu expreſſement commande,
Que nous ſoyons bien reconciliez,
Et par amour & charité liez,
A ce prochain, car riens ne ſert de dire :
A luy n'ay plus aulcune hayne ou ire.
Penſe chaſcun à la ſentence vraye,
L'arc deſbendé ne guerit pas la playe.



Amytié entre les frères.

Si amytié ſe treuve es eſtrangers,
De combien plus entre amys & parens
Doibt elle avoir ſes effectz apparens,
Non pas fainctifz, deſloyaulx ne legiers.

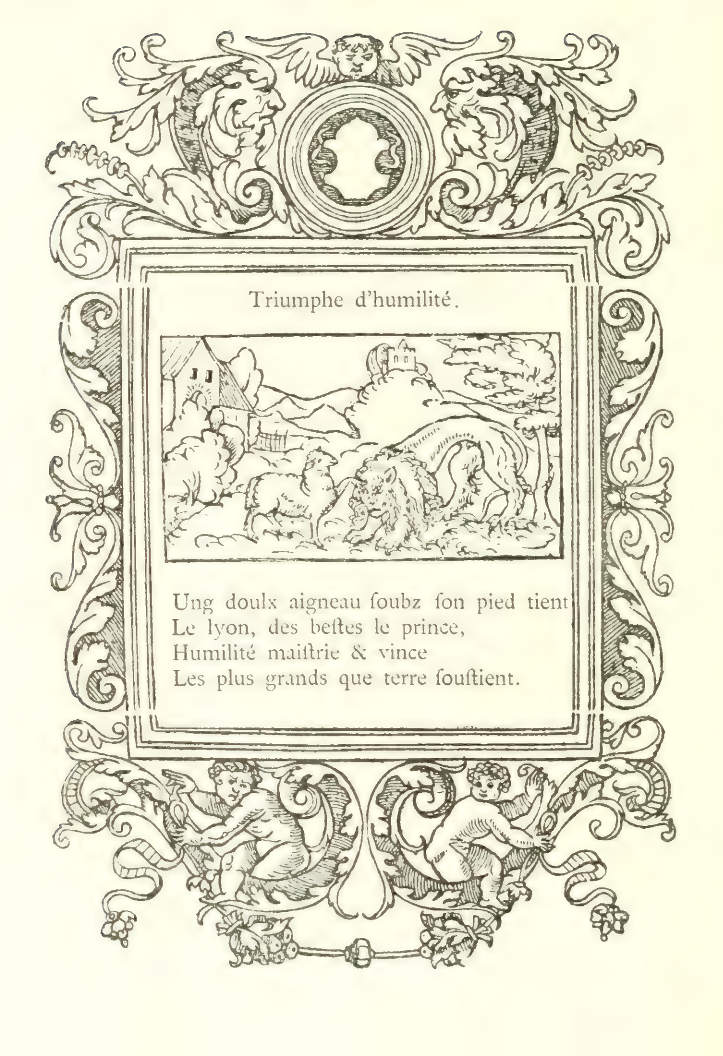
Ung père eſtoit au lict de mort giſant,
Qui appelle, ſon teſtament faiſant.
Ses troys enfans, auſquelz come diſpos,
Il diſt ces motz entre pluſieurs propos :
Mes beaulx enfans, le principal moyen,
Pour maintenir en valleur voſtre bien,
C'eſt avoir paix & amytié enſemble,
Que ſi aulcun de vous ſe déſaſſemble
De l'amytié qui entre vous doibt eſtre,
Tout auſſy toſt vous verrez apparoiſtre
Peſte ſur vous, & malheur qui ne fine,
Car grand diſcord tourne tout en ruyne,
Mais tant de temps que vous entreaymerez,
Proſpèrement en biens prouﬀicterez.
Qu'il ſoit ainſi, chaſcun preigne une fleſche
Entre ſes mains, & ſ'eﬀorce & empeſche
De la briſer : lors ſelon ſa deviſe
Des troys enfans, chaſcun ſa fleſche briſe.
Prenez, dit-il, & enſemble amaſſez
Chaſcune fleſche, & puis vous eﬀorcez
De les bruſler ; les enfans obeyrent,
Enſemblement toutes les flèches meirent
En ung trouſſeau, mail nul tant feuſt puiſſant,
Ne les rompit. Le père eſjouyſſant
Leur diſt : Enfans, tant qu'enſemble ſerez
Par amytié, aulcun mal vous n'aurez,
Mais quand l'amour entre vous ceſſera,
Tout voſtre bien alors ſ'eﬀacera.



Contre celuy qui eſt cauſe de ſon mal.

L'oye ſe faict tort & dommage,
Car la légère plume porte,
Dont on faict au traict ſon pennage,
Qui navre l'oye & la rend morte.

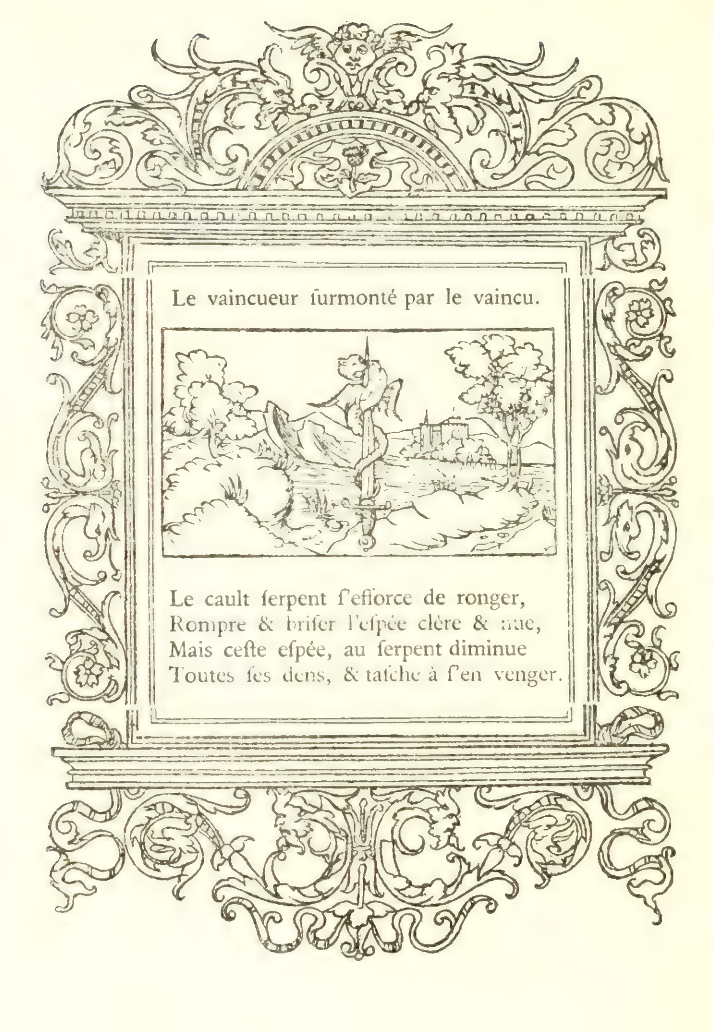
L'ARBALESTRIER a de couftume
Prendre de moy pauvre & fimple oye
De mes aelles la belle plume,
Qu'au long du traict joinct & employe,
El ce traict contre moy envoye,
Ma plume l'ayde à l'apporter,
Alors f'il me treuve en la voye,
La mort me vient là arrefter.
*Je ne doibs point eftre accufée
Si je fuis caufe de mon mal,
Ains doibs pluftoft eftre excufée,
Pour mon inftinct qui eft brutal,
Mais l'homme tres noble animal,
En qui raifon gift & repofe,
Eft à foy-mefmes défloyal,
Quand il eft de fon mal la caufe.
L'homme doibt bien prendre à luy garde
Qu'en fon parler & en fon faict,
Trop ne f'adventure & hazarde,
Qu'il n'en foit furprins & deffaict,
Sy en luy il congnoift effect
Doubteux, dont bien ou mal furvient,
Au vouloir ne foit fatiffaict,
Car plus toft mal que bien advient.



Triumphe d'humilité.

Ung doulx aigneau ſoubz ſon pied tient
Le lyon, des beſtes le prince,
Humilité maiſtrie & vince
Les plus grands que terre ſouſtient.

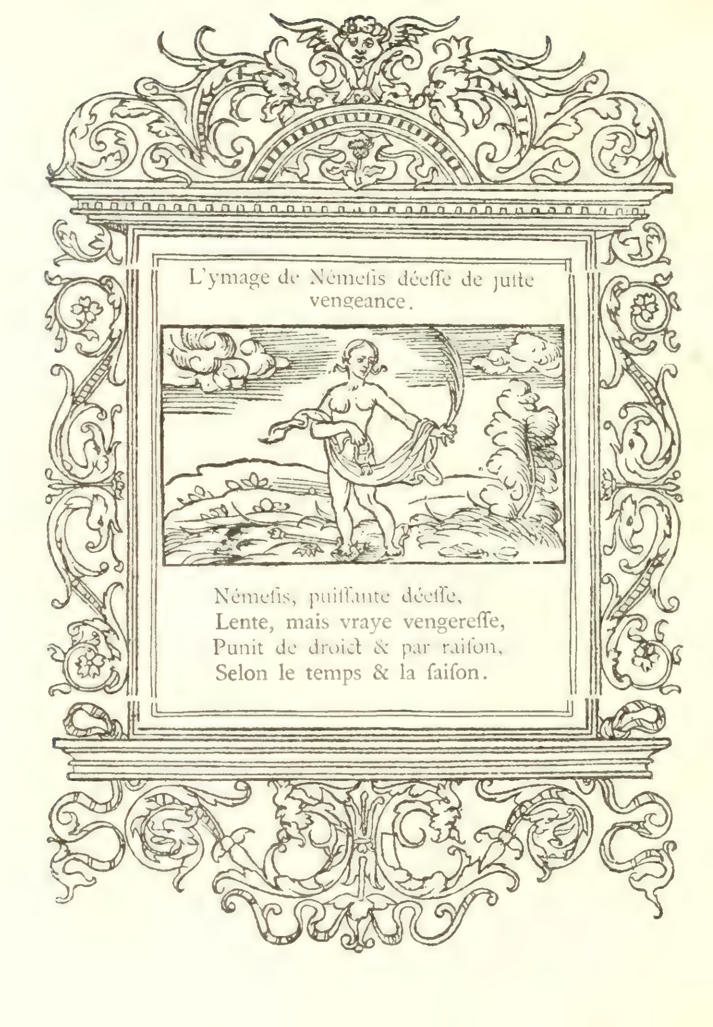
Petit aigneau tant humble & innocent,
Tu as vaincu ce lyon, grande beſte,
Tu luy as mis ton pied deſſus ſa teſte,
Vers toy ſ'incline & au faict ſe conſent,
Il fleure bien ta doulceur & la ſent,
Ton pied doulcet faict ſes crins abaiſſer,
Et ſa fureur du tout en tout ceſſer ;
Ses yeulx cruelz ſe baiſſent vers la terre ;
Tu as ſur luy, non par ta force, acquis,
Mais par doulceur un grand triomphe exquis.
Tant qu'il eſt preſt de te quitter la guerre.
*O que tu es de Dieu la bienaymée,
Humilité au bel aigneau ſemblable,
Ta courtoiſie & façon amyable
Vince l'orgueil qui a la teſte armée,
Tu reluyras par clère renommée,
En rapportant triumphe de victoire,
Ton nom au chef de la ſacrée hiſtoire,
Sera eſcript non pas ſoubz lettres cloſes,
Et ſoubz ton nom ſera mis pour mémoire
Humilité qui vince toutes choſes.



Le vaincueur ſurmonté par le vaincu.

Le cault ſerpent ſ'efforce de ronger,
Rompre & briſer l'eſpée clère & nue,
Mais ceſte eſpée, au ſerpent diminue
Toutes ſes dens, & taſche à ſ'en venger.

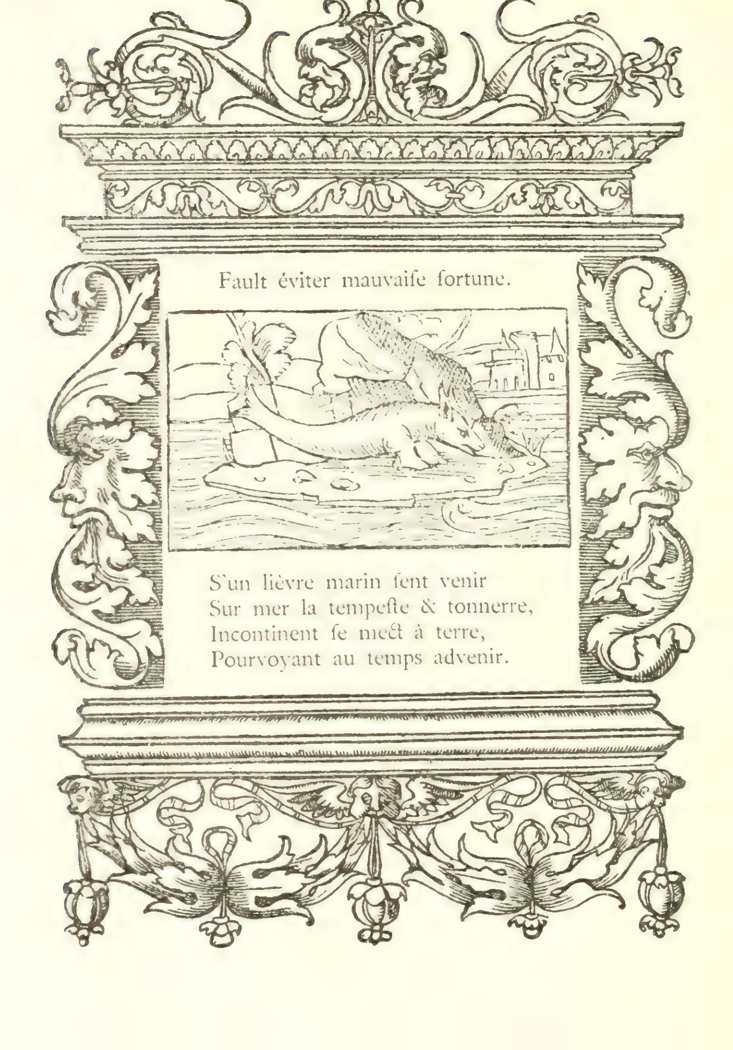
Un grand ſerpent d'adventure arriva
En quelque lieu, une eſpée il trouva,
Autour de qui il eſprouve ſa force
Et de ſes dens contre l'acier ſ'efforce,
Sa fureur croiſt en rage vehemente,
Ses dens aguiſe, & ſon povoir augmente,
Pour cuyder rompre & briſer pièce à pièce
Ce cler baſton, ce qu'il n'euſt faict empièce,
Car en rongeant ce glaive, il ſe trompoit,
Toutes ſes dens une à une rompoit,
Et en la fin une dent ne luy reſte,
Que par l'acier de tomber ne ſoit preſte,
Par ce ſerpent remply de cruaulté,
L'homme vainqueur eſt ſigné & noté
Et par le glaive eſt désigné au juſte,
L'homme vaincu qui n'eſt pas ſi robuſte,
Et toutes foys bien ſouvent il advient,
Qu'à ce vaincu obéyr il convient,
Et que celluy qu'on eſtime vaincueur,
Soubz le vaincu pert force, ſens & cueur,
Ainſi eſchet en fortune bellicque,
Que ſ'ung vaincqueur contre ung vaincu ſe
[picque,
Sur luy cherra la perte & accident,
Ainſi qu'il eſt du ſerpent évident,
Qui en cuidant deſpecer une eſpée
Se rompt les dens, la langue ſ'eſt couppée.



L'ymage de Némesis déesse de juste vengeance.

Némesis, puissante déesse,
Lente, mais vraye vengeresse,
Punit de droict & par raison,
Selon le temps & la saison.

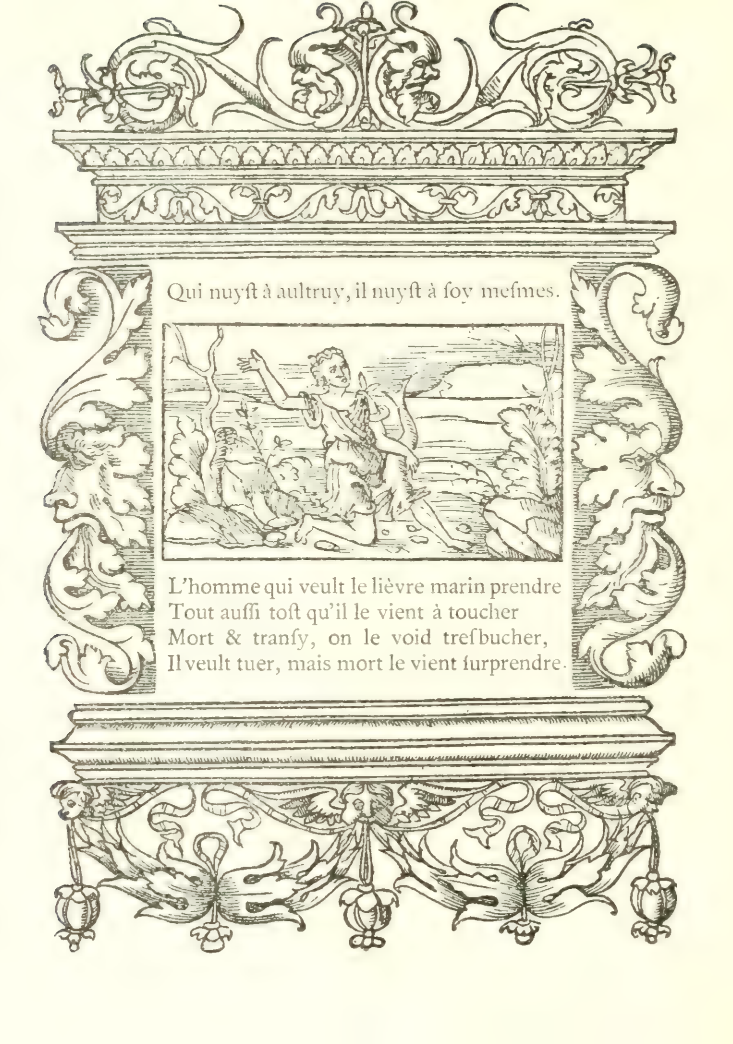
 Némésis, pleine de grand vertu,
Refpondz, pourquoy dedans ta main
[tiens tu
La droicte palme à qui le vent faict force ?
C'eft pour monftrer la grand vertu de force,
Qui maulgré ventz, maulgré pluye & tourmente,
Toufjours fe tient bien droicte & refiftante.
Pourquoi tiens tu dedans ta dextre main
Ce mors de bride ? affin que tout humain
Soit tempéré, tant au cueur qu'en la bouche,
Et que le mors d'atrampance l'embouche.
Je m'efbahys encor de tes façons,
Pourquoy as tu foubz piedz ces lymaçons ?
C'eft pour montrer, & affin que l'on fache
Que tout ainfi que le lymas fe cache,
En fa coquille, ainfi je fuis muffée
Au cueur humain & fecrette penfée.
Que fignifie auffy que je voy eftre
Près toy bien bas cefte couronne & feptre ?
C'eft pour donner à entendre à tous princes
Aux puiffantz roys, aux feigneurs des provinces,
Qu'ils ne prendront trop grande diligence,
Sans jufte caufe à faire afpre vengence.
Pourquoy es tu fi defcouverte & nue ?
A celle fin qu'un jour je foys congneue,
Car foys certain, quoy que le temps raviffe,
Je venge tout par le droict de juftice.



Fault éviter mauvaise fortune.

S'un lièvre marin sent venir
Sur mer la tempeste & tonnerre,
Incontinent se mect à terre,
Pourvoyant au temps advenir.

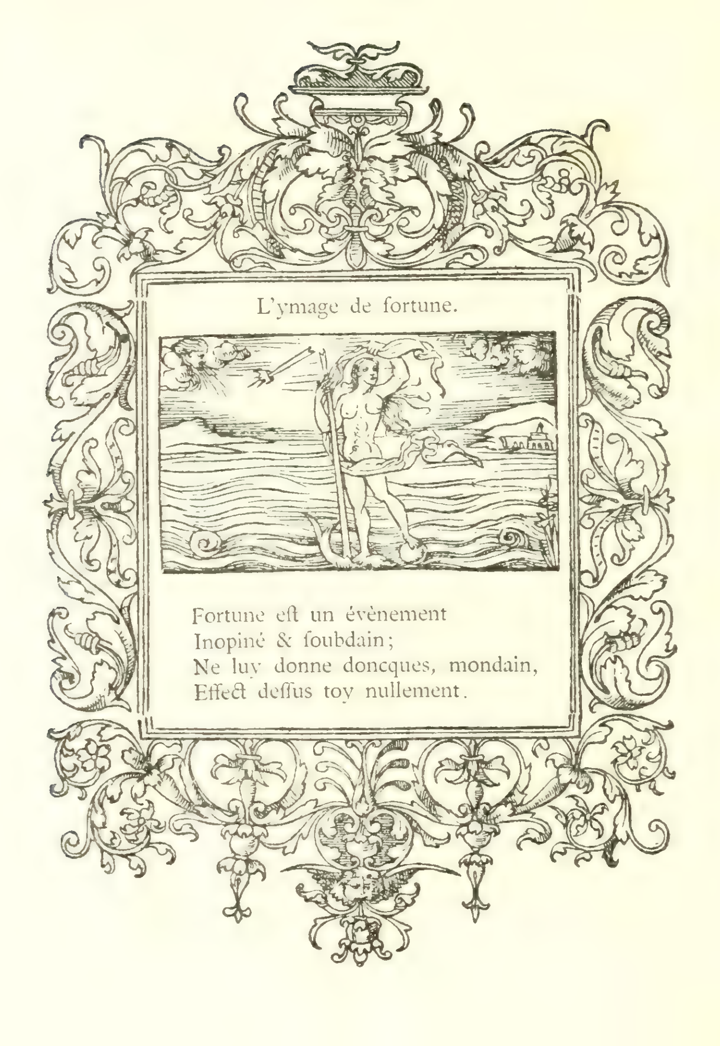
i tu congnois que fortune diverſe,
Te ſoit ung temps trop faſcheuſe &
[adverſe,
Et que les flocz de ceſte mer mondaine
Batent ta nef par tempeſte ſoubdaine,
Faire tu doibs comme ung lièvre marin,
Qui void le ciel attrempé & ſerin,
Dont il eſt gay, & nage entre les undes,
Mais ſi les eaux & leurs vagues profondes,
Sont en fureur par les ventz concitées,
Par la tempeſte & oraige excitées,
Lors ſe meċt il en terre ferme & ſeure,
Et en ce lieu du maulvais temps ſ'aſſeure,
Car ce n'eſt point ſa joye & ſa ſanté,
D'eſtre en la mer griefvement tourmenté.
Ains eſt bien mieulx deſſus la terre verte;
Là, non ailleurs, ſa joye eſt recouverte.
Fais doncq ainſi ſi l'adverſe fortune
Vers toy ſe montre amère & importune,
Et ſi tu ſens que l'eau d'adverſité
Tombe ſur toy, ſoys alors incité
D'en ſaillir hors & prendre terre ferme,
C'eſt à noter qu'il fault que tu conferme
Tes bons propos ſoubz eſpoir d'avoir mieulx,
Et ton cueur ſoit conſtant & vertueux,
Au naturel joignant le ſens aquis,
Temporiſant ainſi qu'il eſt requis.



Qui nuyſt à aultruy, il nuyſt à ſoy meſmes.

L'homme qui veult le lièvre marin prendre
Tout auſſi toſt qu'il le vient à toucher
Mort & tranſy, on le void treſbucher,
Il veult tuer, mais mort le vient ſurprendre.

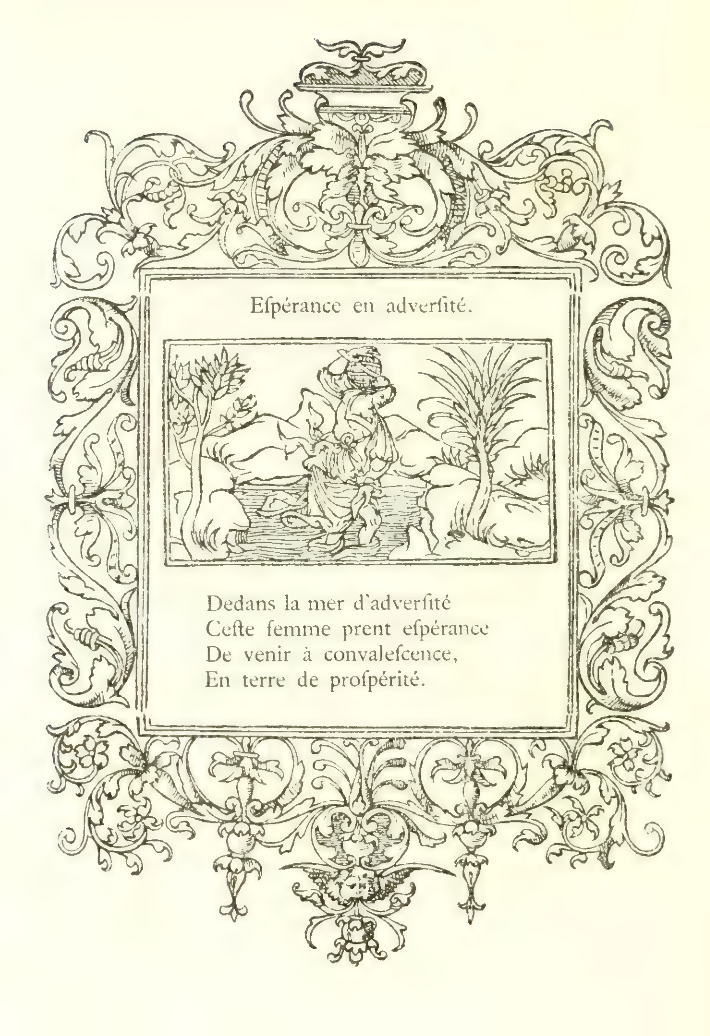
En la mer nage un venimeux poiſſon;
Qui a quaſi d'un lièvre la façon,
Et pour cela, lièvre marin ſe nomme.
Or ſ'il advient d'aventure qu'ung homme
Preigne ce lièvre, auſſi toſt qu'il eſt pris,
Ilz ſont tous deux de griefve mort ſurpris.
Le lièvre meurt quand l'homme le manie,
L'homme auſſi toſt donne fin à ſa vie.
Ainſi tous deux d'ung ſeul atouchement,
Finent leurs jours bien miſerablement.
C'eſt le loyer de ceux qui veullent nuyre
A leurs prochains pour tromper & ſeduyre,
Car en penſant à aulcun faire oultrage,
On faict à ſoy préjudice & dommage.
Tel au prochain une foſſe appareille,
Qui chet dedans, & ha peine pareille.
Il eſt prouvé au livre de l'Heſter,
Diſant qu'Aman feit faire & appreſter
Ung grand gibet pour Mardochée prendre,
Mais peu après le roy le feit toſt prendre,
Et commanda, ſon mal faict entendu,
Eſtre luy-même en ce gibet pendu.
Gardons nous doncq de nuyre à noſtre proche,
Que le péril près de nous ne ſ'approche,
Et ne faiſons à aultruy le meſfaict
Que ne vouldrions que contre nous fut faict.



L'ymage de fortune.

Fortune eſt un évènement
Inopiné & ſoubdain;
Ne luy donne doncques, mondain,
Effect deſſus toy nullement.

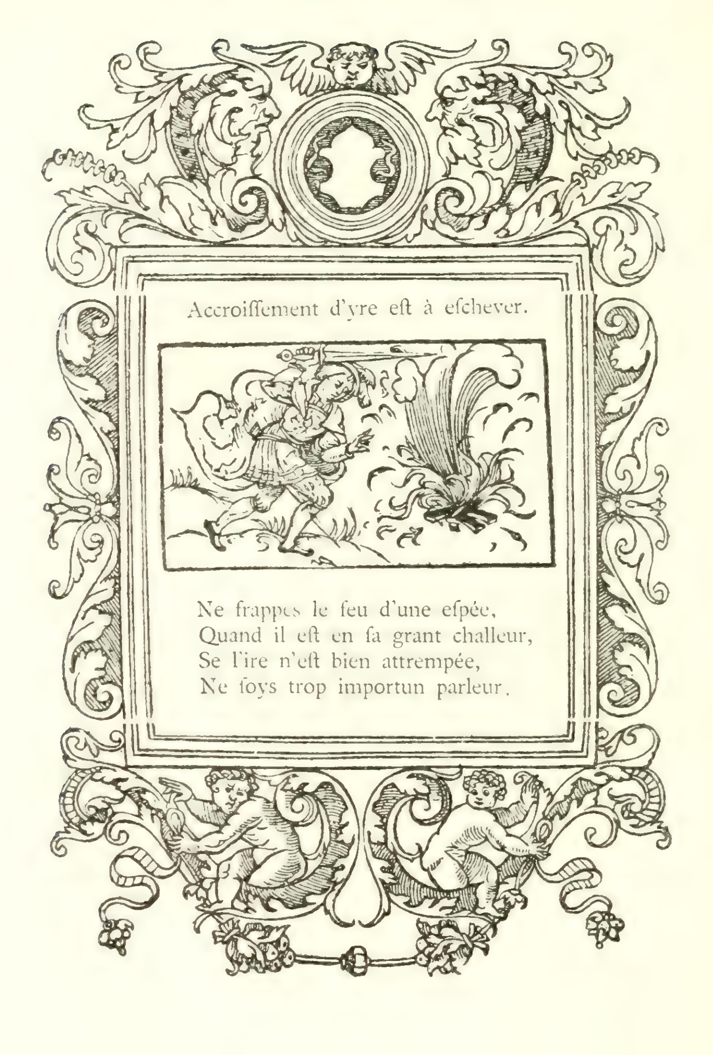
Dy moy, fortune, à quelle fin tu tiens
Ce maſt rompu duquel tu te ſouſtiens?
Et pourquoy c'eſt auſſi que tu es painɗte
Deſſus la mer, de ce long voille ſainɗte ?
Dy moy auſſy pourquoy n'à quelle fin
Soubz tes piedz ſont la boulle & le daulphin ?
C'eſt pour monſtrer mon inſtabilité,
Et qu'en moy n'eſt aulcune ſeureté.
Tu voids ce maſt rompu tout au travers,
Ce voille auſſi soufflé des ventz divers,
Deſſoubz ung pied le daulphin parmy l'unde,
Soubz l'aultre pied l'inſtable boulle ronde
Je ſuis ainſy ſur mer à l'adventure.
Celluy qui donc a faiɗt ma pourtraiɗture,
Ne veult donner à entendre aultre choſe,
Que deffiance eſt deſſoubz moy encloſe,
Et que je ſuys de bon port incertaine,
Près de danger, de ſeureté loingtaine,
Comme en ſuſpens de plorer ou de rire,
De bien ou de mal, ainſi que la navire
Qui eſt ſur mer des undes agitée,
Doubteuſe en ſoy où doibt eſtre portée,
Doncq ce qu'on void en mon ymage vraye,
Deça & là ſans ſeureté tournoye.



Efpérance en adverfité.

Dedans la mer d'adverfité
Cefte femme prent efpérance
De venir à convalefcence,
En terre de profpérité.

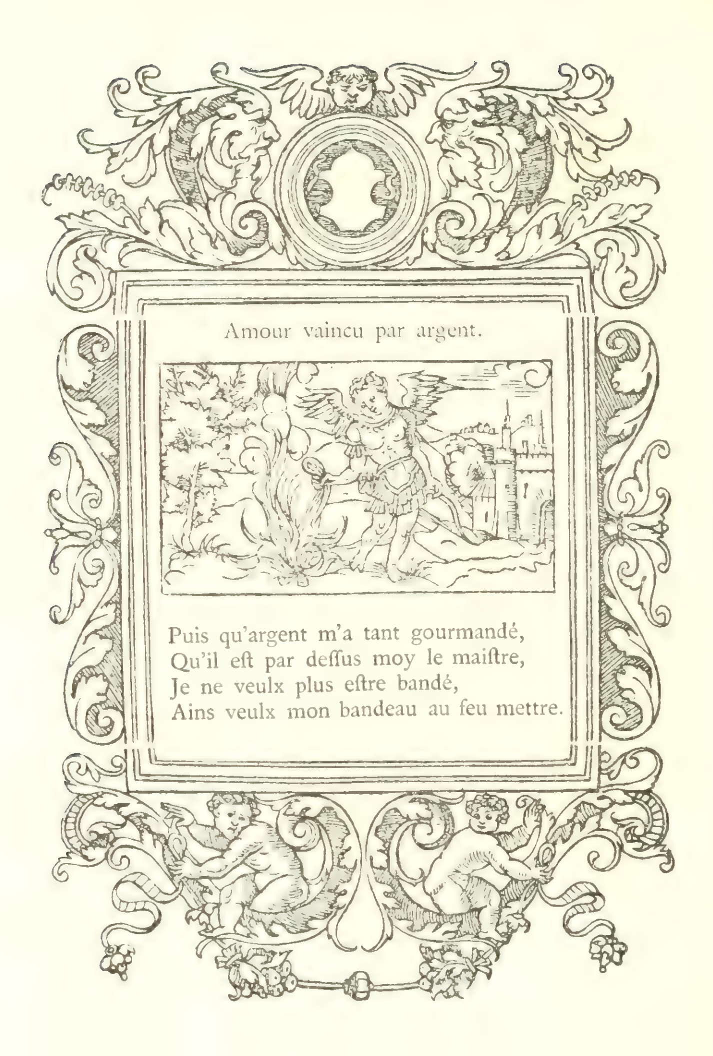
La mer eſt très bien comparée
A l'adverſité eſgarée,
Pour ce que la mer par couſtume
Eſt toute pleine d'amertume,
Et par les ventz elle ſe trouble,
Vagues contre vagues elle redouble,
Là n'y a poinct de ſeûreté,
Auſſi eſt il d'adverſité,
Car elle eſt amère & faſcheuſe,
Trouble & obſcure & périlleuſe,
Et ſi ne vient guères pour une,
Sans amener aultre fortune,
Comme les vagues vont enſemble,
Doncques à bon droict luy reſſemble.
En ceſte mer avoir nous fault
Bonne eſpérance ſans déffault;
C'eſte eſpérance eſt figurée
Sur la ſphère bien préparée,
Où eſt painct chaſcun élément,
Et le tournoyant firmament,
Et les cieulx pour nous faire entendre
Que là hault noſtre eſpoir doibt tendre,
Et quelque adverſité qui vienne,
Il eſt beſoing qu'il nous ſouvienne
D'avoir eſpoir d'aller ung jour,
Faire là hault noſtre ſéjour.



Accroiſſement d'yre eſt à eſchever.

Ne frappes le feu d'une eſpée,
Quand il eſt en ſa grant challeur,
Se l'ire n'eſt bien attrempée,
Ne ſoys trop importun parleur.

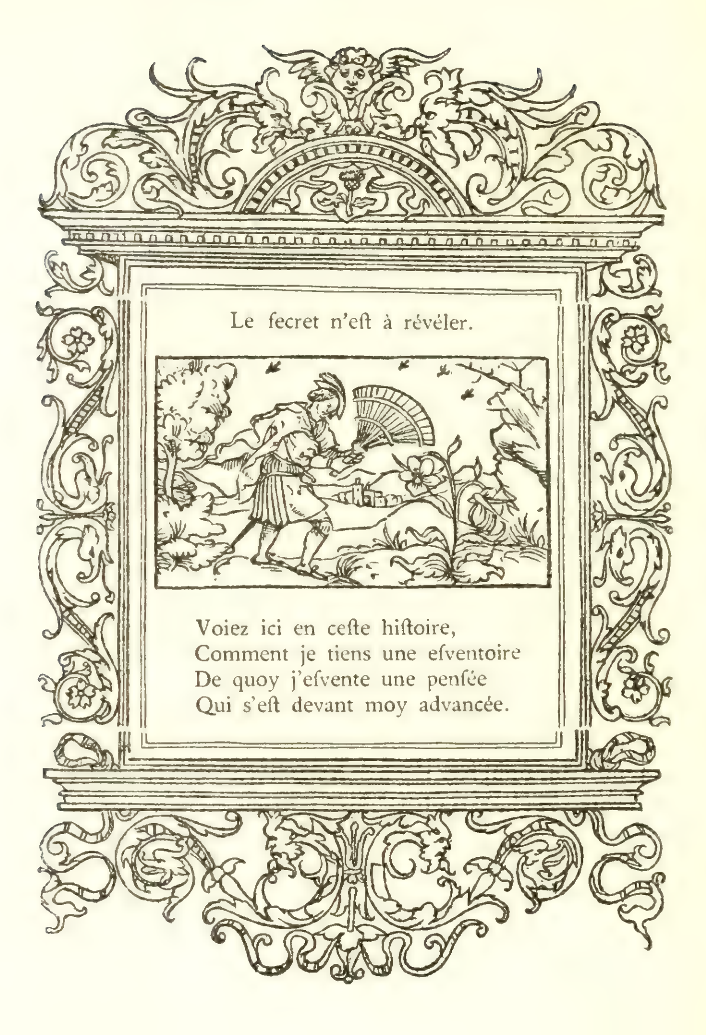
Quand tu verras ung homme courroucé,
Et que le feu d'ire tant le tourmente,
Qu'il eſt quaſi comme ung fol inſenſé
En ſa fureur ardente & véhémente,
Ne frappe pas du glayve de la bouche
Pour l'iriter, garde bien qu'il n'y touche,
Car par cela tu le pourrois bleſſer.
De le tenſer, veuilles doncques ceſſer,
Car de tant plus qu'à luy tu parleras,
Plus il ſera enflambé en ſon ire.
Doncques le fer ne l'acier ne mettras
Avec le feu qu'il n'en devienne pire.
*Quand le fer eſt dans un ardent feu mis
La grand challeur ſ'augmente & multiplie,
A quelz que ſoyent amys ou ennemys,
En leurs courroux ta langue ne deſplie,
Si ce n'eſt peu, car la fureur ſ'anime,
Jure & blaſpheme & ne faict poinct d'eſtime
De ce parler, mais touſjours perſévère,
En ſon vouloir trop cruel & ſévère,
Mais quand tu voy ce feu d'ire ſ'eſtaindre,
Et que raiſon reculle les tiſons,
Tu doibs parler hardiment ſans te faindre,
Et mettre hors vérité des priſons.



Amour vaincu par argent.

Puis qu'argent m'a tant gourmandé,
Qu'il eſt par deſſus moy le maiſtre,
Je ne veulx plus eſtre bandé,
Ains veulx mon bandeau au feu mettre.

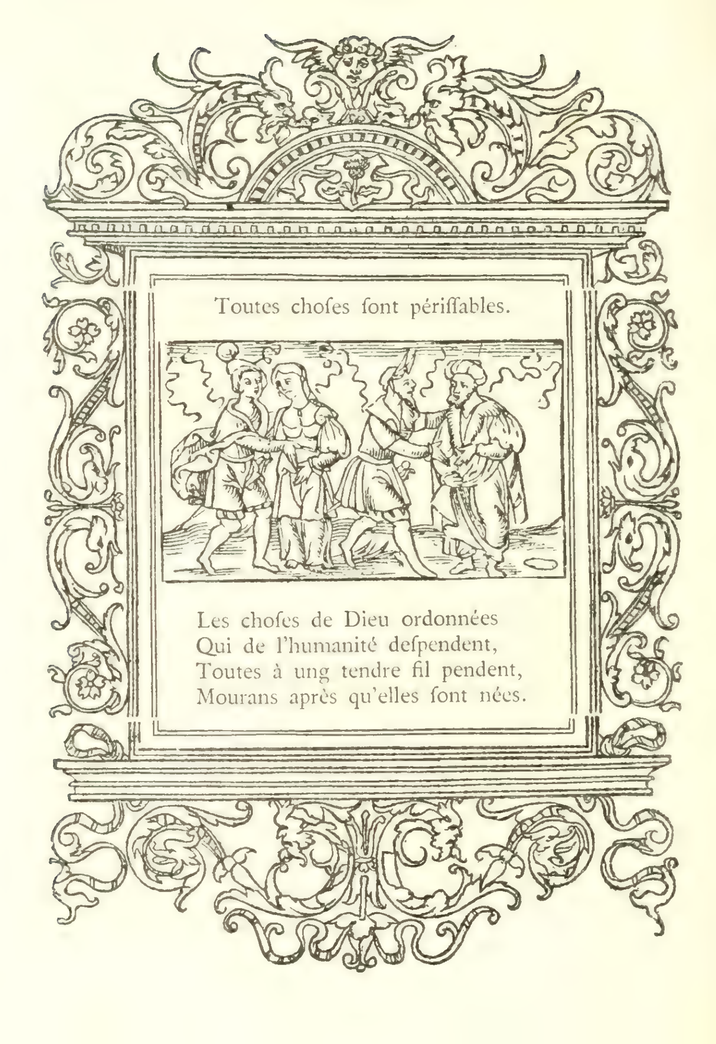
C'est honte à vous, dames & damoyſelles,
Que Cupido qui vous tient ſoubz ſes aelles,
Se plainct de vous diſant à toute gent
Que le chaſſez pour complaire à l'argent,
Et qu'à préſent ne faictes choſe aulcune,
Sy en avant n'eſt miſe la pecune,
Vous n'eſtes plus, ce diſt il, amoureuſes,
Mais de l'argent trop avaricieuſes.
Amour n'eſt plus dans le foeminin cueur,
Car l'argent eſt deſſus amour vaincueur.
Amour n'eſt plus en cueur ny en la face,
Pour ce qu'argent luy faict quitter la place.
De tel moyen que mettez voz honneurs
Entre les mains de ceulx qui ſont donneurs
D'or & d'argent. Certes, dames, j'en jure,
Je crains qu'à droict ne ſouffrez ceſte injure,
Et que celluy Cupido qui l'arc bande
N'a pas grand tort ſi ſes yeulx il deſbende
Et mect au feu le bandeau qu'il avoit,
Et par ainſi voz cautelles il void.
Or je conſeille à vous toutes, mes dames,
Si vous voulez vivre ſans honte & blaſmes,
Que vous chaſſiez par ung propos pudicque
Ce Cupido & ſa mère lubricque,
Et ne fuyez ce vice ſeulement,
Mais avarice aussy ſemblablement.



Le ſecret n'eſt à révéler.

Voiez ici en ceſte hiſtoire,
Comment je tiens une eſventoire
De quoy j'eſvente une penſée
Qui s'eſt devant moy advancée.

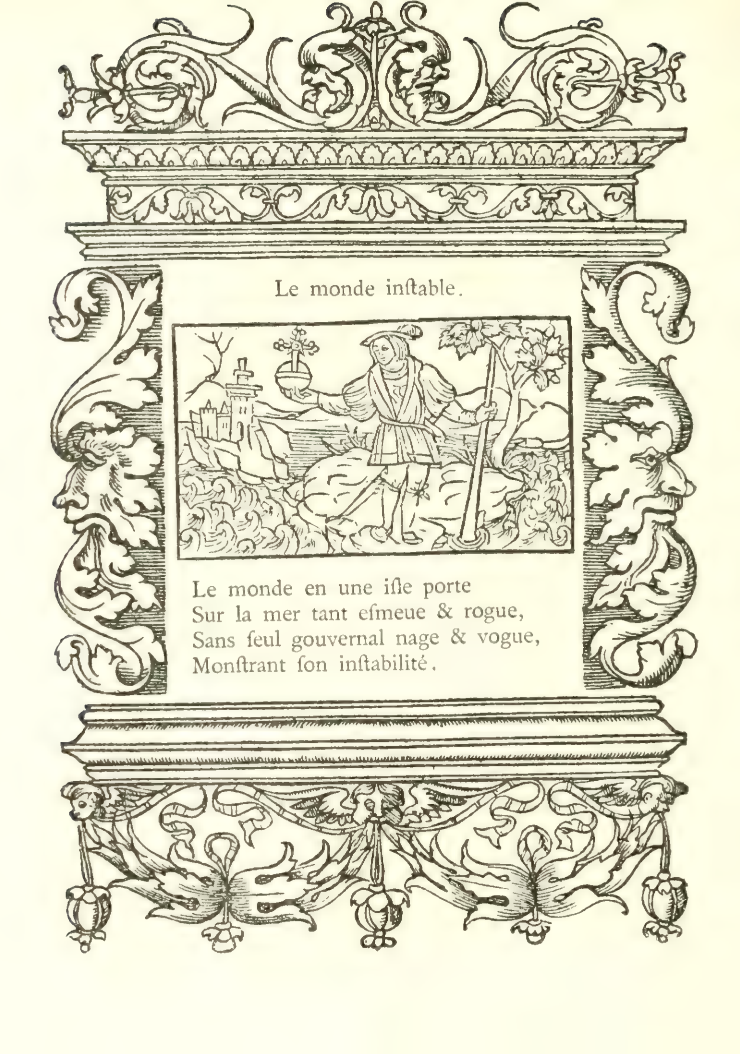
C'EST grand folie d'efventer
Et fa penfée à chafcun dire,
Car par trop fouvent caqueter,
On peult à foy & aultruy nuyre;
Il n'eft rien deffus l'homme pire,
Et qui le faict plus indifcret
Que la langue prompte à mefdire,
Qui ne peult celer fon fecret.
*Dire ne fault tout ce qu'on fçait,
Ne chanter tout ce que l'on penfe,
Soit de plain chant ou de faulfet,
Soit de gaing ou foit de defpence,
La langue qui trop toft f'advance
Pour le fecret du cueur ouvrir,
Baille à ce cueur ung coup de lance,
Dont à tard il fe peult guérir.
Celluy qui dit tout fon courage
Et ne peult bien fon fecret taire,
Il fe meċt d'aultruy en fervage,
Quand il le faict fon fecretaire,
Mais qui eft feul propriétaire
De fon fecret fans apparoiftre,
Et n'en faict aulcune inventaire,
Ceftuy eft de luy le feul maiftre.



Toutes chofes font périffables.

Les chofes de Dieu ordonnées
Qui de l'humanité defpendent,
Toutes à ung tendre fil pendent,
Mourans après qu'elles font nées.

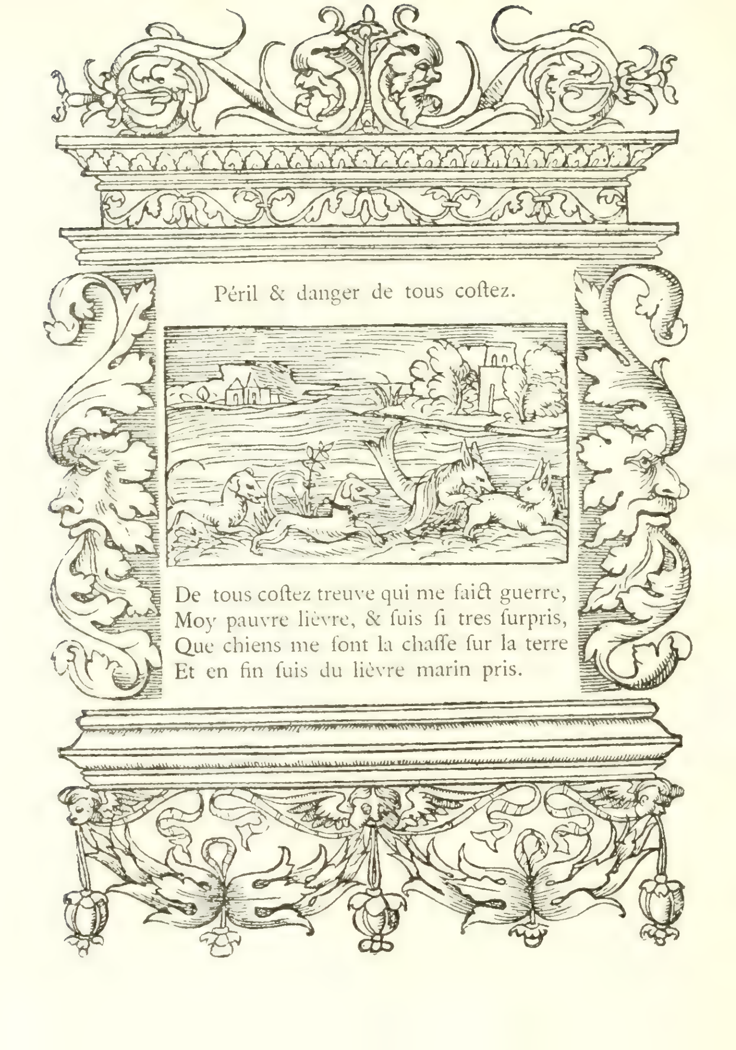
Tout ce que Dieu a produict en nature,
Deſſoubz le ciel, & toute créature,
Qui reçoit vie & vertu ſenſitive,
Végétative & imaginative,
Tout ce qui vient par diſpoſition
De l'éternel, ſoubz conſtellation
Des aſtres clers qui par ſa providence
Faict augmenter chaſcun genre & ſemence,
Et par lyens d'amytié les annexe,
Sy vrayement que tous & chaſcun ſexe
Se multiplie & en forme demeure,
Il fault pour vray que cela fine & meure
Car tout ne pend qu'à ung fil délié,
Qui eſt ſouvent rompu & deſlyé.
Nous ſommes joinctz de chaiſnes eſternelles,
D'amour humain, toutefſoys naturelles,
Car le ſecret de nature nous lye
A quelque amour de vertu ou folie ;
Sy vertueuse eſt la chaine & la corde
Qu'elle entretient le monde en ſa concorde,
Et tout cela qui eſt au monde auſſi,
De qui la mort n'a pitié ne mercy,
Car ſoys ou Roy, Empereur ou valet,
Ta vie pend à ung petit filet,
Et n'y a corps humain crée de Dieu,
Que ne ſ'en voiſe & retourne en ſon lieu.



Le monde inſtable.

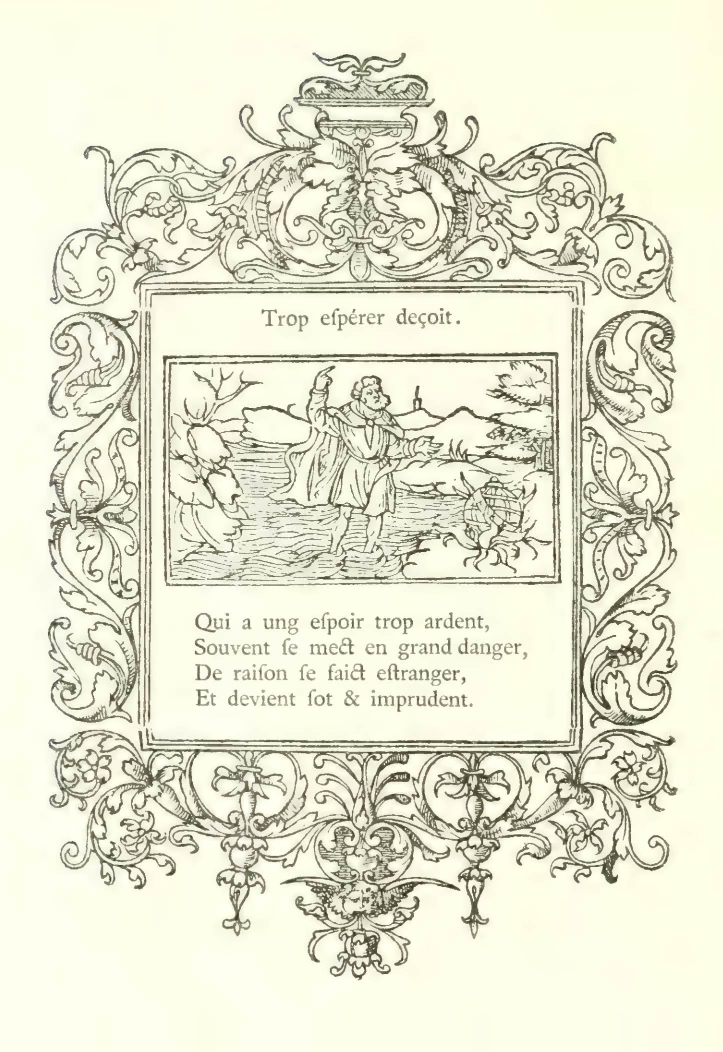
Le monde en une iſle porte
Sur la mer tant eſmeue & rogue,
Sans ſeul gouvernal nage & vogue,
Monſtrant ſon inſtabilité.

Qu'est devenu le temps paſſé,
Et ceux qui au monde vivoient,
Qui tant de biens ont amaſſé,
Et tant de ſciences ſçavoient?
Où ſont ceulx là qui recevoient
Les dignitez & grans honneurs?
Où ſont les princes qui avoient
Soubz eulx les puiſſants gouverneurs?
*Le monde inſtable & variant,
Voguant ſur la mer incertaine,
Sans ſeureté ſ'en va riant,
Prochain de tempeſte ſoubdaine.
Ainſi nage vertu mondaine,
Comme ceſte iſle ſur la mer,
Ignorant la vague prochaine,
Qui ne taſche qu'à l'abiſmer.
Ainſi ſ'en va à l'adventure,
L'homme mondain, tout ſon vivant,
Et n'y a nulle créature,
Qu'accident ne ſoit pourſuyvant.
En péril ſommes bien ſouvent,
Tendantz d'arriver à bon port,
Et à la fin vient au devant,
Nous prendre au bricq la noire mort.


Péril & danger de tous costez.
De tous costez treuve qui me faict guerre,
Moy pauvre lièvre, & suis si tres surpris,
Que chiens me font la chasse sur la terre
Et en fin suis du lièvre marin pris.

COMME ce lièvre eſt pris de tous coſtez,
Et n'a refuge en terre ny en mer,
En tous périlz ainſi sommes boutez,
Et es dangers pleins de fiel & d'amer,
Nous ne faiſons que l'aage conſommer
En tous ennuiz, en grande paour & crainčte.
Sy un danger ne nous peult faire attainčte,
Subit viendra une aultre faſcherie.
Mal deſſus mal, croiſt la douleur ſans ſainčte,
Ainſi l'eſtat de ce monde varie.

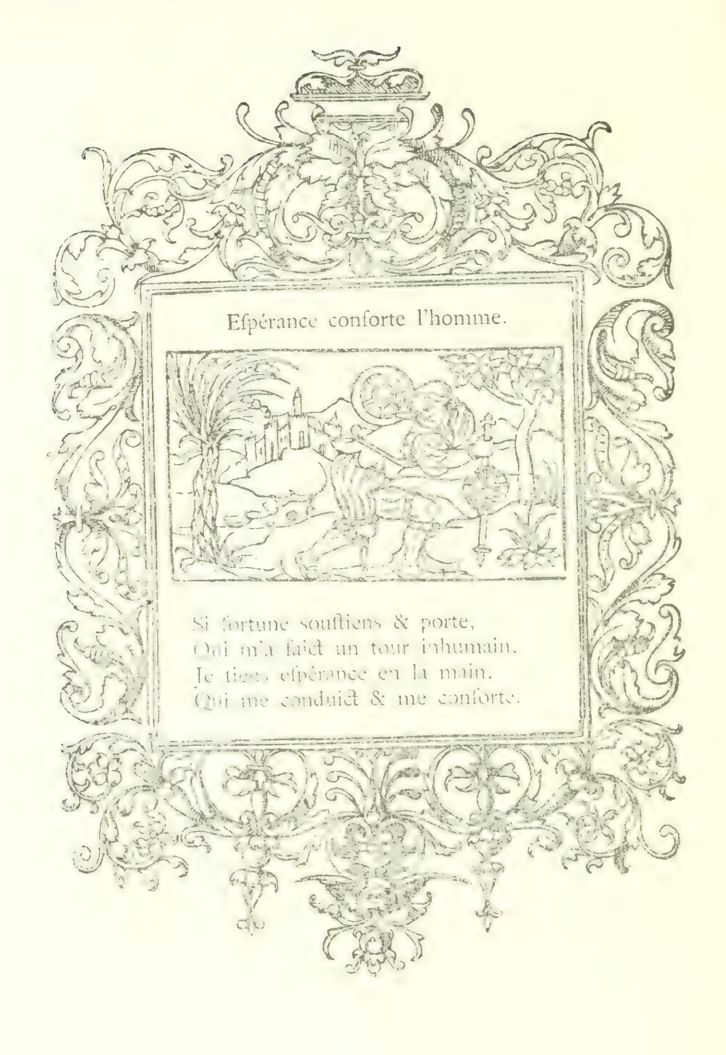
*Nous n'avons poinčt ung quint d'heure
[aſſeurance,
Pour demourer en eſtat permanent,
D'eſtre certains n'avons point d'apparence,
Que de cela que voions maintenant ;
Sy eſchappez ſommes incontinent
De maladie ou aultre tel excès,
Tantoſt viendra quelque doubteux procès,
Qui nous mettra en grand perplexité
Et ſi cela ne faičt ſur nous accès,
Il nous viendra plus grande adverſité.



Trop eſpérer deçoit.

Qui a ung eſpoir trop ardent,
Souvent ſe meɛt en grand danger,
De raiſon ſe faiɛt eſtranger,
Et devient ſot & imprudent.

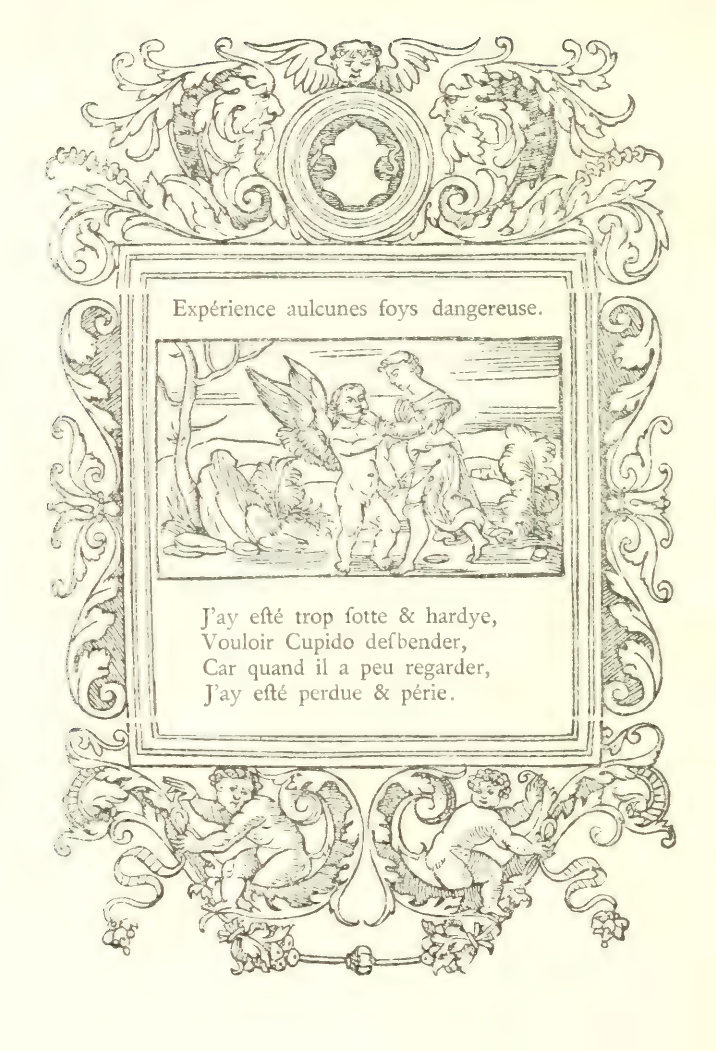
Ce qui eſt licite de faire,
Fault mettre à exécution,
Et eſpérer de le parfaire
Par bonne diſpoſition.
Garde que ton intention
D'eſpoir trop ardent ne ſe lie,
Comme ung qui ſans diſcretion,
Se meƈt en l'eau par ſa folie.
*Eſpérer fault choſes honneſtes,
Qui ſont compaignes de raiſon,
Non par ardeur comme les beſtes,
Sans limiter temps ne ſaiſon. —
D'eſpérer bien à grand foyſon,
Par une ardeur trop exceſſive,
On loge ſon cueur en priſon,
Sans avoir joye tant qu'on vive.
De vouloir trop hault eſpérer
Sans moyen & vraye meſure,
Cela eſt à vitupérer,
Et l'entreprinſe trop peu ſeure,
De ſ'aller mettre à l'adventure,
Pour accomplir ſon eſpérance.
La choſe eſt trop trouble & obſcure,
Je n'y voy poinƈt bonne aſſeurance.



Efpérance conforte l'homme.

Si fortune souftiens & porte,
Qui m'a faict un tour inhumain,
Je tiens efpérance en la main,
Qui me conduict & me conforte.

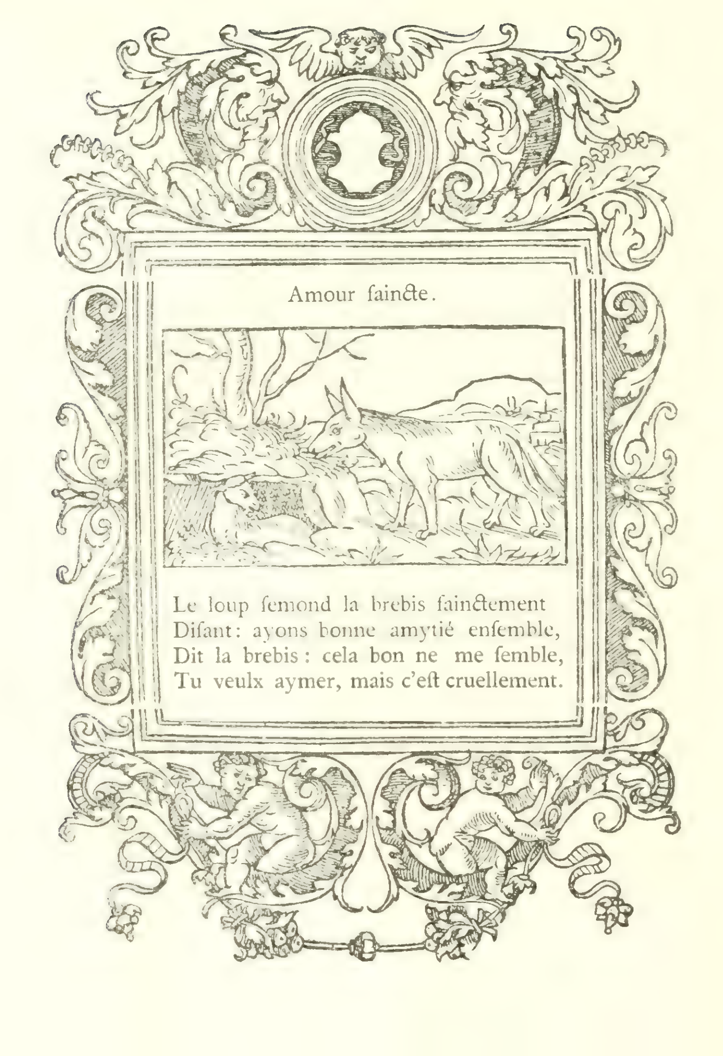
Il ne se fault poinct contrister
Pour fortune qui nous advienne,
Mais sagement y résister,
Quelque fascherie qui vienne,
Il faut qu'espérance soustienne
Noz faictz & tribulations.
Je conseille doncq qu'on la tienne
Pour reigler noz affections.
*Que gaignons nous de nous marrir,
Ny d'avoir douleur ou tristesse,
Pour veoir quelque chose perir,
Qu'avons acquis en grande liesse ?
Il est vray que cela nous blesse,
Et poingt au cueur, mais toutes foys
Bonne espérance nous radresse,
Et nous guérit aulcunes foys.
Espérance paist les chétifz,
Ce dit le proverbe ancien,
Et fussent prisonniers captifs,
Chascun dit l'espoir estre sien,
Parquoy j'ose dire & soustien
Qu'il n'est si malheureux sur terre,
Qui n'espère avoir quelque bien,
Avant que mort le vienne querre.



Expérience aulcunes foys dangereuse.

J'ay efté trop fotte & hardye,
Vouloir Cupido desbender,
Car quand il a peu regarder,
J'ay efté perdue & périe.

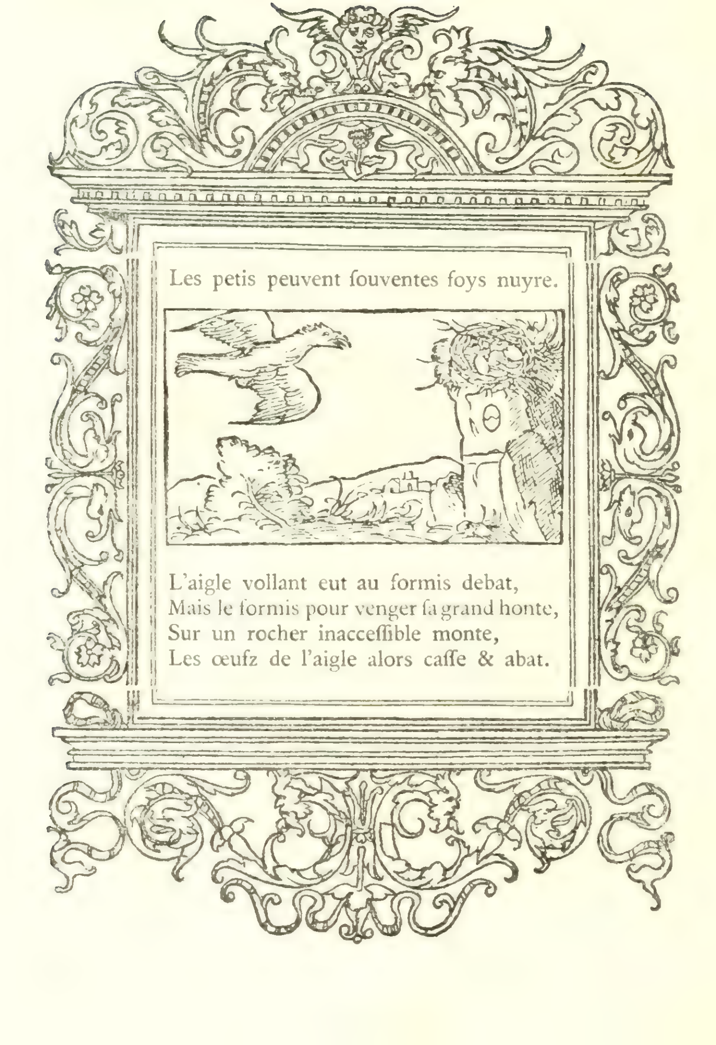
FEMMES d'honneur, bourgeoiſes, damoyſelles,
Veufves ſans pair, mariées, pucelles,
Ne vous trompez, & ne vous decepvez.
Chaſteté ſoit voſtre maiſtreſſe & guide,
Et ne laſchez à voz déſirs la bride,
Mais restraignez, comme faire debvez.
*Ne temptez poinct voſtre ſexe bening,
N'eſſayez poinct ſi le cueur feminin
Réſiſtera aux amoureuſes flammes.
Ne vous donnez aulcune occaſion
De ſuyvre amour en ſa confuſion,
Lequel deſtruict & les corps & les âmes.
Gardez vous bien de deſbender les yeulx
De Cupido, ceſt amour furieux,
N'eſſayez poinct voſtre force & proueſſe,
Car bien ſouvent, tel vit en liberté,
Qui ſe ſoubzmect deſſoubz la cruaulté
D'ung incongneu, dont il a grand détreſſe,
Fuyez amour, ſuyez tous ſes caquetz,
Fuyez plaiſirs, ſuyez feſtes, banquetz,
Quand vous penſez qu'amour y mect ſes laqs,
Sages ſoyez, & vous donnez de garde
Que ſol amour ne vous voye & regarde,
Car je crains bien que n'en criez hélas.



Amour faincte.

Le loup ſemond la brebis fainctement
Diſant : ayons bonne amytié enſemble,
Dit la brebis : cela bon ne me ſemble,
Tu veulx aymer, mais c'eſt cruellement.

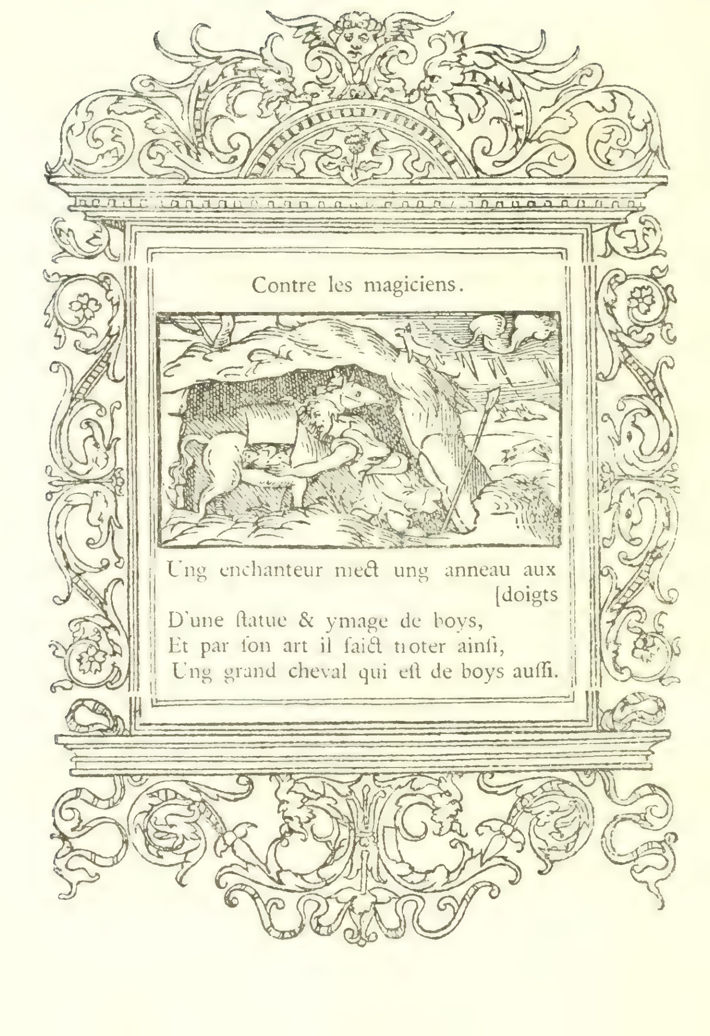
Tu voids, lecteur, en l'hyftoire préfente
Comment ung loup très cruel fe préfente
Pour fuborner une brebis courtoife,
Qui ne demande aulcune guerre ou noife.
Mais luy refpond que la fienne amytié,
N'eftoit finon ung amour fans pitié,
Car bien fcavoit f'elle le vouloit fuyvre,
Qu'avecques luy ung jour ne pourroit vivre ;
Vray luy difoit, car il l'euft dévorée,
Si elle fuft avec luy demourée.
Ainfi les fins, cauteleux & mefchans,
Pour decepvoir, vont leurs prochains cerchans,
Et n'ont efprit finon à inventer
Occafion pour quelcun tourmenter,
Ou fimuler par leur faintif langage,
Ung amour faulx qui produict tout dommage,
Mais à ceulx là qui ont tant de babilz
Debvons refpondre, ainfi que la brebis,
Au moins de cueur, difant leur accointance
Eftre de dol, de fraulde & malveillance,
Et ne debvons à gens, qui font fi fins,
Nous demonftrer compagnons & affins,
Mais fault ufer de fageffe & prudence
De peur de cheoir en briefve décadence,
Car nous voyons que les malicieulx
Veullent deftruyre innocens gracieulx.



Les petis peuvent ſouventes foys nuyre.

L'aigle vollant eut au formis debat,
Mais le formis pour venger ſa grand honte,
Sur un rocher inacceſſible monte,
Les œufz de l'aigle alors caſſe & abat.

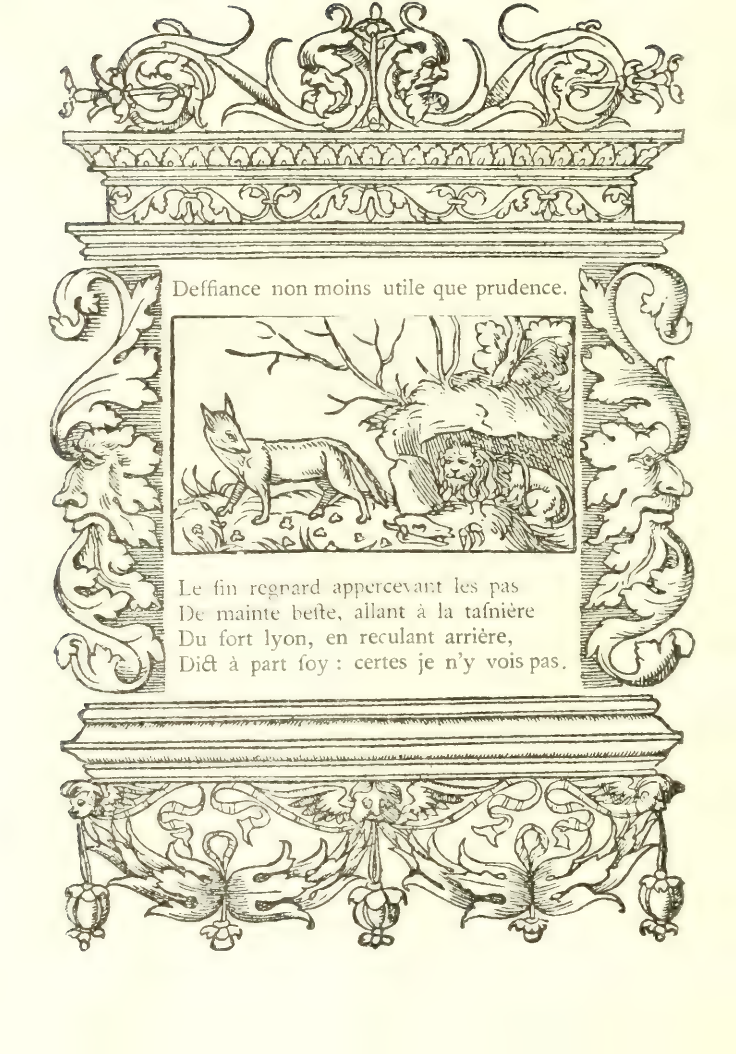
AR cefte hyftoire, on doibt affez entendre
Qu'on ne doibt poinct tant feulement
[contendre,
Avec les grans, mais avecq les petis,
Qui font fouvent pour nuyre trop fubtilz,
Et ont l'engin qui caufe mal & dueil;
Il fe faict bon garder d'ung petit oeil,
Car á ung corps de petite ftature
Gift auffy bien ung gros cueur par nature,
Qu'il faict au grand, & peult maintes foys nuyre,
Celluy petit, pour ung plus grand deftruyre.
Sy tu es riche & as beaucoup de bien,
Ce nonobftant, je te pry, garde bien
De defprifer, ou blafmer l'impuiffance
D'ung plus petit, qu'il n'en preigne vengeance,
Ainfi que feit l'ingénieux formis,
Qui à monter ung hault rocher f'eft mis
Affin de nuyre au grand aigle volant,
Qui l'avoit mis en quelque mal talent,
Celluy formis en vengeance tres prompt,
Les oeufz de l'aigle il caffe, brife & rompt,
Et jecte au bas de la roche tres haulte.
Ainfi voions quand on faict quelque faulte
Vers ung petit, cela luy eft propice
Pour aguifer fon engin en malice.



Contre les magiciens.

Ung enchanteur mect ung anneau aux [doigts
D'une ſtatue & ymage de boys,
Et par ſon art il faict troter ainſi,
Ung grand cheval qui eſt de boys auſſi.

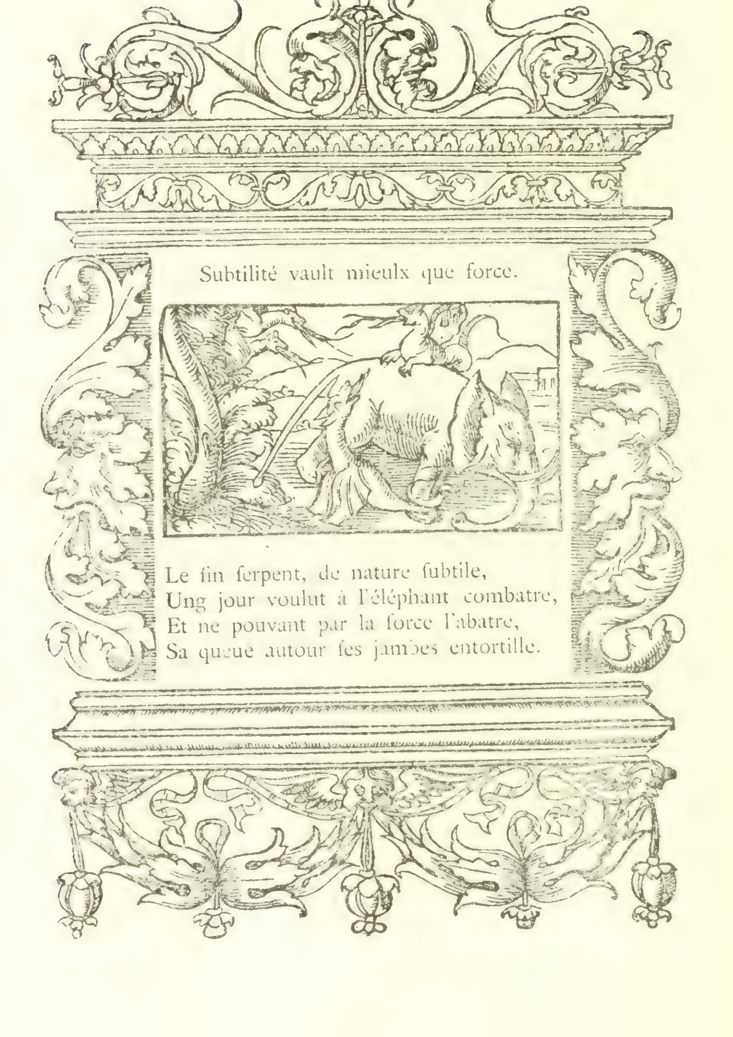
Mais qui te faict ainsi glorifier,
Pauvre, meschant, malheureux, misérable?
T'oses tu bien en ung anneau fier
Pour exercer ta science damnable?
Tu te fais serf, & mancipe du dyable,
Qui t'a voulu par telz crimes lier.
La fin viendra qu'en peine perdurable
Iras avecq ton esprit familier.
*Le très grand Dieu void bien ton maléfice,
Et que ton faict est contre vérité,
Il a hay si grandement ce vice,
Que maintes foys il en est irrité,
Nous le voyons par saincte authorité,
Les enchanteurs de Pharaon d'Aegypte
Furent vaincus de la divinité
Par Moyses, prophète israëlite.
Zoroastres fut premier inventeur
De l'art magicque & aultre ydolatrie.
Par temps depuis il y eut mainct autheur,
Y adjoutant l'art de nygromancie,
Géomancie & la piromancie,
Hydromancie, arruspice & augures,
Devinement, & la chiromancie,
Qui se faisoient par diverses figures.



Deffiance non moins utile que prudence.

Le ſin regnard appercevant les pas
De mainte beſte, allant à la taſnière
Du fort lyon, en reculant arrière,
Dict à part ſoy : certes je n'y vois pas.

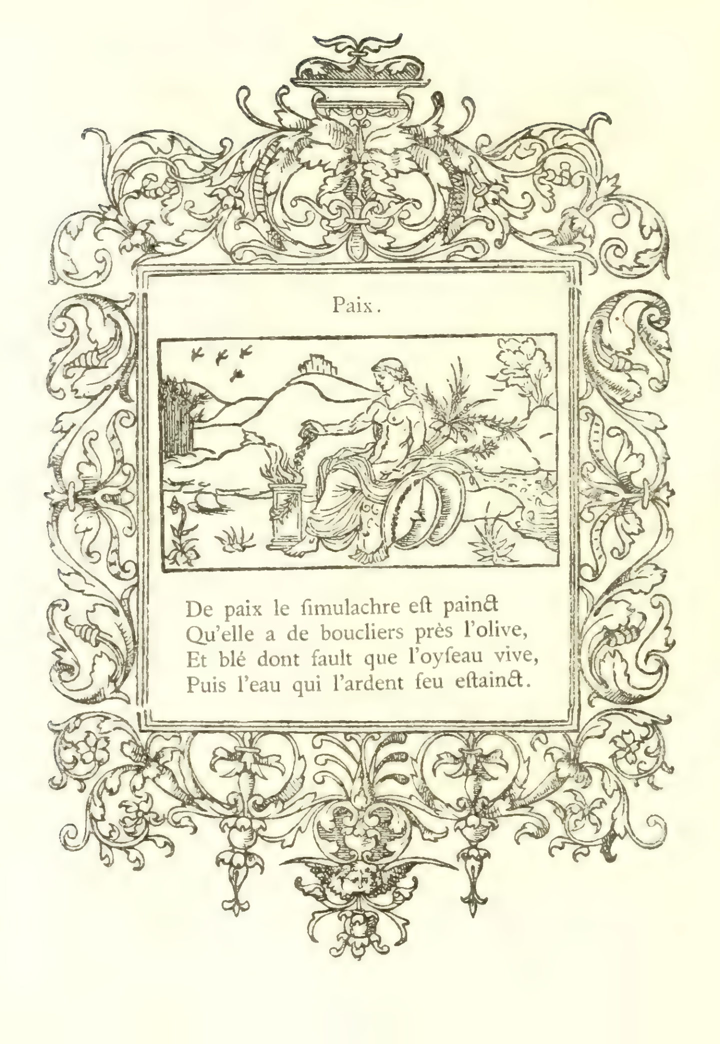
QUANT on veult bien entreprendre ung affaire
On doibt penſer à ce que l'on doibt faire,
Et regarder le dommage ou prouffit,
Qui en advient, comme le regnard feit,
Lequel paſſant par devant la caverne,
Où le lyon habite & ſe gouverne,
Ceſtuy lyon le convia de boire
En ſa maiſon, en luy faiſant à croire
Qu'il ne debvoit de luy tant ſ'eſtranger
Mais la ſemonce eſtoit pour le manger,
Ce qu'entendoit aſſez bien le regnard,
Lequel luy dit, compère, Dieu me gard
D'aller vers vous, je ſuis aſſez ſcavant
Pour eſplucher ce qu'on dict bien ſouvent
Que qui void mal à ſon proche advenir,
Comme pour ſoy luy en doibt ſouvenir.
J'ay veu entrer une troupe de beſtes,
N'a pas longtemps au lieu là où vous eſtes,
Je voy les pas comme elles ſont entrées,
Mais non les pas comment ſont retournées,
Dont je conclus que je n'y doibs aller.
Ainſi nous faict entendre à ſon parler
Celluy regnard, que nous debvons enſuyvre
Les imprudens, qui par faulte de vivre
Bien ſagement, ſont tous les jours deceus,
Comme il appert des beſtes cy deſſus.



Subtilité vault mieulx que force.

Le fin ſerpent, de nature ſubtile,
Ung jour voulut à l'éléphant combatre,
Et ne pouvant par la force l'abatre,
Sa queue autour ſes jambes entortille.

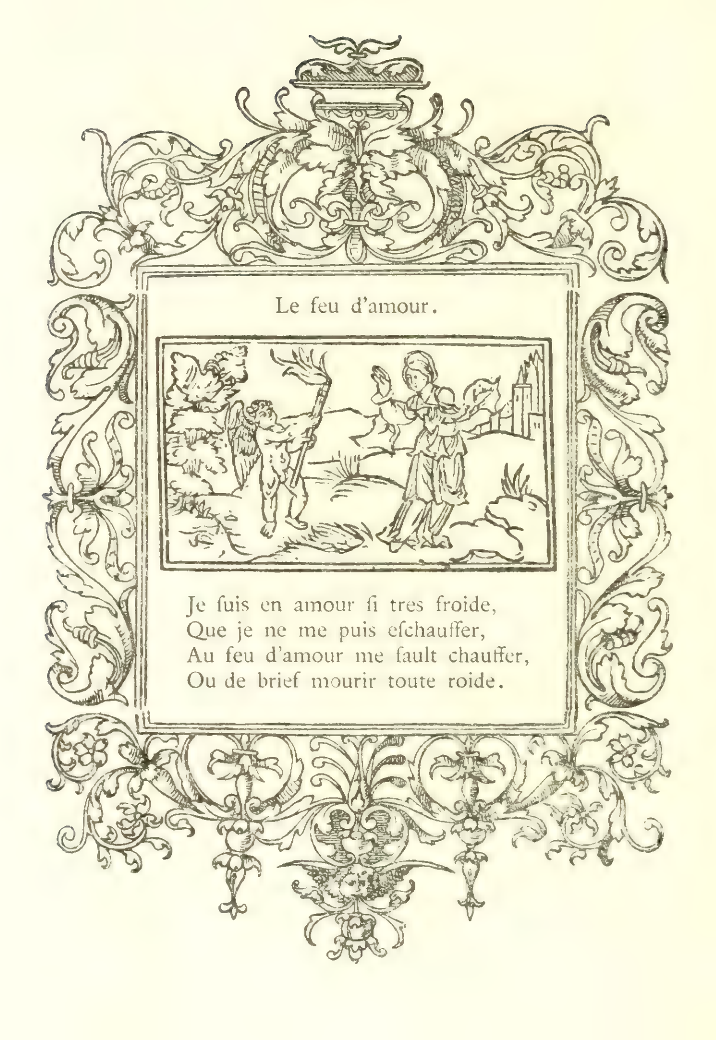
Force n'eſt pas toujours requiſe,
Au moins ſorce de corps humain;
Subtilité eſt plus exquiſe,
Car ſouvent faict plus que la main.
L'entendement eſt plus ſoubdain
A penſer quelque choſe faire,
Que n'eſt la main à le parfaire,
Et ſortira plus aiſément
De quelque danger & tourment,
Par engin & ſubtilité,
Que le corps peſant & dormant
Par ſa force & ſtabilité.
*Et où la force ceſſera,
Et qu'elle quittera les armes,
Subtilité alors fera
Ses effectz & prudentz allarmes.
Sy nous avons membres peu fermes,
A noſtre engin ayons recours,
Qui nous fera quelque ſecours
Pour aſſaillir ou pour deffendre,
Comme on peult du ſerpent entendre,
Qui meċt au bas ung éléphant,
Et par ſon engin veult prétendre
Eſtre deſſus luy triumphant.



Paix.

De paix le ſimulachre eſt painct
Qu'elle a de boucliers près l'olive,
Et blé dont fault que l'oyſeau vive,
Puis l'eau qui l'ardent ſeu eſtainct.

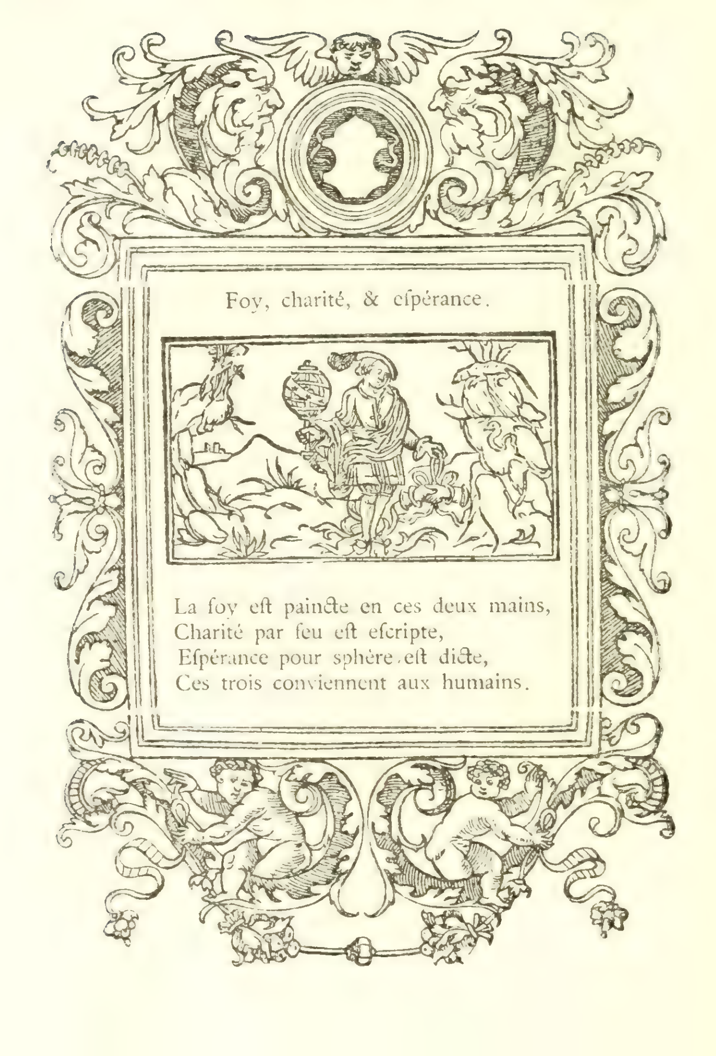
CELLUY qui m'a painćte & taillée,
Et m'a cefte forme baillée,
Congnoift affez bien mes effećtz,
Comment furent & feront faićtz.
Je fuis paix, très haulte déeffe,
Engendrée en joye & lyeffe,
Laffus au trofne glorieulx
De Juppiter, le roy des cieulx.
J'ay près de moy l'olive verte,
Monftrant que quand paix eft ouverte,
D'olive on porte les rameaulx.
En laiffant boucliers & coufteaulx,
Car paix eft la fin de la guerre.
S'on vouloit davantage en guerre
L'effećt de cette fantafie,
Ainfi que le blé raffafie
La faim, & l'eau eftrainćt la braife,
Et le feu de quelque fournaife,
Ainfi par quelque laps de temps,
Je fais finer mortelz contentz,
Noyfes, querelles, & debatz,
Et au plus grans plaifirs m'efbas.
J'ay ung filz qui amour f'appelle,
Qui de foy haićt, chaffe & expelle
Ung aultre amour, filz de Vénus,
Duquel plufieurs maulx font venus.



Le feu d'amour.

Je ſuis en amour ſi tres froide,
Que je ne me puis eſchauffer,
Au feu d'amour me fault chauffer,
Ou de brief mourir toute roide.

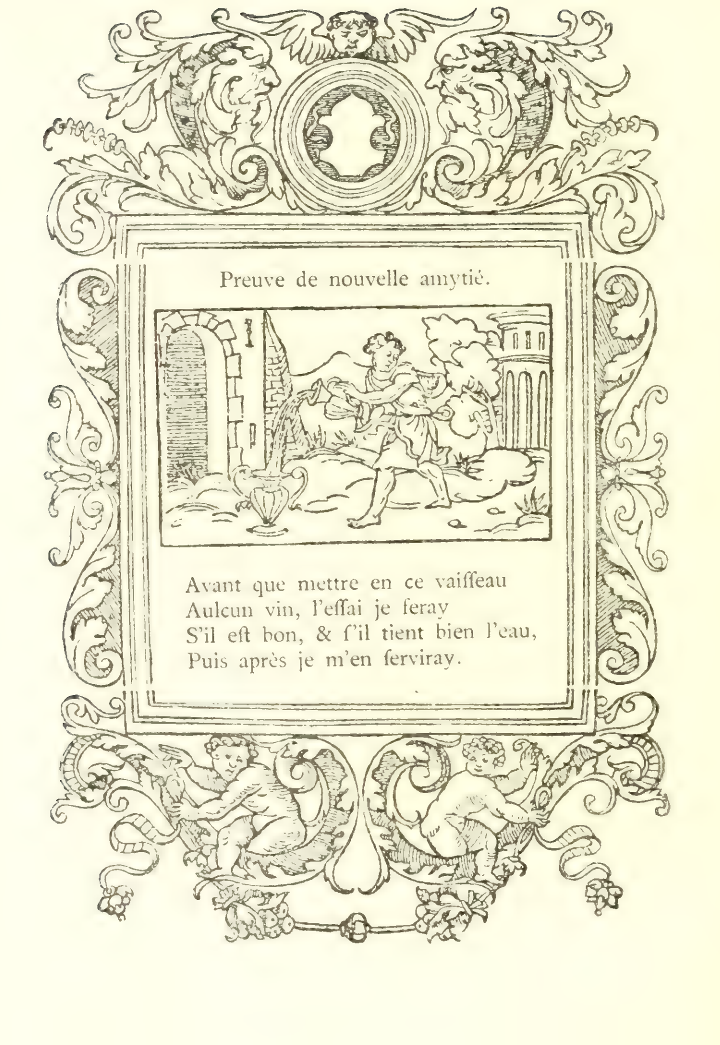
QUAND amour void ſes apprentifz
Paſles, tranſis, froids comme glace,
Comme maulvais chevaulx retifz,
Geléz au cueur, bleſmes en face,
Brandons & flambeaulx il amaſſe,
Et pour les chauffer leur envoye,
Puis il mect le feu en la place,
Nommé le feu de courte joye.
*Il a d'aultre ſorte de boys
Nommez beaulté, & grand plaiſir,
Doulx regard, acueil, doulce voix,
Dont il allume à ſon loyſir,
Ung feu nommé ardant déſir,
Qui bruſle tout de ſes flammeſches,
Duquel feu il ſe veult ſaiſir,
Quand il eſt laſſé de ſes fleſches.
Or de ces deux feux nous gardons,
De peur que n'en ſoyons bruſlez,
Fuyons ces flambeaulx & brandons,
Qui font les amans déſolez,
Et ſi chauffer vous vous voulez,
Prenez du feu d'amour honneſte,
Que charité vous appellez,
Ainſi que Sainct Paul admoneſte.



Foy, charité, & eſpérance.

La foy eſt paincte en ces deux mains,
Charité par feu eſt eſcripte,
Eſpérance pour ſphère eſt dicte,
Ces trois conviennent aux humains.

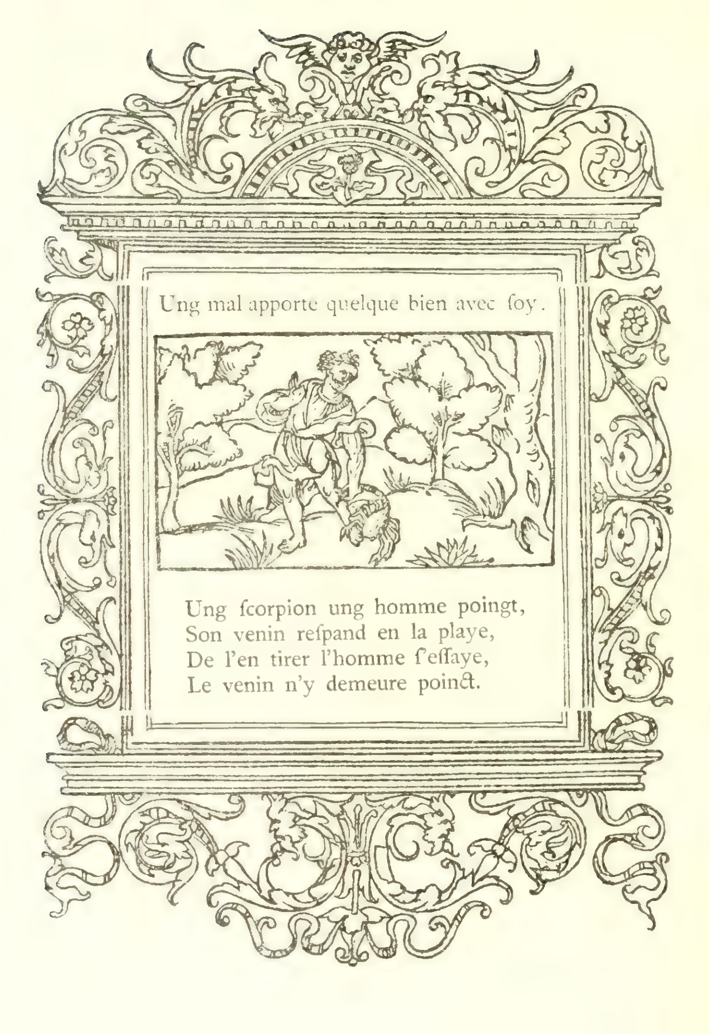
Sy nous voulons croire le sainct escript,
Avoir nous fault une foy bonne & vive,
Car sans la foy, impossible est qu'on vive,
Plaisant à Dieu & son filz Jesucrist,
La vive foy nous vient du sainct esprit,
C'est don de Dieu, mais il fault qu'elle apporte
L'oeuvre avec foy, aultrement elle est morte,
Sans fruict, ainsy que Saint Jaques l'escript.
La charité, c'est la vertu tant belle,
Dont le bon Dieu & le prochain aymons,
Par ceste là, nous sommes tous semons
Qu'aulcun ne soit à son prochain rebelle;
Si tu estois de tous le plus fidèle,
Le plus scavant mieulx disant vérité,
Tout n'en vault riens, si tu n'as charité,
Car c'est la fin de la gloire éternelle.
En aymant doncq celluy qui faict promesse
De tous ses biens, fault avoir l'asseurance,
En son parler, en prenant l'espérance,
De parvenir à ceste grand haultesse,
Et ne craignons que l'ennemy nous blesse,
Sy en Jesus, nostre Dieu, espérons,
Car espérance est ung des esperons
Qui nous induict & donne hardiesse.



Preuve de nouvelle amytié.

Avant que mettre en ce vaiſſeau
Aulcun vin, l'eſſai je feray
S'il eſt bon, & ſ'il tient bien l'eau,
Puis après je m'en ſerviray.

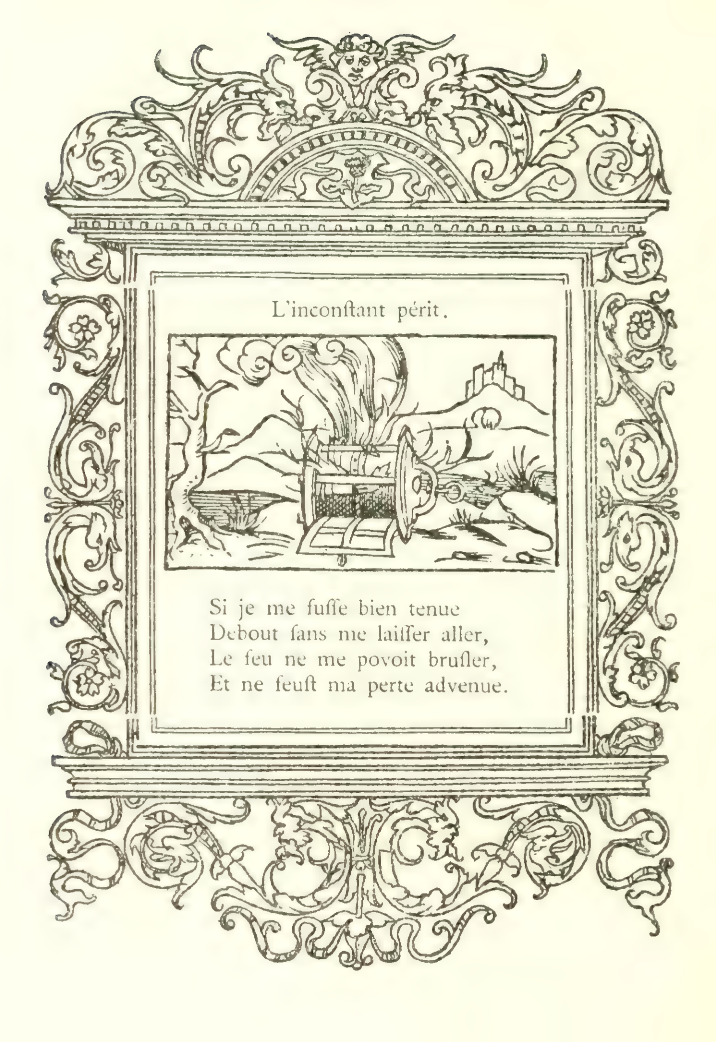
Avant que faces ung amy,
Efpreuve le bien longuement,
Ne l'efpreuve pas à demy,
Mais tout en tout, entièrement.
Revèle luy fecrètement
Quelque cas, non de conféquence,
Puis on verra à fa loquence,
S'il eft tel qu'on f'y deuft fier,
Ainfi que tu voids effayer
Ce vaiffeau, auquel l'eau on boute
Pour veoir f'il eft bon & entier,
Et f'il f'enfuy poinct goute à goute.
*Quand on void qu'il ne f'en va poinct,
Et qu'il n'eft percé ne troué,
On le lave, on le mect à poinct,
Pour bonnes liqueurs eft voué,
Ce vaiffeau là eft bien loué ;
Auffy quand quelque homme difcret
Tu trouves loyal & fecret,
Qui ne refpands riens par la voye,
De ce que ton cueur luy envoye,
Ceftuy pour amy doibs eflire,
Ce fera ton bien & ta joye,
A qui tu doibs ton fecret dire.



Ung mal apporte quelque bien avec ſoy.

Ung ſcorpion ung homme poingt,
Son venin reſpand en la playe,
De l'en tirer l'homme ſ'eſſaye,
Le venin n'y demeure poinct.

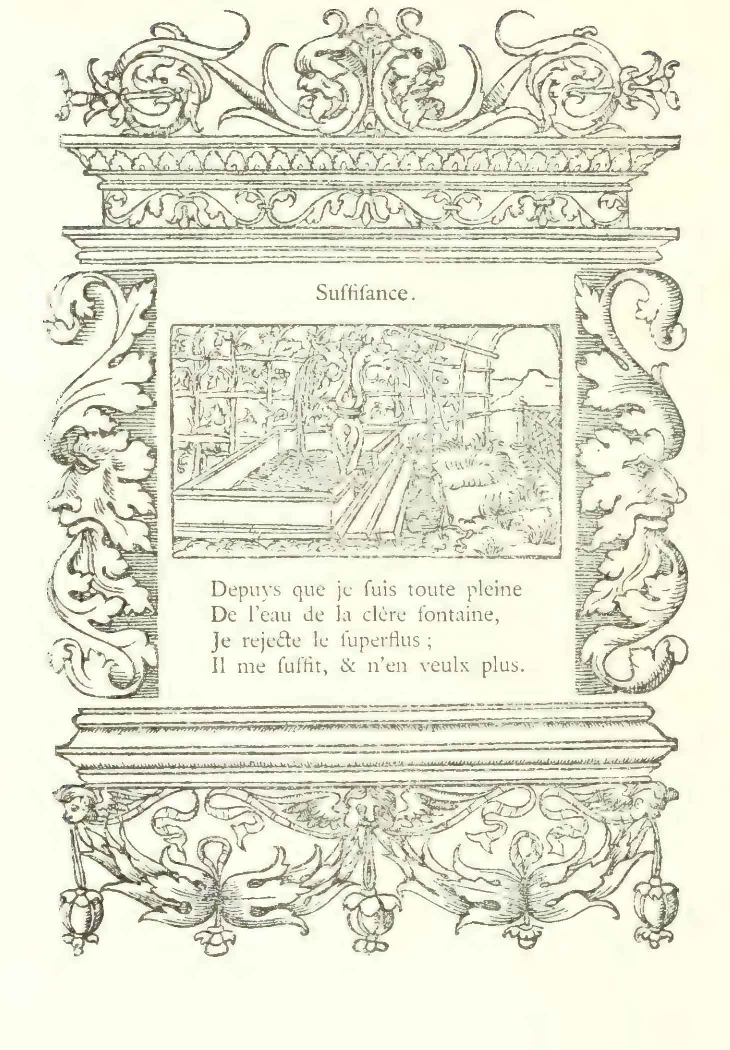
GRAND ou petit, toufjours ung mal nuyfant,
Ne fut jamais à perfonne plaifant.
Ung mal cuifant, perilleux, dommagable,
Ne fut jamais à perfonne agréable,
Et touteffoys tout mal eft de la forte
Que quelque bien avecq foy il apporte,
Tout mal, tant foit grief & pernicieux
Occafionne aulcun bien gracieux,
Soit guerre ou mort, ou pefte ou héréfie,
Perte de biens, ou aultre fantafie,
Prinfe de corps, procès, mortalité,
Toufjours en vient aulcune utilité,
J'entends pourveu que l'homme ne f'abufe,
Mais qu'en prudence & fageffe il en ufe
Car l'homme fage en la néceffité,
Faict fon prouffict de toute adverfité.
Comme celluy qui feuffre d'adventure
Du fcorpion l'incurable poincture,
S'il eft affez hardy de le tyrer,
Tout auffi toft qu'il le vient martyrer.
L'oftant du membre auquel il fe joignoit,
Ce fcorpion qui paravant poignoit
Alors qu'on l'ofte, avecques foy retire
L'infect venin dont le mal plus n'empire,
Ainfi ce mal & veneneux poifon
Avecques foy porte fa guérifon,



L'inconſtant périt.

Si je me fuſſe bien tenue
Debout ſans me laiſſer aller,
Le feu ne me povoit bruſler,
Et ne feuſt ma perte advenue.

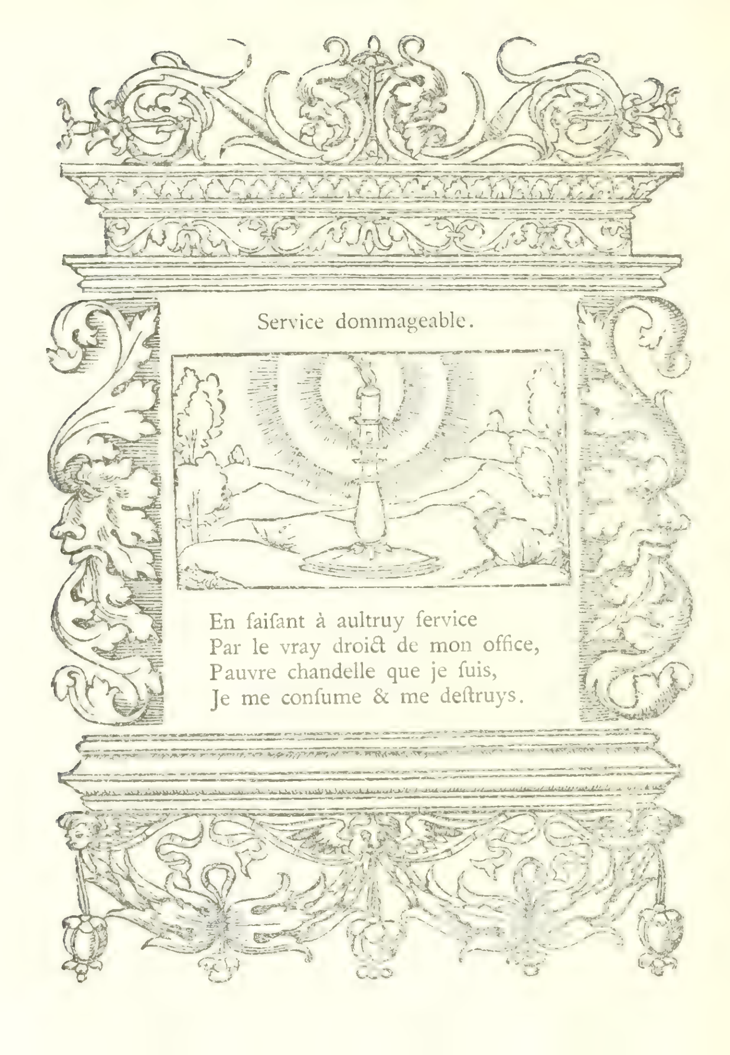
CELLUY qui eſt ferme & conſtant,
Ne crainct poinct les tours de fortune,
A tout malheur va réſiſtant,
Choſe qui ſoit ne l'importune,
Vienne bonheur, vienne infortune,
Sans tomber, debout il ſe tient,
Et en ſa vertu ſe maintient,
Sans changer en riens ſon vouloir,
Et quand ainſi ſe faict valloir,
Par la force de ſa conſtance,
Il ne ſe peult jamais doulloir,
Pourveu qu'il ait perſévérance.
*Conſtance eſt ung baſton puiſſant,
Sur qui on ſe doib appuyer,
Il n'eſt poinct foyble ne gliſſant,
Il ne peult ronpre ne ployer,
Il le fault doncques eſſayer,
Et ſe garder de tomber bas,
Qui chet, il ſeuffre grans debatz
Il ſe deſtruict & ſe ruyne,
Sur luy pleut maulvaiſe bruyne
Par le moyen de maugouverne,
Comme le feu qui extermine
Et bruſle la pauvre lanterne.



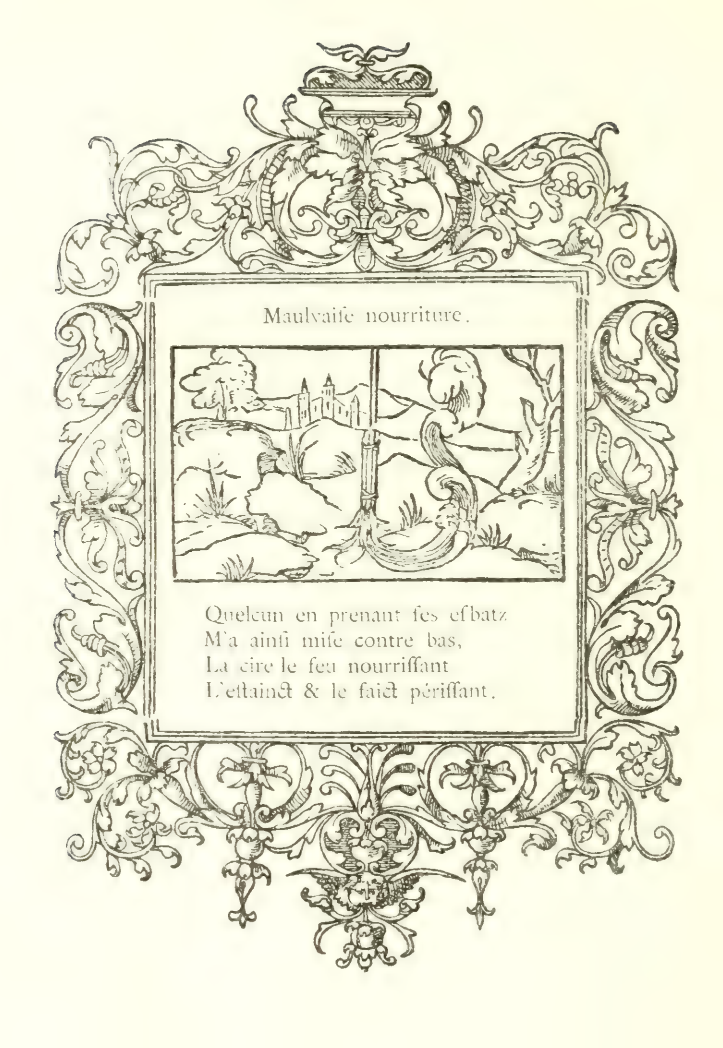
Suffiſance.

Depuys que je ſuis toute pleine
De l'eau de la clère fontaine,
Je rejecte le ſuperflus ;
Il me ſuffit, & n'en veulx plus.

SUFFISANCE eſt la vertu très louable,
Qui faict les gens riches & opulentz.
Contentement faict tout homme honorable,
Qui ne requiert les biens trop excellentz :
O que ſont folz ceulx là qu'on void dollentz
D'avoir trop peu, ausquelz riens ne ſuffict,
Si en tous cas ilz ne ſont leur prouffict,
Et toutesfoys quelque prouffict qu'ilz facent,
Leur convoitiſe & déſir ilz n'effacent,
Mais ſe nourriſt comme le feu ſoubz cendre,
Bien deſſus bien convoitent & embraſſent,
Sans ſe vouloir à raiſon condeſcendre.
*Le cueur de l'homme eſt tant mol & petit,
Et toutesfoys grandes choſes convoite,
Raſſaſier ne peult ſon appetit,
Combien qu'il ſoit en maiſon ſi étroicte
L'oppinion qu'il a n'eſt pas bien droicte,
Puiſqu'il prétend les ſuperfluytez,
Pour mieulx complaire aux ſenſualitez,
Et n'eſt content du bien qui luy abonde ;
Tout le tréſor & richeſſe du monde
Ne luy ſuffict ; il eſt de telle ſorte
Que l'ardent feu, & flamme furibonde,
Qui bruſle tout, criant : apporte, apporte.


Service dommageable.
En faiſant à aultruy ſervice
Par le vray droict de mon office,
Pauvre chandelle que je ſuis,
Je me conſume & me deſtruys.

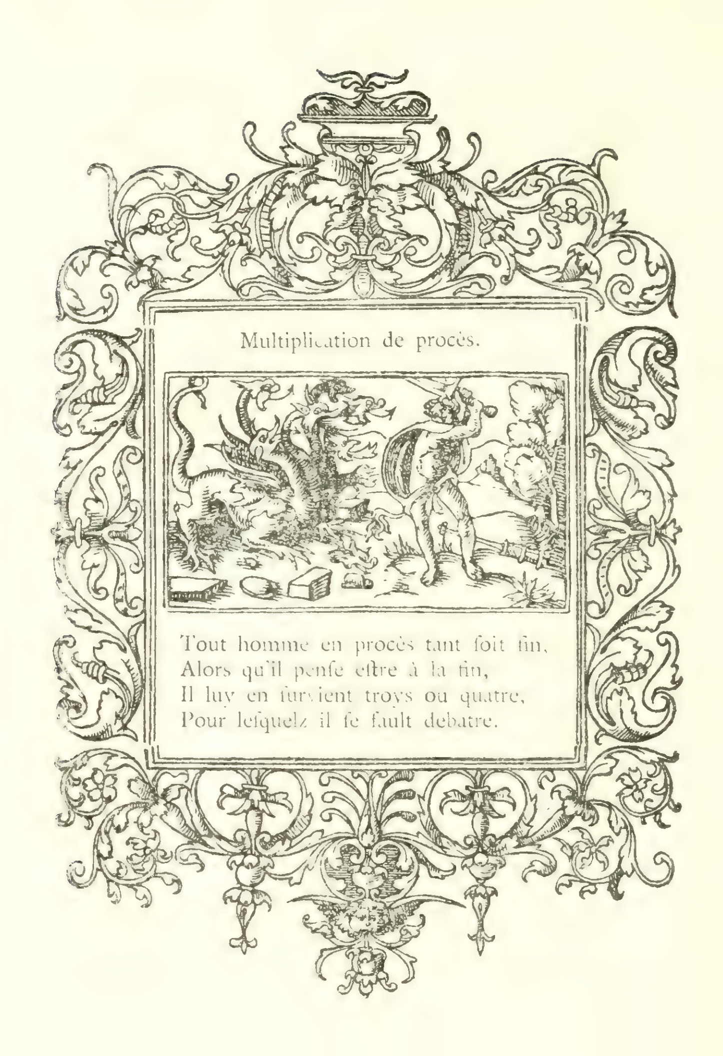
Qui fert bon maiftre en actend bon loyer,
A tel fervice, on fe doibt employer,
Puifqu'il en vient profitable falaire,
Mais qui fe veult foubz ung maulvais ployer,
Il luy convient plorer & larmoyer,
Tout nud f'en va d'honneur & de bien faire,
Car en faifant à ung maulvais fervice,
On n'y apprend que tout péché & vice,
Et n'acquiert ou mainteffoys que des poulx,
Et bien fouvent la jeuneffe de l'homme
Soubz tel feigneur fe périt & confumme,
Et puis enfin on eft mocqué de tous.
*C'eft grand plaifir de bien fervir ung maiftre
Dont en la fin le fervant puiffe homme eftre
D'honneur & bien riche d'or & vertu,
Er le feigneur auffi doibt recongnoiftre
Tous fes bienfaictz, tant qu'il faffe apparoiftre
Qu'il a payé bien nourry & veftu,
Car aultrement foubz umbre de promeffe,
Le ferviteur uferoit fa jeuneffe,
Perdant fon temps & confumant fa vie,
Ainfi que faict la chandelle bruflante,
Qui eft fon maiftre au grand befoing fervante,
Et en fervant elle meurt & defvie.



Maulvaiſe nourriture.

Quelcun en prenant ſes eſbatz
M'a ainſi miſe contre bas,
La cire le feu nourriſſant
L'eſtainct & le faict périſſant.

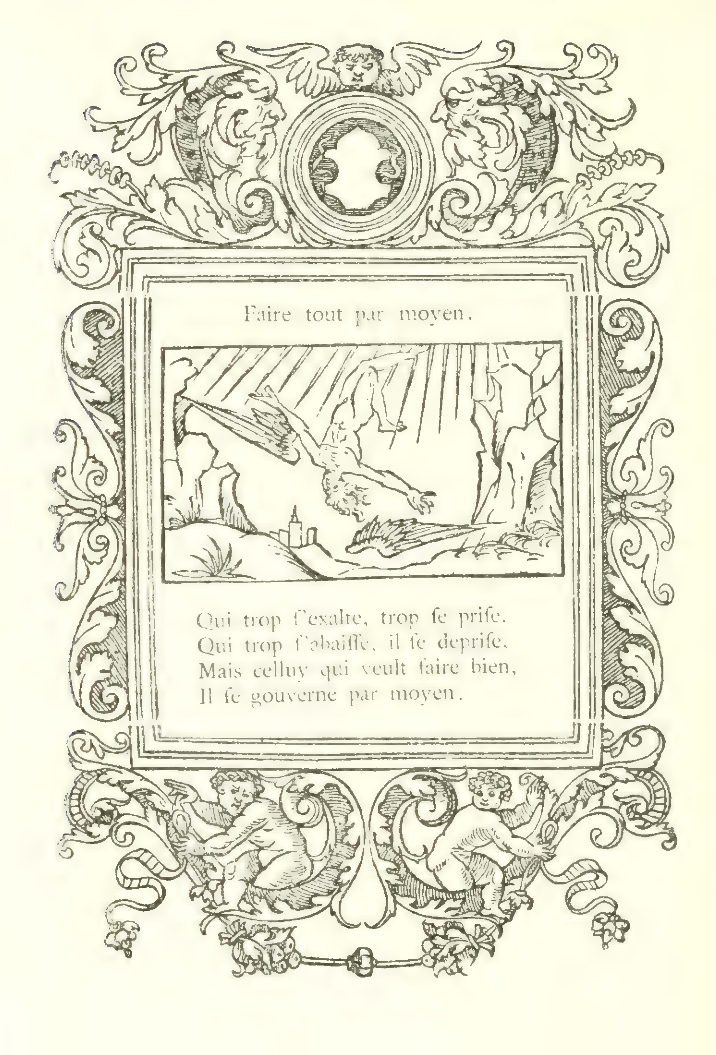
QUAND la torche eſt deſſus ſon pied dreſſée
La cire lors nourriſt le feu luyſant,
Mais quand elle eſt contre bas renverſée,
Le feu ſ'eſtainct, nulle clarté faiſant;
La cire doncq contre droicte nature
Eſtainct le feu au lieu de nourriture;
Tout ainſi font aulcuns parens qui deuſſent
Enfantz nourrir à celle fin qu'ilz fuſſent
Gens de vertu, & au lieu de ce bien,
En tout péché & vice les enſeignent,
Par mal nourrir, leurs bons eſpritz eſtaignent,
Et telz enfantz en fin ne vallent rien.
*On doibt auſſi par ceſte hyſtoire entendre
Aulcuns ayantz trop l'aiſe de leurs corps,
Tant de viande & de vin oſent prendre
Qu'ilz ſont tremblantz, foibles, à demy mortz;
Ce qui les deuſt par droicture nourrir,
Avant leur temps les avance à mourir,
Car ilz font tant d'exécrables excès,
Que maladie en leurs corps faict accès,
Qui les conduict de terre jusqu'au centre;
Mieulx il vauldroit ſuyvre ſobriété,
Il en viendroit plus grande utilité,
Que de mourir par trop nourrir ſon ventre.



Multiplication de procès.

Tout homme en procès tant ſoit fin,
Alors qu'il penſe eſtre à la fin,
Il luy en ſurvient troys ou quatre,
Pour leſquelz il ſe fault debatre.

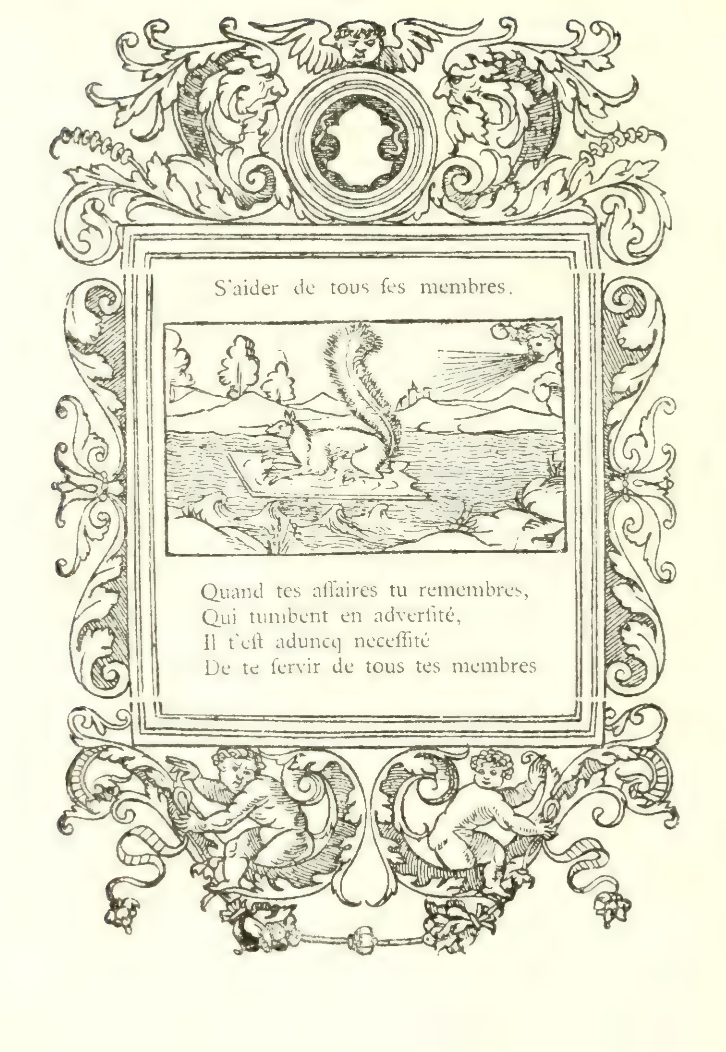
Dans le paluz de Lerne réſidoit
Hidra ſerpent lequel avoit ſept teſtes,
Mais Hercules qui riens ne demandoit,
Qu'acquerre honneur par ſes nobles conqueſtes,
Livra l'aſſault à ce ſerpent hideux,
Et ſ'il couppoit des teſtes une ou deux,
Pour ceſte là, ſept aultres revenoient,
Qui en ung corps toutes ſ'entretenoyent;
Et luy, eſtant de ce faict bien recordz,
Pour débeller ung ſi furieux monſtre,
Sa grand prudence avec ſa force monſtre,
Laiſſe la teſte & va tuer le corps.
*Ainſi celluy qui a quelque procès,
Pour icelluy il debat & il argue,
Il quiert moyen pour vaincre tel excès,
Par tours ſubtilz, & par pratique ague;
Il veult prouver ſon faict par pluſieurs ditz,
Salvations, replicques, contredictz,
Et quand il penſe eſtre à la fin de cauſe,
Cent incidentz la partie propoſe.
Lors ce procès, qui eſt ung grand ſerpent,
Quand on attend qu'il doibve ſa fin prendre,
Aultres procès grandz comme luy engendre,
Dont le plaideur à la fin ſ'en repent.



Faire tout par moyen.

Qui trop ſ'exalte, trop ſe priſe.
Qui trop ſ'abaiſſe, il ſe depriſe,
Mais celluy qui veult faire bien,
Il ſe gouverne par moyen.

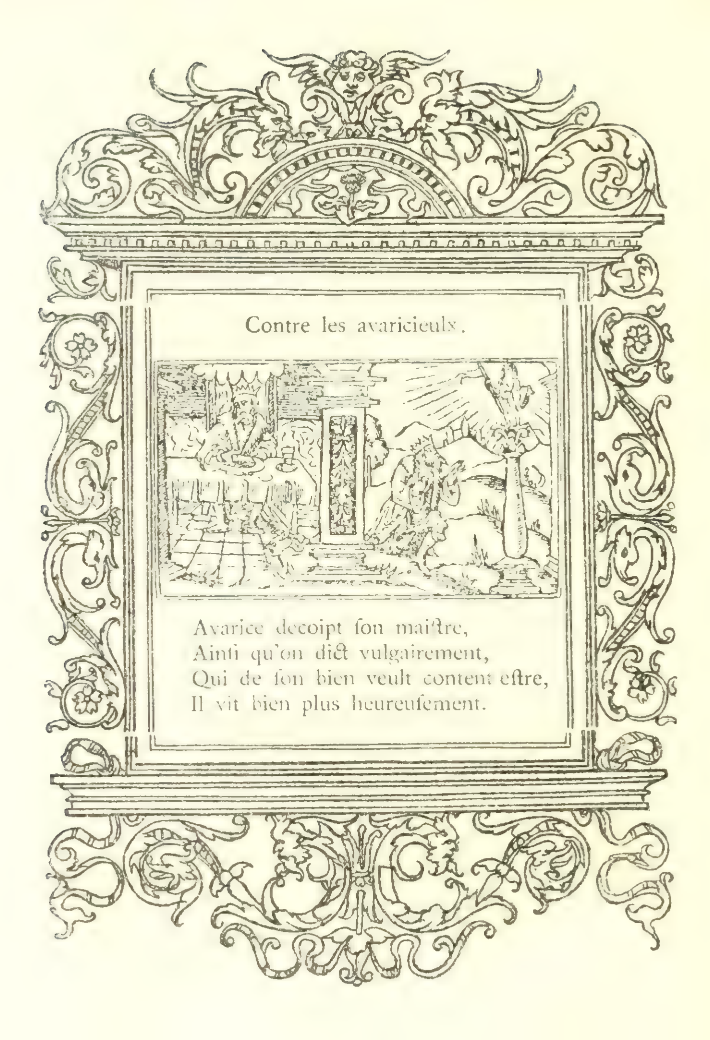
Fol Icarus, que t'eſt il advenu ?
Tu as tres mal le conſeil retenu,
De Dedalus, ton père, qui t'apprint
L'art de voler, lequel il entreprint
Pour eſchapper de Minos la priſon,
Où vous eſtiez enfermez, pour raiſon
Qu'il avoit faict & baſty une vache
D'ung boys léger où Paſiphe ſe cache.
Ce Dédalus nature ſurmonta,
A toy & luy, des aelles adjouſta
Aux bras & piedz, tant que poviez voler,
Et en volant, il ſe print à parler
A toy diſant : mon filz qui veulx prétendre
De te ſaulver, ung cas tu doibs entendre,
Que ſi tu veulx à bon port arriver,
Il ne te fault vers le ciel eſlever.
Car le ſoleil la cire fonderoit,
Et par ainſi ta plume tomberoit,
Sy tu vas bas, l'humidité des eaulx,
Te privera du povoir des oiſeaulx,
Mais ſi tu vas ne hault ne bas, adoncques
La voye eſt ſeure, & ſans danger quelzconques :
O pauvre ſot, le hault chemin tu prins
Trop hault pour toy, car mal il t'en eſt prins ;
La cire fond, & ton plumage tumbe,
Et toy auſſi preſt à mettre ſoubz tumbe.



S'aider de tous ſes membres.

Quand tes affaires tu remembres,
Qui tumbent en adverſité,
Il t'eſt aduncq neceſſité
De te ſervir de tous tes membres

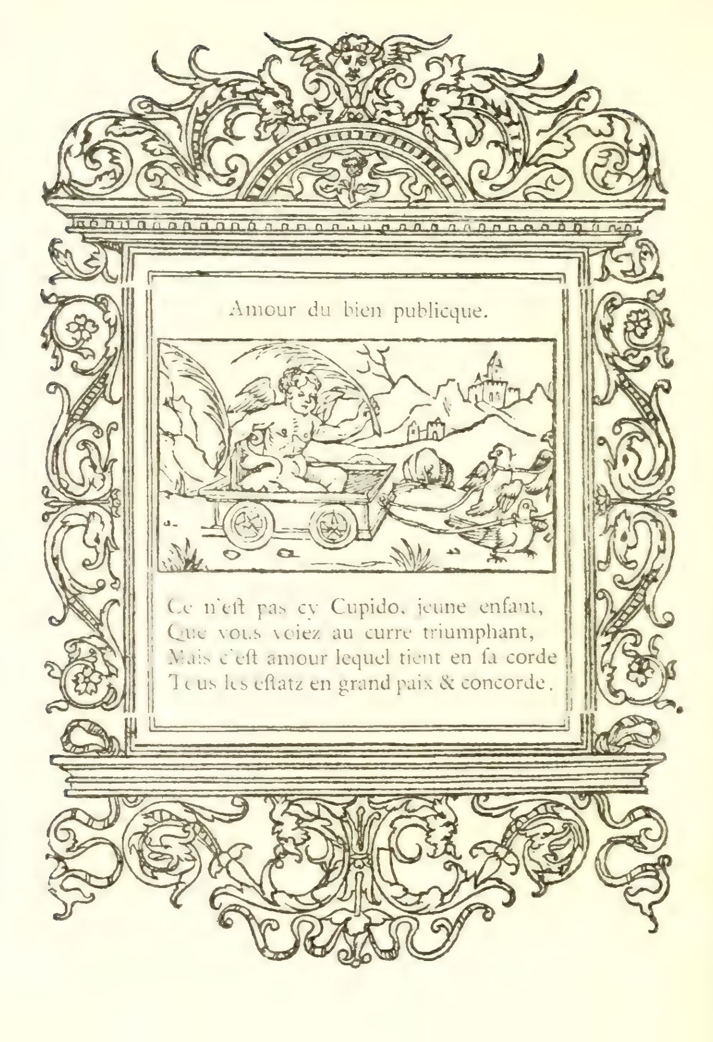
Quand l'escureau veult passer la rivière,
Il ha en soy une telle manière
De son instinct, que sur ung ais se mect
Au gré de l'eau, & si le temps permect
Qu'il face vent, au lieu d'une grande toille
Liève sa queue, ainsi luy sert de voille;
Le vent le pousse, & l'ais sur l'eau le porte,
Sy doulcement qu'il passe en ceste sorte;
Doncques voyez que ce qu'il ne peult faire
Avecq ses piedz, en ung si grand affaire,
Il ha & prend à sa queue recours,
A l'ais aussy pour en avoir secours,
De tout se sert, & s'ayde tant qu'il peult,
Une partie il faict de ce qu'il veult.
L'homme prudent se doibt ainsi aider,
Au moins s'il veult son faict très bien guider
Et tout ainsi qu'ung ouvrier bien subtil
Ne treuve poinct jamais maulvais oustil,
Et mect s'il peult toutes pièces en oeuvre,
Semblablement l'homme prudent recoeuvre
Tousjours secours, quand il veult par raison
Se gouverner selon temps & saison.
Il sçait si bien s'ayder de ses amys,
Qu'en son affaire il a tantost fin mys,
Tant bien se sçait ayder de corps & biens,
Qu'il faict son cas sans défaillir en riens.



Contre les avaricieulx.

Avarice decoipt ſon maiſtre,
Ainſi qu'on dict vulgairement,
Qui de ſon bien veult content eſtre,
Il vit bien plus heureuſement.

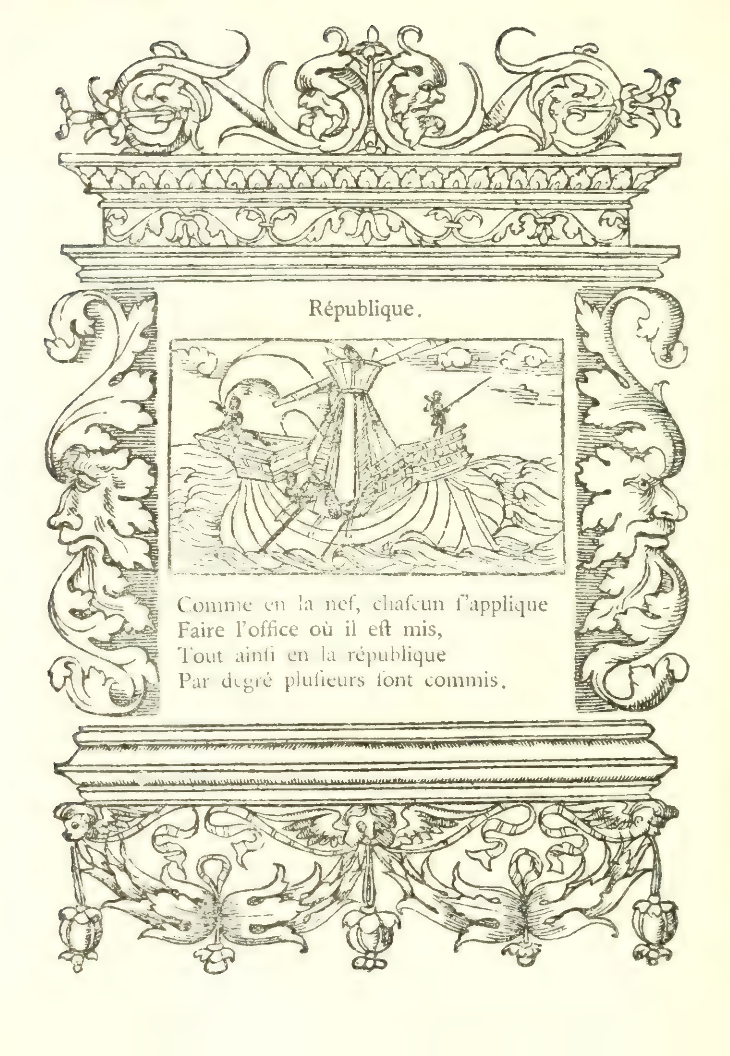
FOL roy Mydas, ton ardente avarice,
Ta convoitise, & très damnable vice,
T'ont faict tromper; car tu feis ta requeste
Au Dieu Bacchus pour ung roy deshonneste,
Lequel Bacchus promist qu'à ta demande
Satisferoit, tant deust elle estre grande;
Tu y pensas, puis luy requis enfin,
Que transmué fust en or pur & fin
Ce que ta main toucheroit & tiendroit,
Ce qui fut faict dès lors en mainct endroict.
Car pour essay toy touchant une pierre,
Ung arbre verd, une mote de terre,
Tout estoit d'or transmuant sa nature;
Regardant doncq ceste grande adventure,
Tu t'esjouys, & n'euz en souvenir
Du mal prochain qui debvoit advenir.
A table vins, puis ta main se remue,
Prenant le pain, qui en or se transmue,
Le verre prins, le vin qui est dedans,
Devient or fin entre tes blanches dentz;
Lors quand la faim si aspre tu sentys,
De cueur contrit, dollent, te repentis,
Et recongneuz que ta grand convoitise
T'avoist deçeu; bien tard tu t'en advise,
Et toutessoys confessas à voix haulte,
Que l'avarice estoit une grand faulte.



Amour du bien publicque.

Ce n'eſt pas cy Cupido, jeune enfant,
Que vous voiez au curre triumphant,
Mais c'eſt amour lequel tient en ſa corde
Tous les eſtatz en grand paix & concorde.

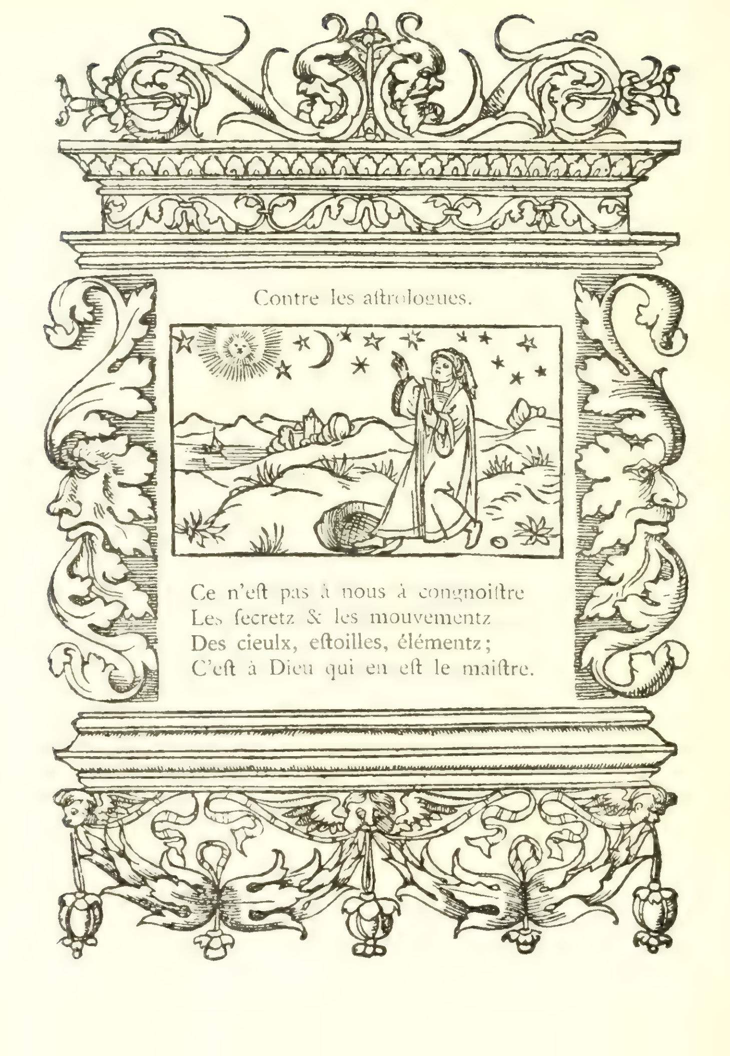
Je fuis amour, non pas celluy qui tue
Les amoureulx, non pas qui inftitue
Les vanitez & pompes de ce monde,
Je fuis amour honnefte, pur, & munde,
Voire qui deuft en ce curre doré
Eftre de tous, comme bon, adoré.
Je fuis celluy qui les hommes repais
Dutres bon fruict de défirée paix,
Et c'eft la fin à quoy le painctre tend
Pour ton efprit, lecteur, rendre content,
Car il m'a painct ayant la palme en main,
Pour demonftrer que je fuis très humain,
Seigneur de paix & de longue aliance ;
Mon curre d'or n'eft mis en oubliance
Car tout ainfi qu'il a fes quatre roues
Pour le porter par beaulx chemins & boues,
Lefquelles font fi concordans, ce femble,
Qu'elz ne vont poinct finon toutes enfemble.
Ainfi je fuis en mode pacifique,
Par quatre eftatz de la chofe publique
Duict & meiné, nobleffe eft la première
Puis Saincte Eglife en fa clère lumière,
Et pour ayder à ces deux, par moyen
Eft mys labeur & le bon citoyen,
Portans entre eulx une grande amytié,
Et beaucoup plus que ne dy la moytié.



République.

Comme en la nef, chaſcun ſ'applique
Faire l'office où il eſt mis,
Tout ainſi en la république
Par degré pluſieurs ſont commis.

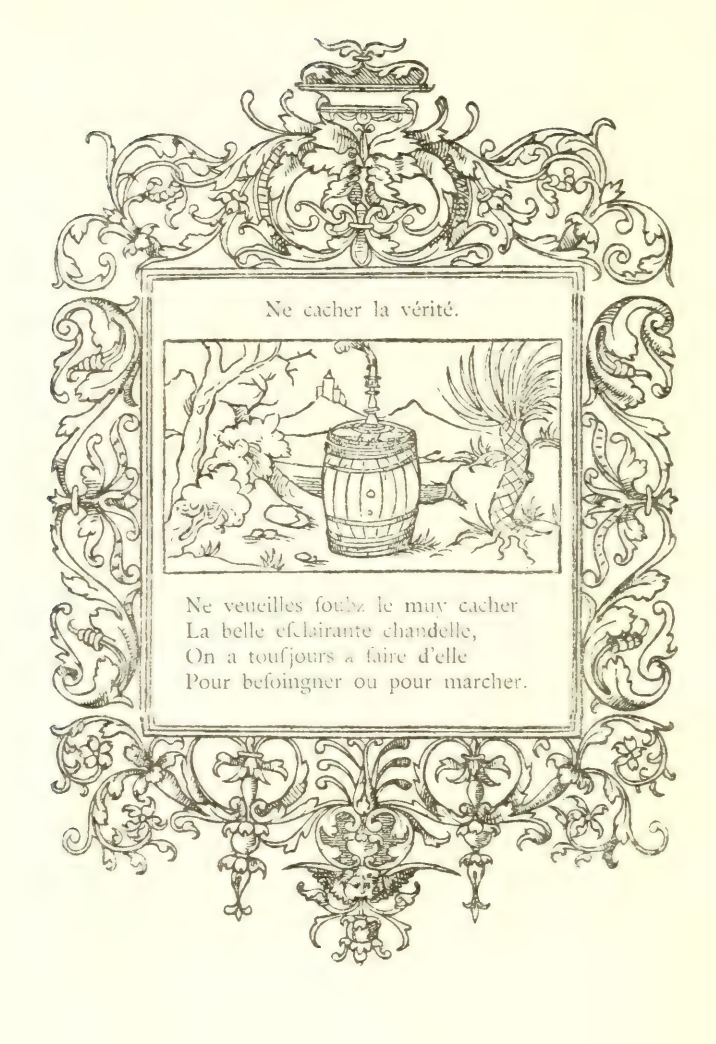
QUANT la nef eſt bien équippée,
De matz, de rames & de voilles,
Et que la mer l'a attrapée,
Entre les eaux & les eſtoilles,
Là eſt le patron réſident
Honoré comme ung préſident,
Par qui la nef eſt gouvernée,
Puis elle eſt conduicte & menée
Des galiotz, le voille au vent ;
L'ung eſt à la proue devant,
L'aultre eſt au matz, l'aultre à la hune ;
Ainſi chaſcun ſe meſt avant,
Pour venir au port ſans fortune.
A bon droict peut on comparer
La republicque à la navire;
Ainſi la fault il preparer
Pour la bien mener & conduire:
Les ungs ont le gouvernement
Deſſus tout généralement,
Aultres ſoubz eulx tiennent office;
Chaſcun employe ſon ſervice
Pour le bien du pauvre commun,
Par ordre & en temps opportun,
Selon ſon degré & puiſſance,
Et pour l'entretenir, chaſcun
Y faict de ſoy obeyſſance.



Contre les aſtrologues.

Ce n'eſt pas à nous à congnoiſtre
Les ſecretz & les mouvementz
Des cieulx, eſtoilles, élémentz;
C'eſt à Dieu qui en eſt le maiſtre.

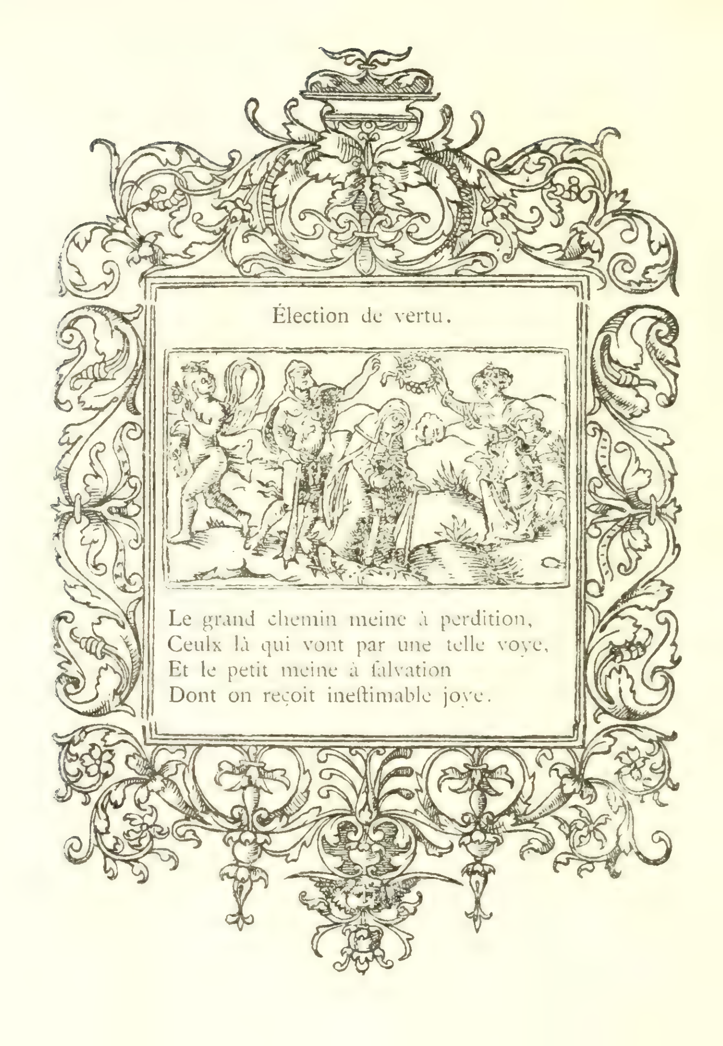
UNG philosophe en la chaulde saison
Se pourmenoit ung jour hors sa maison
Et regardoit les signes & comètes,
Jugeant du cours & regard des planètes.
Or en allant & haulsant son regard,
Devers le ciel, & sans voir aultre part,
Par cas subit tomba en une fosse,
Dont il souffrit une angoisse très grosse,
Et là il fust longuement demouré,
S'il n'eust esté par son servant tyré,
Lequel luy dict en le tyrant de là:
Certes, monsieur, je m'estonne en cela
Que les secretz du ciel voullez enquerre,
Et ne voyez les dangers en la terre.
Vous enquerrez la nature des cieulx,
Et ne voyez ce qu'est devant voz yeulx.
Par ce propos, il taxe la folie
Du philosophe, & son astrologie
Qui entreprend de congnoistre les faictz
Du seigneur Dieu, & occultes effectz,
Et veult juger des choses advenir,
Et quel chemin elles pourront tenir,
Mais en leurs faictz, ils sont tant ignorans,
Que leur salut ne sont poinct savourans
Et ont laissé en oubly la sentence
Qu'il fault avoir de soy la congnoissance.



Ne cacher la vérité.

Ne veueilles ſoubz le muy cacher
La belle eſclairante chandelle,
On a touſjours a ſaire d'elle
Pour beſoingner ou pour marcher.

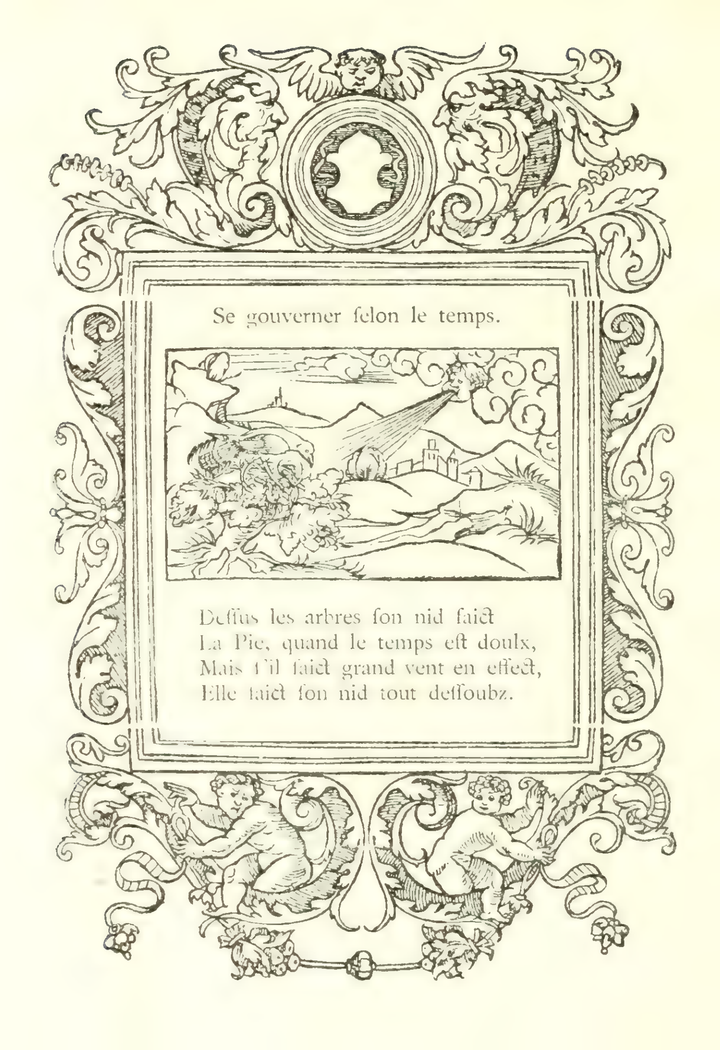
La vérité ne veult eſtre cachée,
Par laps de temps ſe monſtre & ſe [deſcoeuvre,
Et ſa clarté ne veult eſtre empeſchée
Soit de bonté ou ſoit de maulvaiſe oeuvre.
Sy par fallace, & par dol on la coeuvre,
Pour n'eſtre aux gentz bien claire & apparente,
On tombe, on chet ſans tenir voye & ſente,
Car la lumière eſt du tout abſconſée,
Ne plus ne moins que la chandelle ardente,
Qui ſoubz le muy eſt cachée & muſſée.
*Je ne dy pas la faulſe vérité,
Dont ont parlé les meſchantz hérétiques,
Mais ſeulement je me ſuis arreſté
Aux cueurs couvers & aux vouloirs iniques,
Qui par maintz tours & diverſes trafiques,
Deſſoubz le muy de leur malice fière
De vérité ont caché la lumière,
Contrevenantz au dict evangelicque,
Car quand on mect vérité en arrière
Tout ſ'en va mal par un chemin oblicque.



Élection de vertu.

Le grand chemin meine à perdition,
Ceulx là qui vont par une telle voye,
Et le petit meine à ſalvation
Dont on reçoit ineſtimable joye.

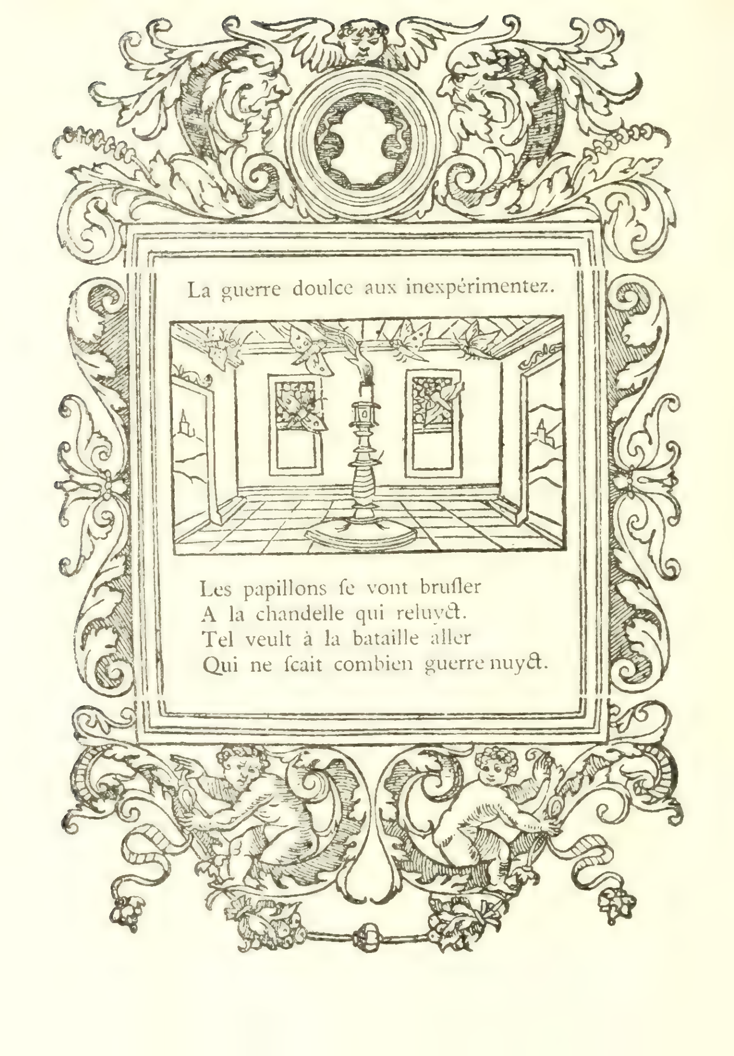
Au temps paſſé, Hercules arriva
Sur deux chemins, où deux dames trouva,
L'une vertu, & l'aultre volupté,
Toutes deux l'ont ſur le champ arreſté,
Et luy ont dict, voire chaſcune à part,
De leur nature & faictz une grand part.
Croy mon conſeil, dict volupté laſcive,
Preux Hercules, il faut que tu me ſuyve,
Entre au chemin tout reveſtu de fleurs,
Et laiſſe la vertu avecq ſes pleurs;
Avecques moy, tu pourras en plaiſance
De tous delictz avoir tres ample aiſance.
Ah! dict vertu, fleur de chevallerie,
A mes propos jamais ne contrarie,
Suy moy par cy, vueille après moy venir,
Et tu pourras en la fin parvenir
Au lieu d'honneur, place tant eſtimée,
Où ſ'accroiſtra ta grande renommée,
Et laiſſe là le chemin des délices,
Qui maine au lieu des péchez & des vices;
Sy le chemin eſt trop laborieux,
Ton parvenir ſera plus glorieux.
Lors Hercules, pour eſtre reveſtu
D'honneur & loz, chemine après Vertu,
Et tant voulut en haultz faicts ſ'employer,
Qu'ung beau chappeau il eut pour ſon loyer.



Se gouverner ſelon le temps.

Deſſus les arbres ſon nid faict
La Pie, quand le temps eſt doulx,
Mais ſ'il faict grand vent en effect,
Elle faict ſon nid tout deſſoubz.

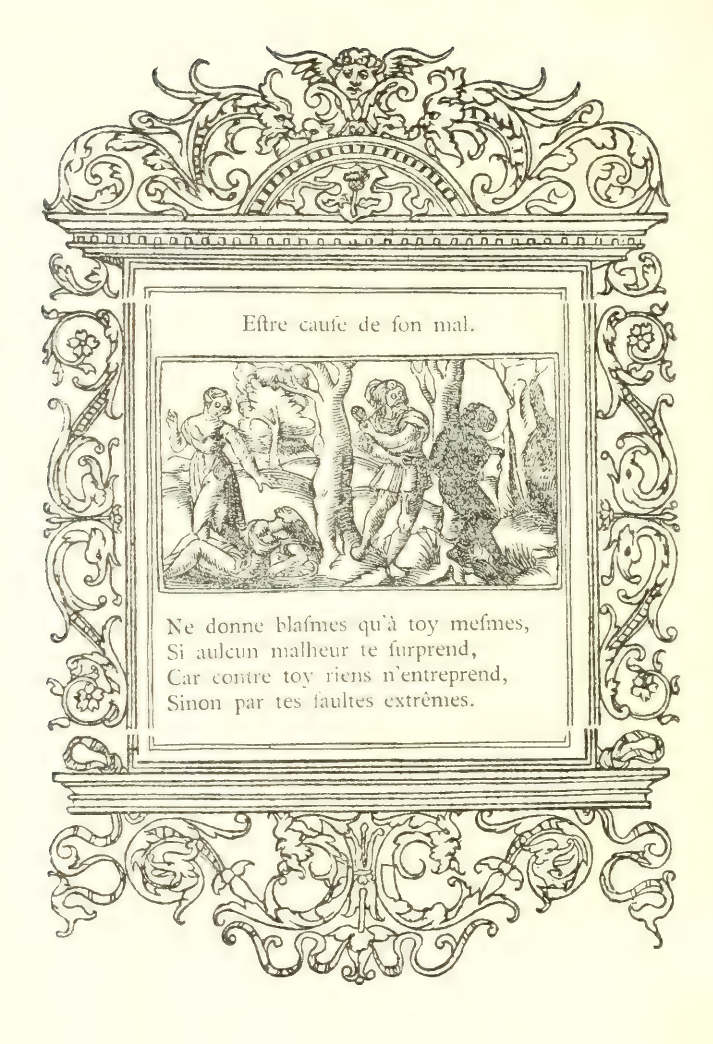
SELON le temps fe fault conduire,
Et felon faifon gouverner.
En efté il fe fault déduyre,
Et en hyver fault f'hyverner.
Quand on void la paix dominer,
Le laboureur feme fa terre,
Quand on void bataille mener,
Alors il f'en va à la guerre.
*En toutes chofes il fault faire
Selon l'eftat du temps qui court,
Et f'il t'eftoit du tout contraire,
Endure, & faings que tu foys fourd,
Mais fi bon temps envers toy fourt,
Ufe de luy prudentement
Advifant qu'il eft fouvent court,
Et qu'il f'en va foubdainement.
Auffi cède lieu à fureur,
Et à tout courroux donne place,
En temps d'accord foys procureur
D'acquerir paix & bonne grâce,
Si on te monftre belle face,
Tu es bien aife : il te fuffict,
Mais auffy fi on te menaffe,
Fais en fi tu peulx ton proffict.



La guerre doulce aux inexpérimentez.

Les papillons ſe vont bruſler
A la chandelle qui reluyct.
Tel veult à la bataille aller
Qui ne ſcait combien guerre nuyct.

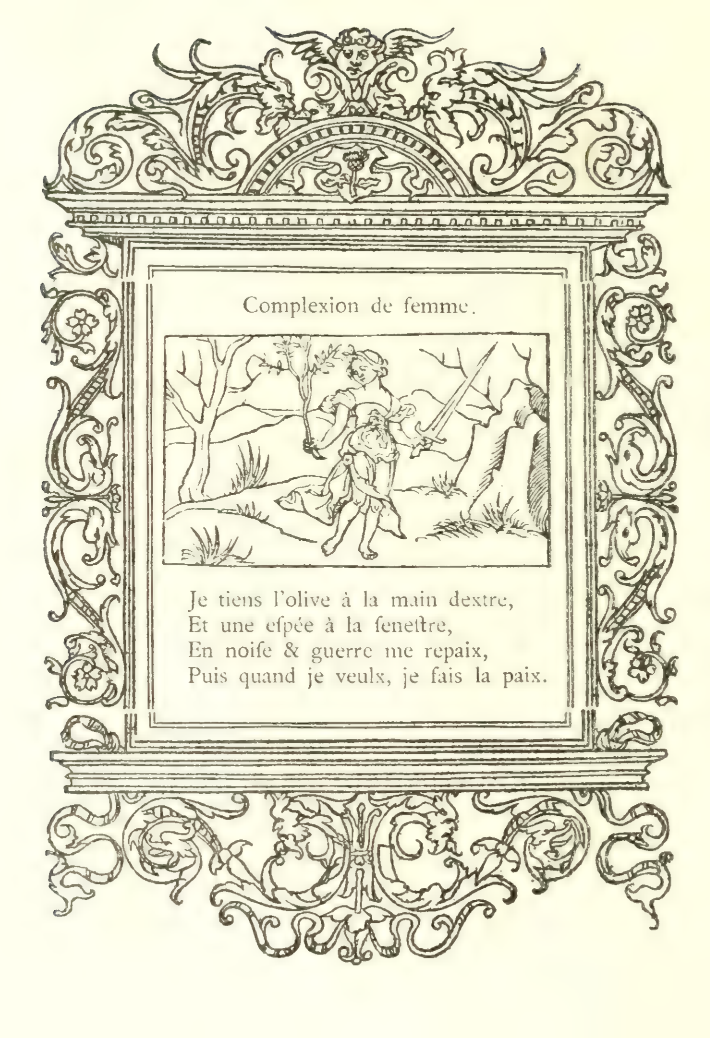
Ceulx qui n'ont eu de guerre les travaulx,
Et qui n'ont veu les bannières en l'aer
Donner dedans, abbatre les chevaulx,
Faulſer harnoys, meurtrir & affoller,
Qui n'ont auſſy veu les eſclatz voller,
Trompes ſonner, & ſemondre à l'affault,
Tant que tout homme en frémit & treſſault,
Voyant ſon ſang ſur terre reſpandu,
Ceulx là je dy qui n'ont bien entendu
Les maulx divers de la guerre cruelle,
L'eſtimant doulce, amoureuſe, & tant belle,
En déſirant eſtre en telz baſtillons,
Ilz ſont ainſi que petis papillons,
Leſquelz ſ'en vont bruſler à la chandelle.
*On faict, on dict de guerre les chanſons
S'eſjouiſſant des aſſaulx & vacarmes,
Ce ſont pour vray faſcheux & meſchantz ſons
Dont les deux yeulx debvroient eſpandre larmes ;
Ceulx qui les ſont n'ont guère veu les armes,
Et ne ſont pas bien expérimentez.
O pauvres ſotz, de guerre vous chantez,
Et ne ſcavez les maulx qui ſont en guerre.
Vueillez, premier, l'effect d'icelle enquerre,
Et ne louez ce qui eſt à blaſmer,
N'appellez doulx ce qui eſt bien amer,
Et gardez bien qu'on ne vous y entaſme,
Non que les fortz & les puiſſantz je blaſme,
Car au beſoing on les doibt bien aymer.



Eſtre cauſe de ſon mal.

Ne donne blaſmes qu'à toy meſmes,
Si aulcun malheur te ſurprend,
Car contre toy riens n'entreprend,
Sinon par tes faultes extrêmes.

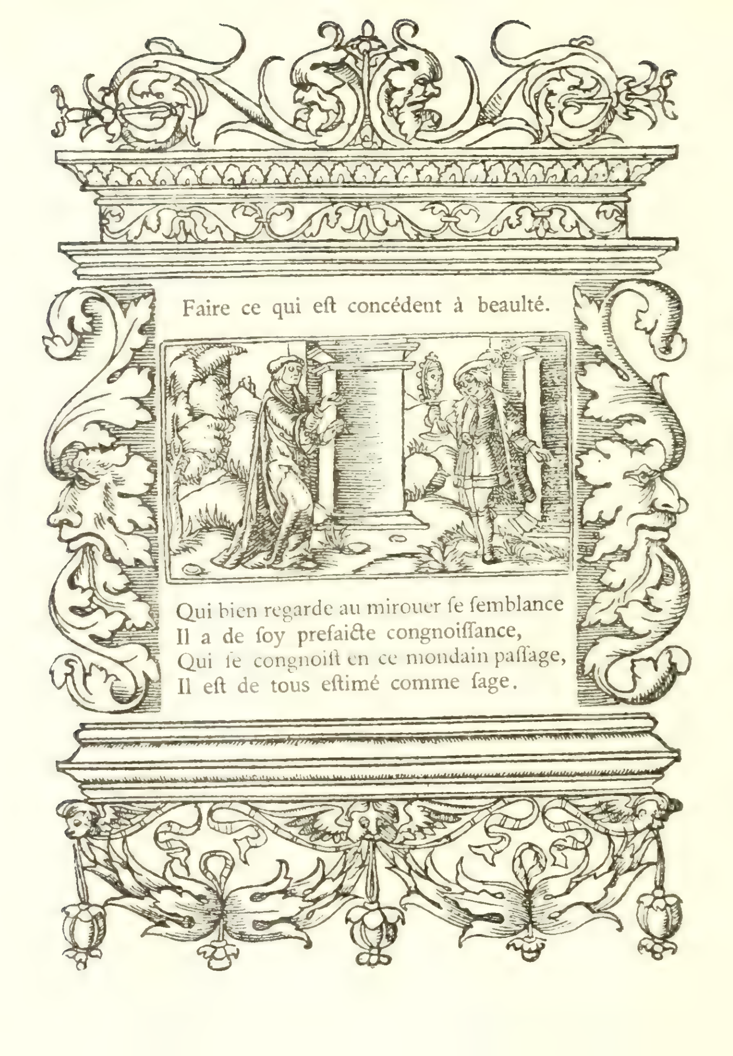
Jadis fortune, haultaine & despiteuse,
A pauvreté tant meigre & souffreteuse
Livra l'assault & combat oultrageux,
Qui ne fut pas pour elle advantageux,
Mais paravant la bataille donnée,
Entre elles fut telle loy ordonnée,
Que ceste là qui vaincue seroit,
La volunté de l'autre accompliroit.
Lors, sur le champ, se mettent en bataille,
L'une d'estoc, l'aultre frappe de taille,
Tant fut batu pour abréger l'hystoire,
Qu'à pauvreté demeura la victoire,
Qui dit tout hault : fortune, tu peulx voir,
Que maintenant tu es soubz mon povoir :
J'ordonne doncq que bon heur, ton enfant
Gouvernera ainsi que tryumphant
Tous les humains, & malheur, le tien filz,
Duquel plusieurs ont été desconfictz,
Tout promptement à ung arbre sera
Très bien lié, dont il n'eschappera,
Et ne pourra, ensuyvant ma deffense,
Faire à aultruy quelqu'injure ou offense,
Sinon à cil qui par sa volunté
Mettra malheur en pleine liberté,
Car il ne peult à aulcun faire oultrage,
Qui ne luy donne ung très grand advantage.



Complexion de femme.

Je tiens l'olive à la main dextre,
Et une eſpée à la feneſtre,
En noiſe & guerre me repaix,
Puis quand je veulx, je fais la paix.

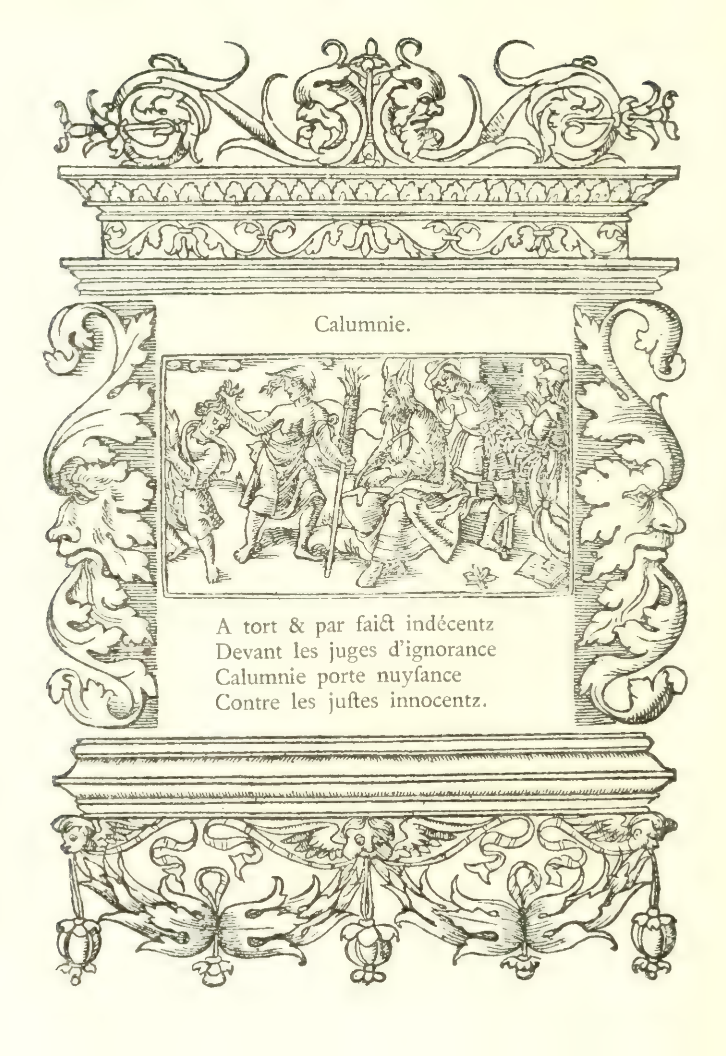
On ne voiɛt poinɛt une femme occupée
A batailler, ny à tenir eſpée,
Au moins bien peu, ſi eſt ce qu'en la terre,
Elle a eſté cauſe de mainte guerre,
Car ſon eſprit conduiɛt par liberté
Eſt aguiſé d'une ſubtilité
Qui peult tant faire avecq les pleurs & larmes,
Qu'eſmouvera la force des gendarmes.
Elle a l'eſprit, elle a la langue prompte,
Dont les plus fortz & puiſſantz elle dompte,
S'elle ne faiɛt guerre & occiſion,
Elle en fera au moins occaſion ;
Car ſon parler a une telle force,
Qu'à batailler les hommes, elle ſ'efforce
Ainſi qu'on void par les belles hyſtoires
Qui de telz cas ſont les vrais repertoires,
Mais quand la femme a l'eſprit bien humain,
Elle tient lors toute paix en la main,
Sa volunté à ſa beaulté accorde,
Tant que les deux ne quièrent que concorde,
Elle fera les hommes furieux
Eſtre courtoys, ſimples & gracieux,
Elle fera en diverſes provinces,
Mettre la paix entre courroucez princes,
Comme on a veu & void on bien ſouvent
Quand pour tel cas on la meɛt en avant.



Faire ce qui eſt concédent à beaulté.

Qui bien regarde au mirouer ſe ſemblance
Il a de ſoy prefaicte congnoiſſance,
Qui ſe congnoiſt en ce mondain paſſage,
Il eſt de tous eſtimé comme ſage.

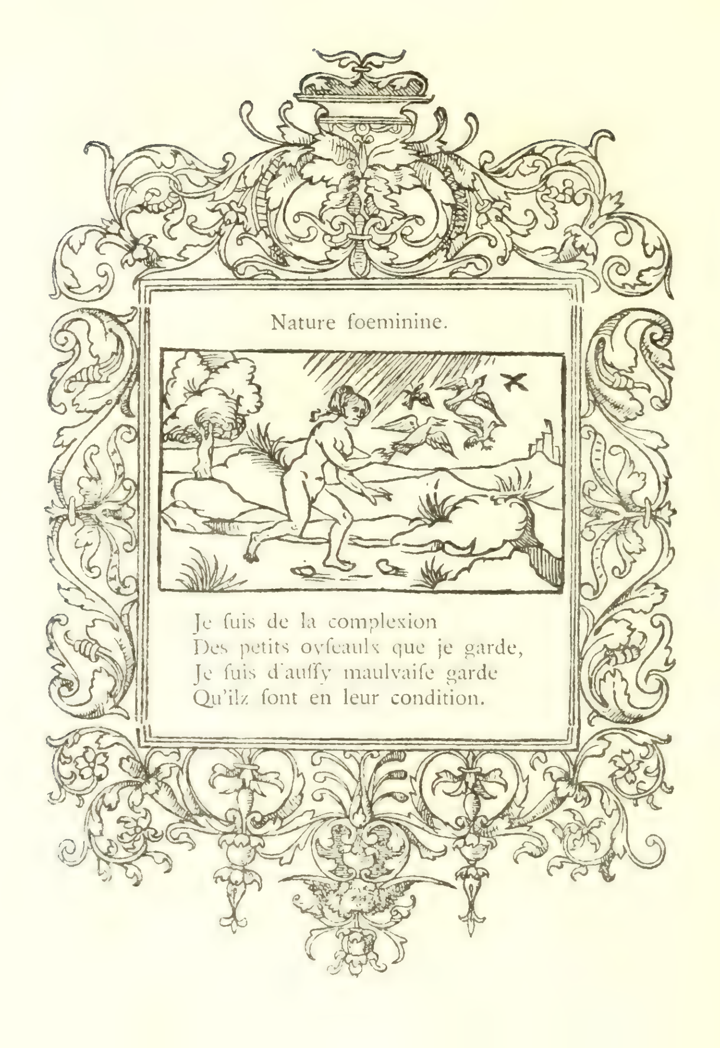
Ung jour paſſé, Socrates regardant
Ses eſcolliers, qui ung mirouer ardant
Tenoient en main, auquel par long eſpace
Chaſcun d'iceulx ſe regardoit la face,
Aulcuns deſquelz la nature avoit faictz
Beaulx de viſage & de membre parfaictz,
Les aultres laidz, difformes de viſage,
Mal compoſez de membres & corſage;
Socrates doncq aux beaulx adoleſcens
Dict ſes propos : mes enfantz, je conſens
Que vous miriez, mais gardez qu'aulcun vice
Voſtre beaulté macule ou enlaidiſſe;
Gardez vous bien qu'aulcun villain péché,
A voſtre cueur ſoit mis & attaché,
Car la beaulté qui au mirouer ſe monſtre
Nulle ſeroit, ains vous feroit ung monſtre.
Puis dict aux laidz : enfans, qui vous mirez,
Si vous n'avez beaulté que déſirez,
Faictes vous beaulx de l'habit des vertus,
De ceſt habit debvez eſtre veſtus,
Si n'eſtes beaulx extérieurement,
Soyez très beaulx intérieurement,
Ceſte beaulté pour quelque temps qu'il face,
Ne change poinct jamais de bonne grace,
Tant plus ſe cache & plus ſe monſtre belle,
Tant plus eſt vieille & plus elle eſt nouvelle.



Calumnie.

A tort & par faict indécentz
Devant les juges d'ignorance
Calumnie porte nuyſance
Contre les juſtes innocentz.

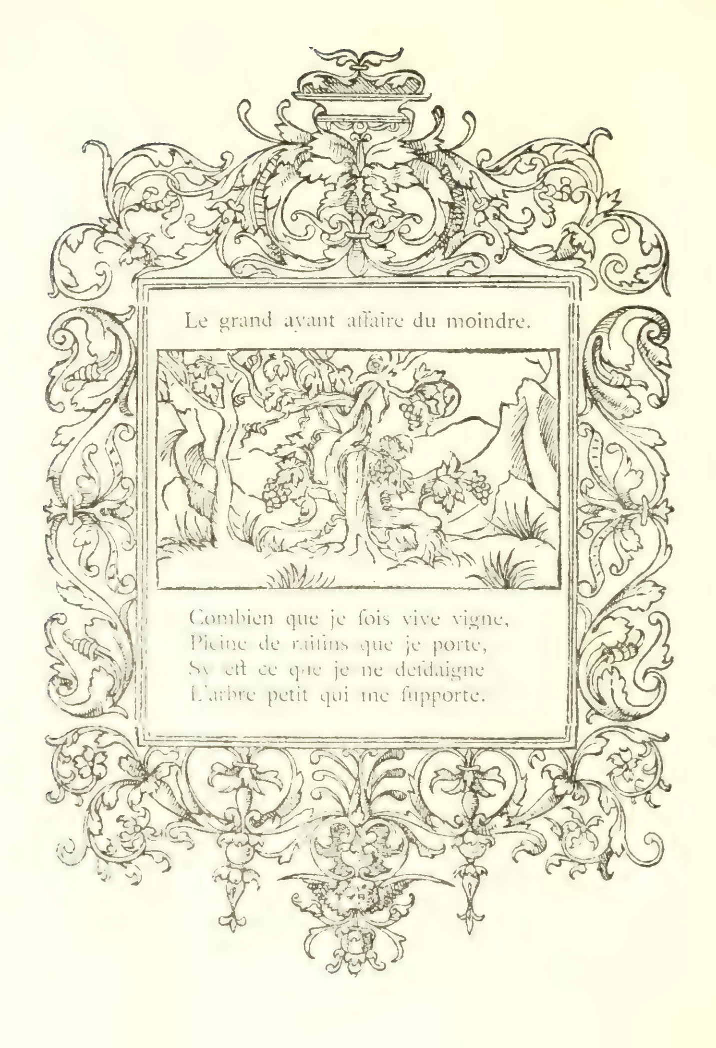
APELLES, painctre excellent en ouvrage,
Pour se venger d'aulcun villain oultrage,
Qui luy fut faict d'ung calumniateur
Fut d'un tableau ingénieux facteur,
Premièrement, il peinct comme rassis
Ung juge estant au tribunal assis,
Ayant au chief d'un asne les aureilles,
A celles là du Roy Mydas pareilles,
Deux conseillers il mist à ses costez,
Ausquelz tous bons jugementz sont ostez,
L'ung Ignorance, & l'aultre Souppeçon.
Ayant de femme & l'habit & façon.
Devant ce juge ainsi accompaigné,
Vient calumnie au vis tant rechigné,
En la main dextre ayant la torche ardente,
Pour demonstrer sa fureur fouldroyante,
Et qu'elle estoit par envie enflammée,
Contre l'honneur, le bien, la renommée,
D'ung pauvre humain qu'à force elle tenoit
Par les cheveulx, & ainsy le traynoit,
Taschant oster à ceste homme la vie.
Et debvant elle estoit debout Envie,
Qui procuroit du juge la sentence,
Mais derrière eulx cheminoit Repentance,
Et la suyvoit de bien loing Vérité,
Qui accusoit telle sévérité.



Nature foeminine.

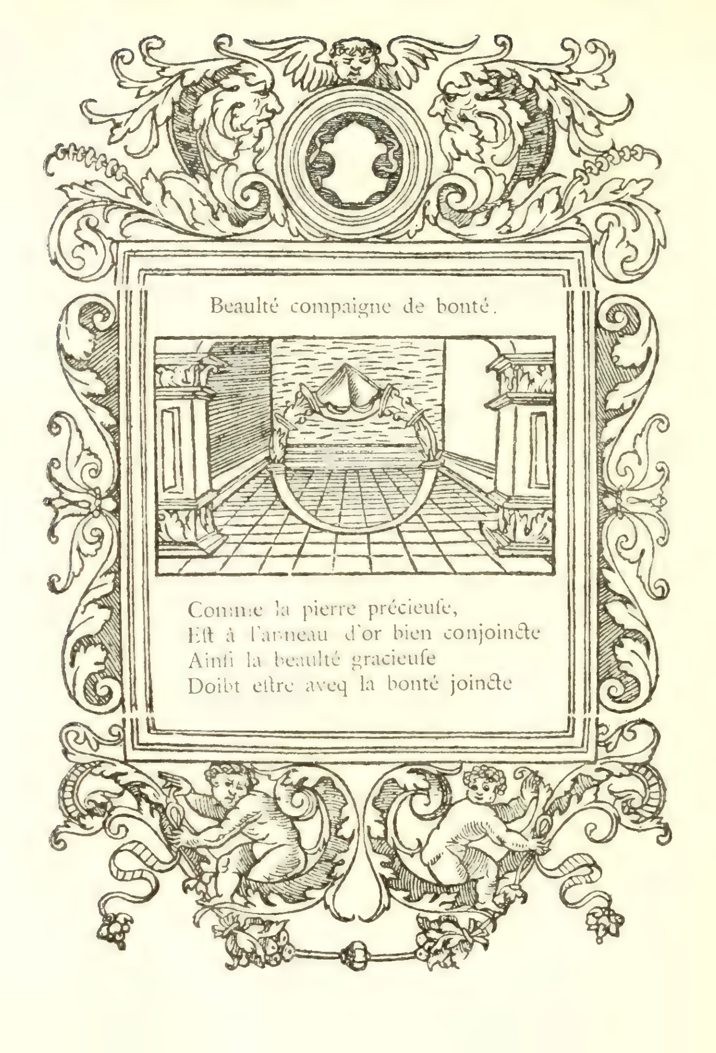
Je ſuis de la complexion
Des petits oyſeaulx que je garde,
Je ſuis d'auſſy maulvaiſe garde
Qu'ilz ſont en leur condition.

UNE femme, quoy qu'elle face,
En reigle ne veult eſtre miſe,
Elle déſire eſtre en eſpace
Sans eſtre à perſonne ſubmiſe,
Soit en la rue ou en l'égliſe,
Elle eſt auſſy ſotte & volaige,
Querant liberté & franchiſe,
Que le petit oyſeau ramaige.
*Les femmes, ſans toutes blaſmer,
Sont à garder aſſez faſcheuſes,
Quand ſont ſubjectes à aymer,
Et trenchent trop de précieuſes,
Je le dy pour les vicieuſes,
Les bonnes, je ne veulx taxer.
Qui ſont de l'honneur curieuſes,
Au faict, au dict & au penſer.
Les tendres & jeunes pucelles,
Ce ſont petis oyſeaulx vollans,
Car ilz ont une couple d'aelles,
Qui les portent es premiers ans,
En deduyctz & eſbatz plaiſans,
L'une eſt la chair, aymant lieſſe
Qui vole en la ville & aux champs,
Et l'aultre c'eſt ſotte jeuneſſe.


Le grand ayant affaire du moindre.

Combien que je ſois vive vigne,
Pleine de raiſins que je porte,
Sy eſt ce que je ne deſdaigne
L'arbre petit qui me ſupporte.

Arbre gentil, qui portes & ſoutiens
Moy & mes fruiɛ̃tz qu'en mes branches
[je tiens,
Graces te rends puiſque tu m'humilies,
Pour me porter, & qu'avec toy me lies,
Sy ce n'eſtoit ton commode ſupport,
De bons raiſins ne ferois grand rapport,
Sans ton povoir duquel tu ne m'es chiche,
Je fuſſe morte & demourée en friche,
Mais par ta force & bonne ſouſtenance,
J'ay des raiſins en tres grande abondance,
J'ay doncq beſoin, moy vigne fructueuſe,
De ta haulteur & force vertueuſe,
Combien que ſoys de moy meſmes fertille,
Et toy, ſans fruict, tout ſaulvage & ſterille,
Cela demonſtre aſſez que les puiſſantz
Et ceulx qui ont tout ce que cueur ſoubhaicte,
Ont toutesſfoys des petis grand diſette;
Par ce void on la grande ſapience
Du ſeigneur Dieu, qui par ſa providence
A ſceu ſi bien le monde compaſſer,
Que l'ung ne peult de l'aultre ſe paſſer,
Le grand ne peult tout ſeul de ſa puiſſance.
Le moindre faict au grand obéyſſance,
Et par ainſi nul ne peult par reproche
Dire qu'il n'a affaire de ſon proche.

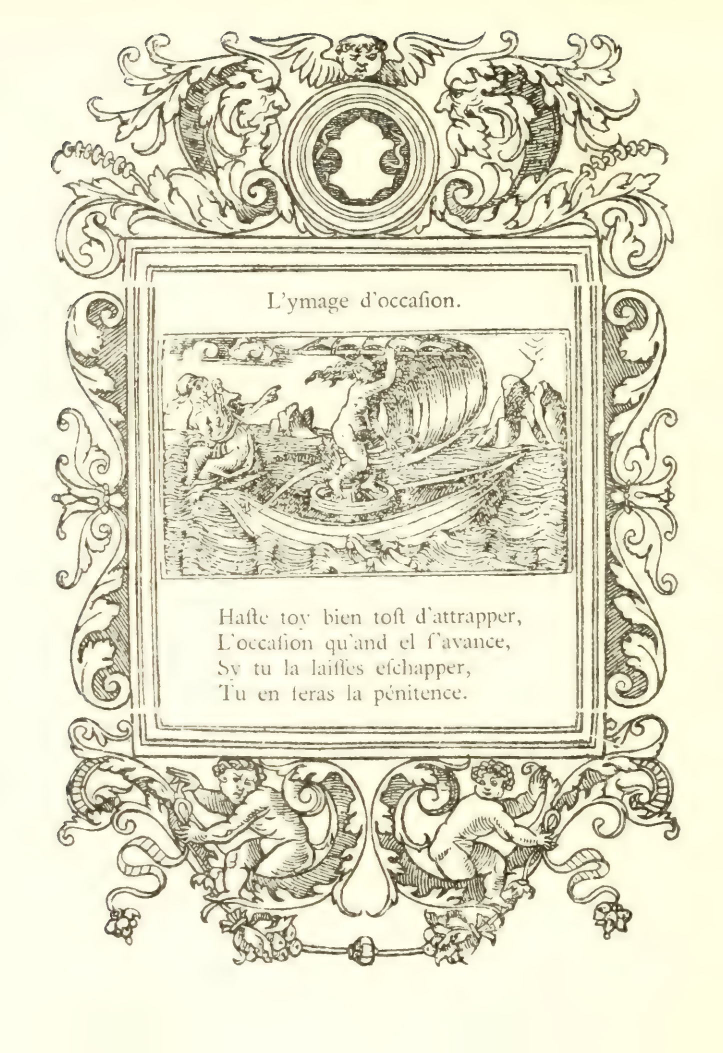


Beaulté compaigne de bonté.

Comme la pierre précieuſe,
Eſt à l'anneau d'or bien conjoincte
Ainſi la beaulté gracieuſe
Doibt eſtre aveq la bonté joincte

LA pierre bonne,
A l'homme donne
Joyeufeté,
Quand la perfonne
A voir f'adonne
Sa grand clarté,
Mais fa beaulté,
Et dignité
Augmente quand l'or l'environne,
Que je compare à la bonté
Pour fa très grande utilité,
Qui à telle vertu confonne.

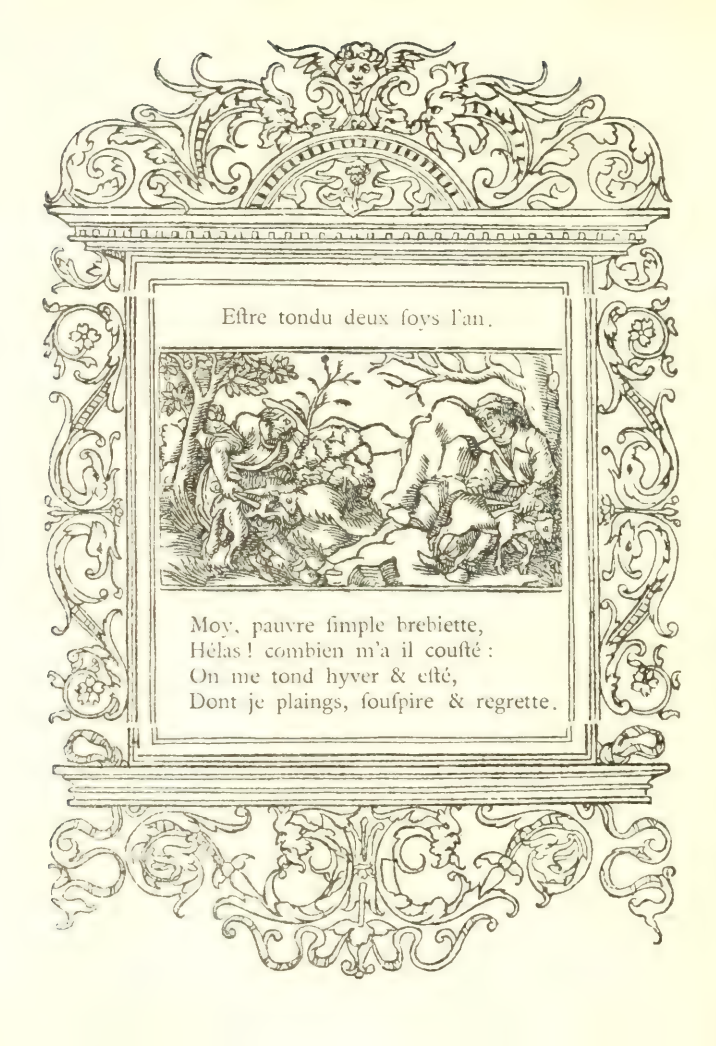
*Forme élégante,
Beaulté patente
De perfonnage,
Du tout augmente,
Se rend luyfante,
Quand il eft fage,
Non au vifage,
Mais au courage,
Reluyct la bonté excellente,
Et alors c'eft ung chef d'ouvrage,
Quand on eft très beau de corfage,
Et qu'au cueur eft vertu latente.



L'ymage d'occaſion.

Haſte toy bien toſt d'attrapper,
L'occaſion qu'and el ſ'avance,
Sy tu la laiſſes eſchapper,
Tu en ſeras la pénitence.

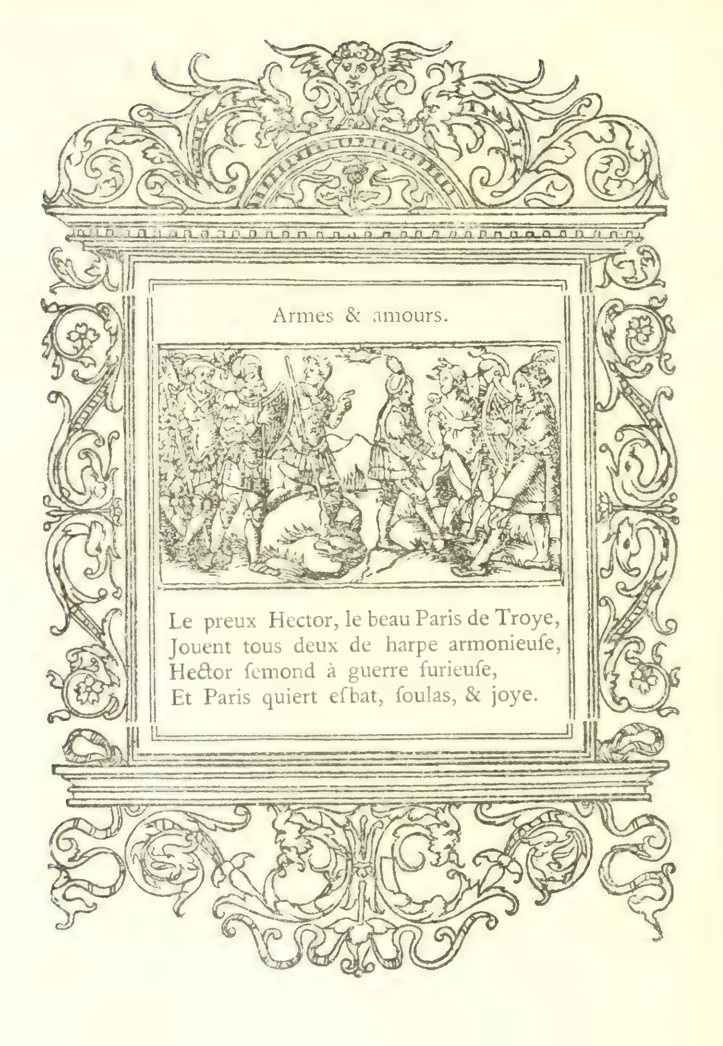
OCCASION, ſ'il advient qu'on ſ'informe
De ta façon, de ta painɛture & forme,
Et qu'on demande au vray que ſignifie
Ce qui eſt veu dedans ton effigie,
Tu reſpondras diſant en ceſte ſorte :
La vieille nef deſſus la mer me porte,
Et ſuis aſſiſe au milieu d'une roue,
Où je m'eſbatz, je me tournoye & joue,
Et pour avoir mouvement plus ſoubdain,
On m'a baillé ce grand voille en la main,
J'ay aux deux piedz des aelles pour voller,
Quand il eſt temps qu'il m'en convient aler,
Scais tu que c'eſt : on congnoiſt par cela
Que ſans arreſt voir deça & de là,
Et que je ſuis ſi mobile & gliſſante,
Qu'à peine peult me tenir main puiſſante,
S'el ne me prend quand je luy ſuis offerte,
Que ſi j'eſchappe, à peine recouverte
D'elle feray, pour ce qu'à val le vent,
Tous mes cheveulx ſ'eſpandent par devant,
Et ne me peult arreſter d'un ſeul poinɛt,
Car de cheveulx derrière n'ay je poinɛt,
Celluy qui doncq me laiſſera fuyr,
Ne pourra plus, aprés, de moy jouyr.
A luy ſera pénitence envoyée,
Qui eſt icy contre mon dos lyée.



Eſtre tondu deux ſoys l'an.

Moy, pauvre ſimple brebiette,
Hélas ! combien m'a il couſté :
On me tond hyver & eſté,
Dont je plaings, ſouſpire & regrette.

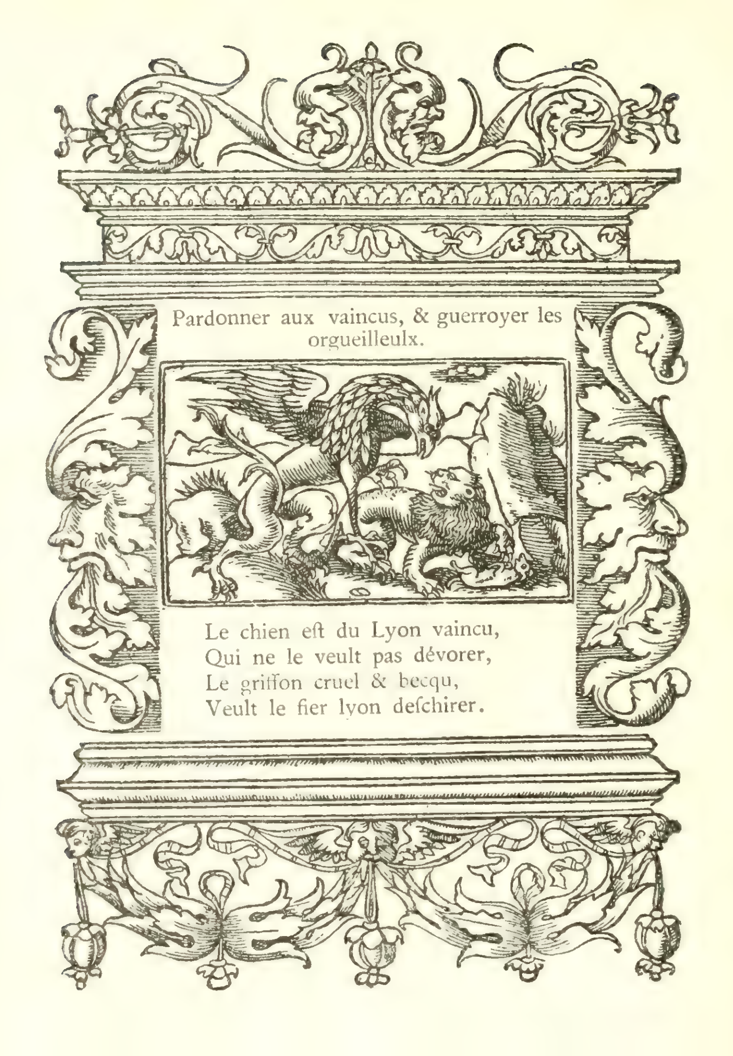
Les temps ſoubz toyſon de brebis
Dévorent moutons & aigneaulx,
Les hommes ſoubz umbre d'habitz,
Deçoipvent les juſtes loyaulx,
Le ſimple endure pluſieurs maulx,
On le mect nud & hors d'aleine
Ainſi qu'entre les animaulx,
La brebis perd deux foys ſa laine.
*Ung debteur lequel eſt contrainct
De payer à troys ou à quatre
Tout en ung temps, certes il crainct
Que pauvreté le vienne abbattre,
Et ſi fortune le vient battre,
D'aultre coſté tout eſt perdu,
Il eſt blanc comme (ung) ſac de plaſtre
Car on la trop de près tondu,
Vous qui povez deſplaiſir faire
A ceulx que voyez affligez,
Qui ont quelque faſcheux affaire,
Et qui ſont à vous obligez,
Je vous pry que les ſoulagez,
Ne les preſſez trop de la paye,
Deux foys vous les endommagez,
Nul ne le ſçait qui ne l'eſſaye.



Armes & amours.

Le preux Hector, le beau Paris de Troye,
Jouent tous deux de harpe armonieuſe,
Hector ſemond à guerre furieuſe,
Et Paris quiert eſbat, ſoulas, & joye.

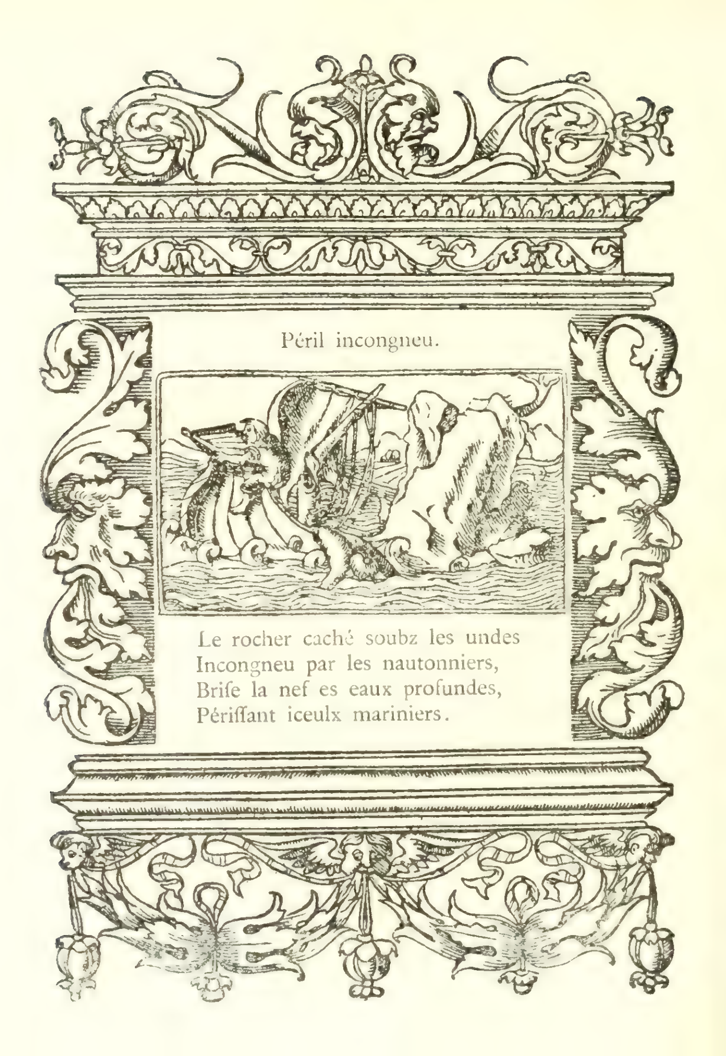
DEDANS le temple des Dieux,
En mainctz lieux,
On a dressé les ymages
D'Hector en chocqz furieux,
Et de Paris gracieux,
Très joyeux,
Deux renomméz personnages,
L'ung chante les avantages,
Les courages
Des preux en guerre ou assaulx,
L'aultre n'est pas de plus sages,
Qui chante en divers langages,
Les oultrages
Qu'amour faict à ses vassaulx.
*Ces deux princes cy chantans,
Sont notans
Qu'amour se joinct voluntiers
Avec les preux combatans,
Qui sont guerre fréquentans,
En tout temps.
C'est l'ung des meilleurs sentiers,
Les nobles en tous quartiers,
Mieulx d'ung tiers,
Vallent quand sont amoureux,
Amour faict que les derniers
Sont aux combatz les premiers,
Prompts, legers,
D'un courage vigoureux.



Pardonner aux vaincus, & guerroyer les orgueilleulx.

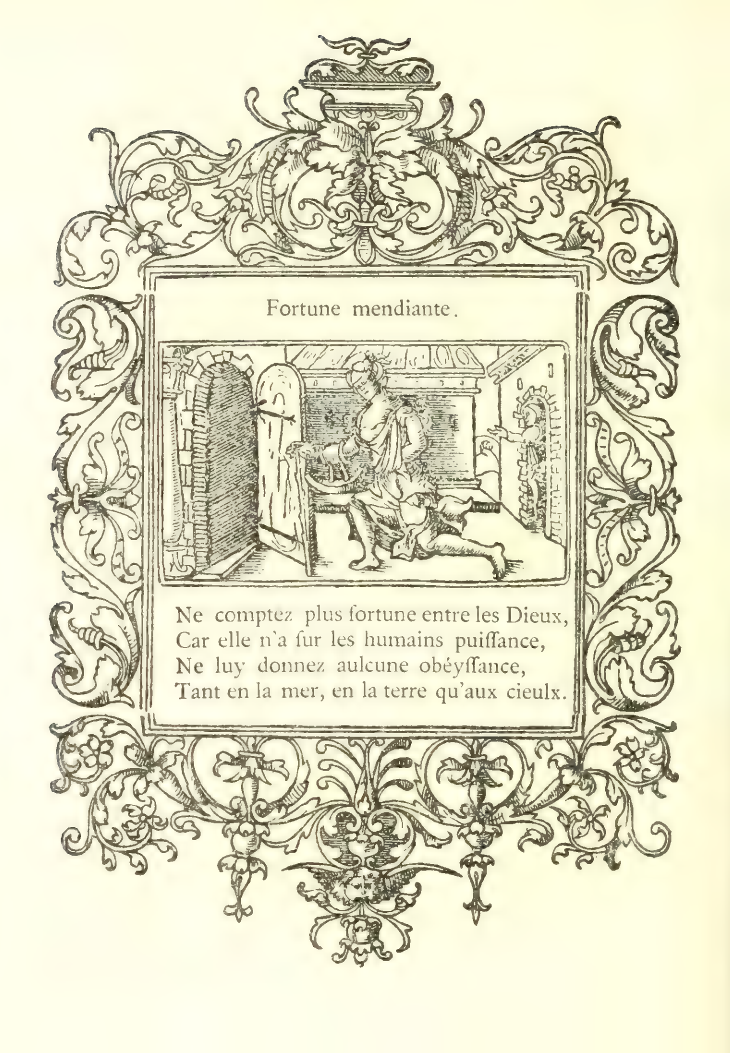
Le chien eſt du Lyon vaincu,
Qui ne le veult pas dévorer,
Le griffon cruel & becqu,
Veult le fier lyon deſchirer.

Moy, petit chien, n'ayant rebellion,
Me rendz vaincu & ſubject du Lyon,
Je me ſubmectz à ſon vouloir puiſſant,
Comme ſon ſerf & vray obeyſſant,
Et luy, voyant ma nature tant bonne,
Me laiſſe en paix, & du tout me pardonne,
Me retenant ſon ſubject ſeulement,
Preſt d'obéyr à ſon commandement,
Et par cecy ung chaſcun peult congnoiſtre,
Qu'il fault ployer au devant de ſon maiſtre,
Car nul ne peult ſ'oſter du joug peſant
S'il ne ſe faict petit, humble & taiſant;
Tout au contraire ung griffon merveilleux
Tient le Lyon ſoubz ſes piedz perilleux
Comme vaincu, & tant plus l'ung ſ'efforce
Pour eſchapper, l'aultre prend plus de force
Pour le tenir ſoubz ſes ongles poinctus
Dont les cruelz & fortz a combatus:
Ceſtuy Lyon tant fier & courageux,
Treuve ung griffon encor plus oultrageux,
Doncq ſi au ſimple on faict quelque doulceur,
A l'oppoſite au cruel agreſſeur,
On faict rigueur, contention & guerre,
Car aultrement on ne le peult conquerre.


Péril incongneu.

Le rocher caché soubz les undes
Incongneu par les nautonniers,
Brise la nef es eaux profundes,
Périssant iceulx mariniers.

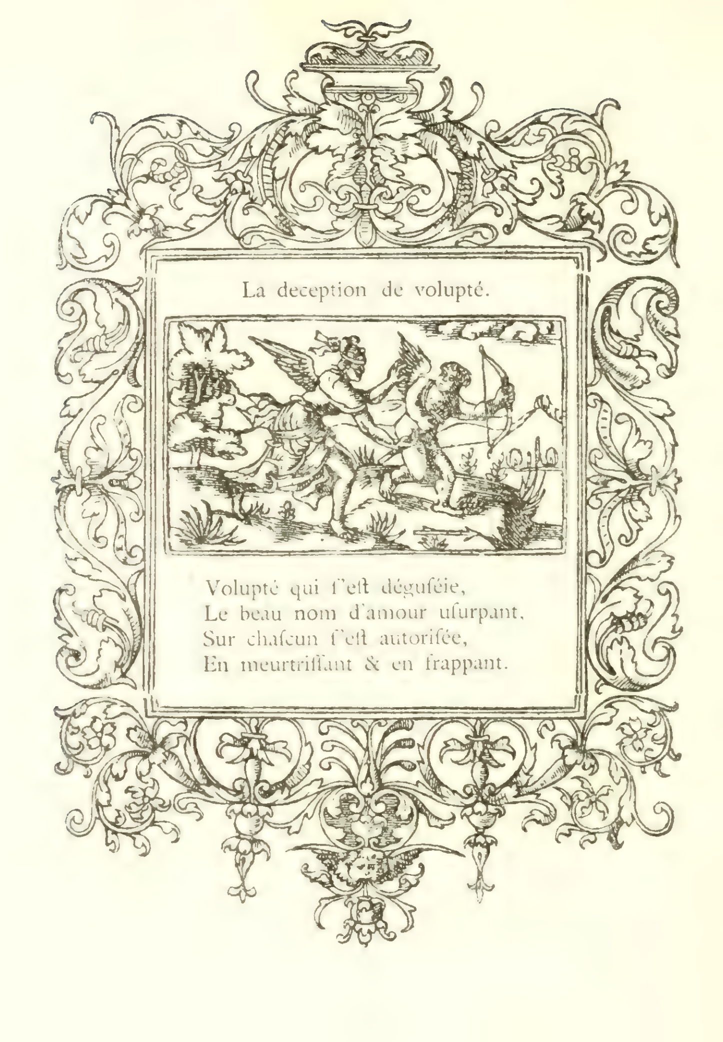
FORTUNE eſt preſte & touſjours à l'eſcoute,
Et lors qu'on penſe eſtre bien ſeurement,
Le mal ſurvient, duquel on ne ſe doubte.
Après beau temps vient furieuſement
Greſle tombant, puis orage & tempeſte,
Et l'herbe au ſoir ſeiche ſoubdainement.
Deſſoubz la fleur le cault ſerpent ſ'arreſte,
Qui picque & poingt cil qui la veult cueillir;
Ainſi doulleur vient après joye & feſte.
Et quand on penſe à ſon honneur faillir,
De quelque faict, c'eſt ſouvent à telle heure
Qu'on ſ'apperçoit plus lourdement faillir.
Doncq icy bas n'a riens qui nous aſſeure;
Nous penſons doulx ce qui eſt bien amer,
Vraye cuydons la choſe la moins ſeure.
La nef périt au milieu de la mer,
Rencontre ung roch caché deſſoubz les eaux,
Qui la nef briſe & la faict entaſmer.
O lieu peu ſeur! entre marins roſeaulx,
O grief péril, non etant eſpéré,
Chemin pareil à celuy des oyſeaulx.
Ainſi eſt il qu'en ce monde paré
De tant de cas, n'a riens ferme & bien ſtable,
Par quoy on l'a à la nef comparé,
Qui ſe périt contre ung roch redoutable.



Fortune mendiante.

Ne comptez plus fortune entre les Dieux,
Car elle n'a ſur les humains puiſſance,
Ne luy donnez aulcune obéyſſance,
Tant en la mer, en la terre qu'aux cieulx.

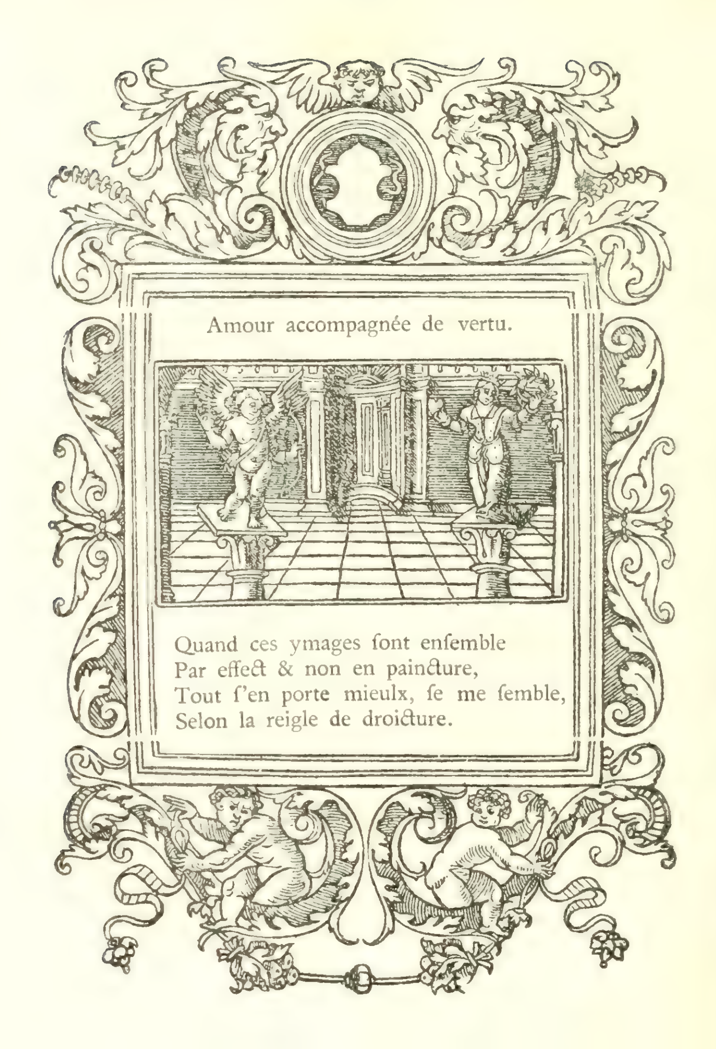
QUEL eſt ton mal qui ainſi t'importune,
Et fache tant, variable fortune?
Reſpondz à moy, je te pry que me dies
L'occaſion & pourquoy tu mendies?
Quelle langueur as tu au bras ſi forte,
Que tu te tiens en ſi eſtrange ſorte,
Comme en eſcharpe & pendant devant toy?
Ce n'eſt pas tout: auſſy déclaire moy
Pourquoy ta roue a perdu la moytié
De ſa rondeur? dy le par amytié.
O bon lecteur, mon bruict n'a plus de cours,
Et mes honneurs ſont tournez à rebours,
J'eſtois jadis aſſiſe dans ung throſne,
Mais maintenant je demande l'aumoſne
A chaſcun huys, car la prudence humaine
A tel meſchief & pauvreté me meine,
Et celle main dont je donnois les biens,
Les maulx auſſy, las! je n'en fais plus riens.
Les ſages gens me l'ont miſe en tel poinct,
Qu'ilz l'ont rompue & ne m'en ayde poinct.
Finablement ilz ont rompu ma roue
Dont fayſoys cheoir les plus grandz en la boue,
Et m'ont oſté la puiſſance & le nom,
Dont j'euz jadiz tant célèbre renom,
Et toutes foys ſi pauvre que je ſuis,
Les inconſtans m'ouvrent touſjours leurs huys.



La deception de volupté.

Volupté qui ſ'eſt déguſéie,
Le beau nom d'amour uſurpant,
Sur chaſcun ſ'eſt autoriſée,
En meurtriſſant & en frappant.

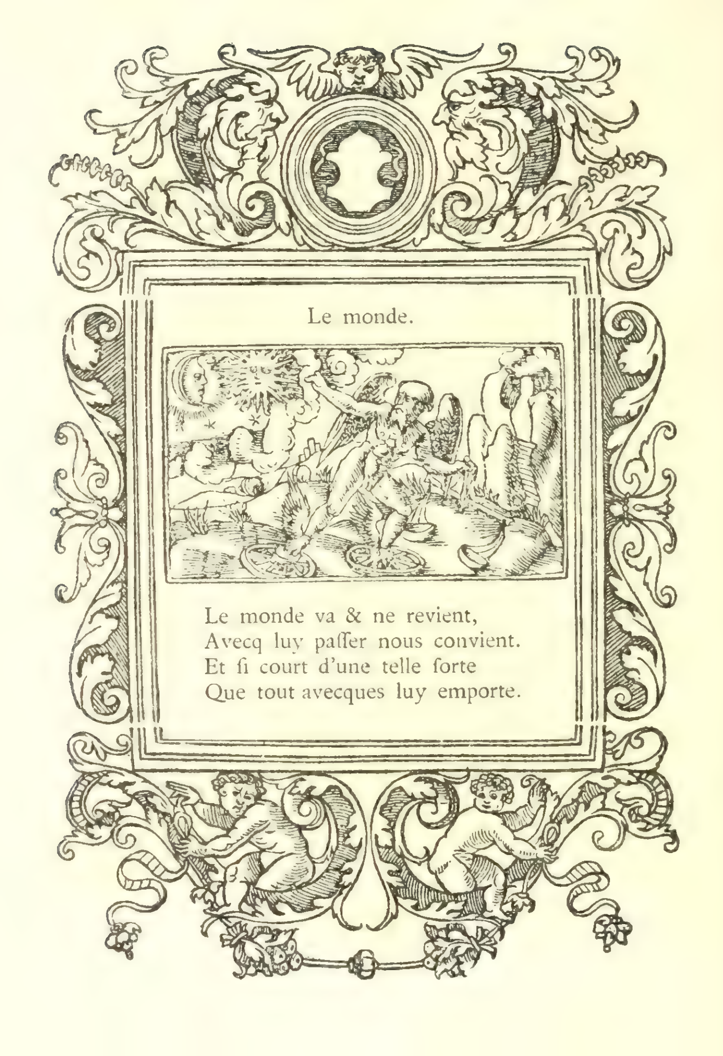
AMOUR eſtoit jadis ung jeune enfant,
Honneſte & bon, des vices triumphant,
Qui dominoit, par pureté de cueur,
Sur les humains, dont il eſtoit vaincueur,
Celluy amour logeoit es cueurs des ſages,
Celluy amour faiſoit les mariages,
Celluy amour gouvernoit les citez,
Sans guerre aulcune & partialitez,
Celluy amour faiſoit aymer les hommes,
Pour leurs vertus, non pour leurs grandes [ſommes
D'or ne d'argent, ne pour aulcun delict
Car il fuyoit tout ce qu'on faict au lict,
Hors mariage & ſon honneſteté.
Or il advint ung jour que volupté
Le trouva ſeul ; contre luy elle ſault,
Et luy livra ung très cruel aſſault,
Dont fut vaincu ; lors occupa ſon lieu,
Et comme luy ſe feit appeller Dieu
Devray amour, print ſon arc & ſes traictz
Deſquelz elle a les cueurs humains diſtraitz
De l'amytié, ſoubz ceſte couverture
A tranſmué des choſes la nature,
Car elle a faict accroire à tout chaſcun
Qu'elle eſt amour, mais ſ'il y a quelcung
Qui y ait creu, je l'adviſe vrayement,
Qu'il a eſté deçeu bien follement.



Amour accompagnée de vertu.

Quand ces ymages ſont enſemble
Par effect & non en paincture,
Tout ſ'en porte mieulx, ſe me ſemble,
Selon la reigle de droicture.

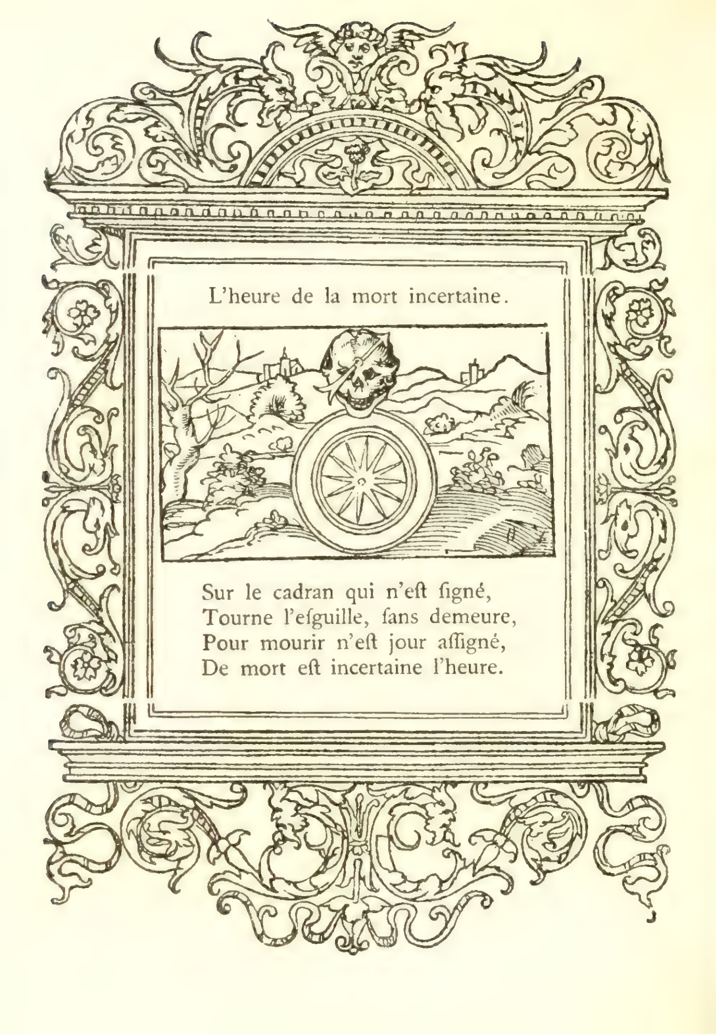
OICY Amour lequel bandé n'eſt poinct
Et de ſes traictz ne navre ny ne poingt
Le cueur d'aultruy.
Voicy amour parent de chaſteté,
Beaulté, bonté, doulceur, honneſteté,
Sont avecq luy.
Voila vertu, Royne des bien heureulx,
Qui eſt auprès du Roy des amoureulx,
Comme compaigne.
L'ung ſ'eſjouyt à ſe faire entraymer,
A hayr vice, & tout péché blaſmer,
L'aultre ſe baigne.
Ceſte vertu tient ung cueur en ſa main,
Où loge amour tant courtoys & humain,
C'eſt ſon hoſtel.
Et puis celluy lequel elle environne
Du verd chappeau & laurée couronne,
Eſt immortel.
Si vous voyez amour doreſnavant,
Eſtre tout ſeul comme on void bien ſouvent,
Sans ceſte dame,
Il ne vault riens, & ne faict poinct de fruict;
Par tel amour, chaſcun homme eſt deſtruict,
De corps & d'âme.



Le monde.

Le monde va & ne revient,
Avecq luy paſſer nous convient.
Et ſi court d'une telle ſorte
Que tout avecques luy emporte.

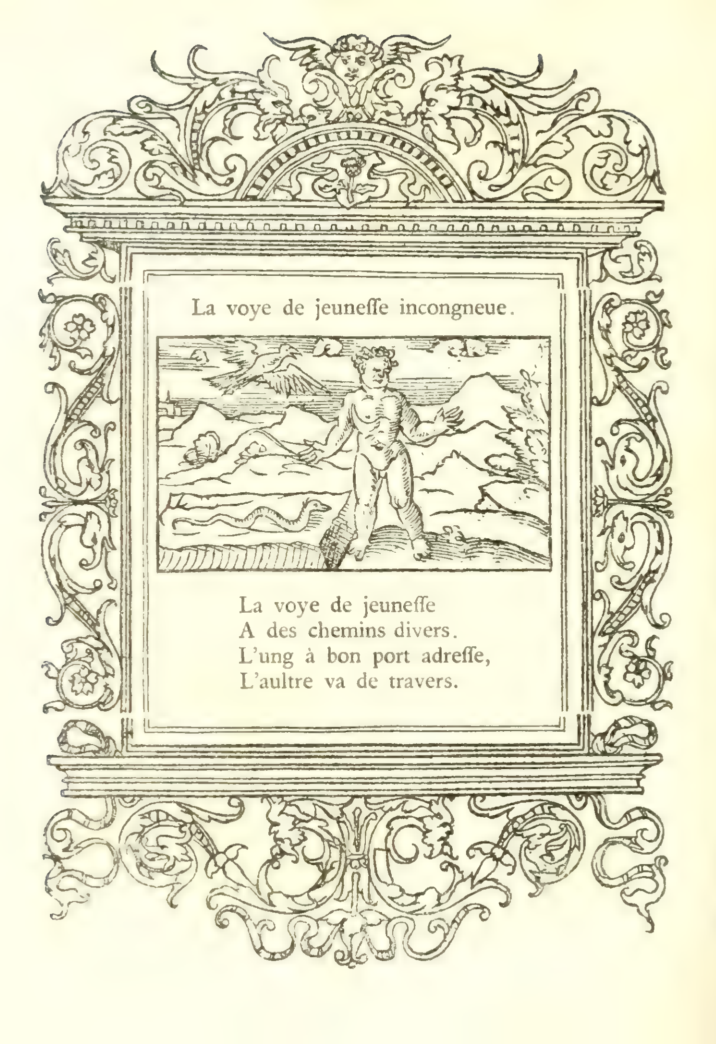
Quand Dieu me feit, j'eſtoys jeune & plaiſant,
Mais maintenant, je ſuis vieulx & peſant,
J'ay cheveulx blancz, la longue barbe griſe,
Je ſuys tout nud, ſans robe & ſans chemiſe,
Pour ce que tous qui ſont de moy venus,
En ſont yſſus & nez pauvres & nudz,
Et nudz mouront ſans richeſſe emporter ;
Puis j'ay aux piedz pour plus toſt me haſter
Aelles mouvantz, aux eſpaules auſſy,
Qui m'ont porté & conduict juſque cy;
Je vois ſi toſt & ſi légèrement,
Qu'on ne me peult arreſter ſeulement,
D'ung petit poinct; le ciel qui touſjours tourne,
M'y a contrainct, & ſans que je retourne,
Je tire à moy celluy ciel & planètes,
Ans, moys, & jours, eſtoilles & comètes ;
Leur cours & vol ſe meuvent ſi ſoubdain
Que tout ſe paſſe en ce ſiècle mondain.
Deſſoubz mes piedz, pour plus les faire habiles,
Deux roues ſont courantes & mobiles,
Et pour autant que par ſucceſſion
Des ans & jours, on a probation
Des faictz paſſez, de ce qui eſt à faire,
Pour mieulx entendre & peſer ton affaire,
Et prendre au chois ce que bon tu réputes,
Je tiens en main les balances bien juſtes.



L'heure de la mort incertaine.

Sur le cadran qui n'eſt ſigné,
Tourne l'eſguille, ſans demeure,
Pour mourir n'eſt jour aſſigné,
De mort eſt incertaine l'heure.

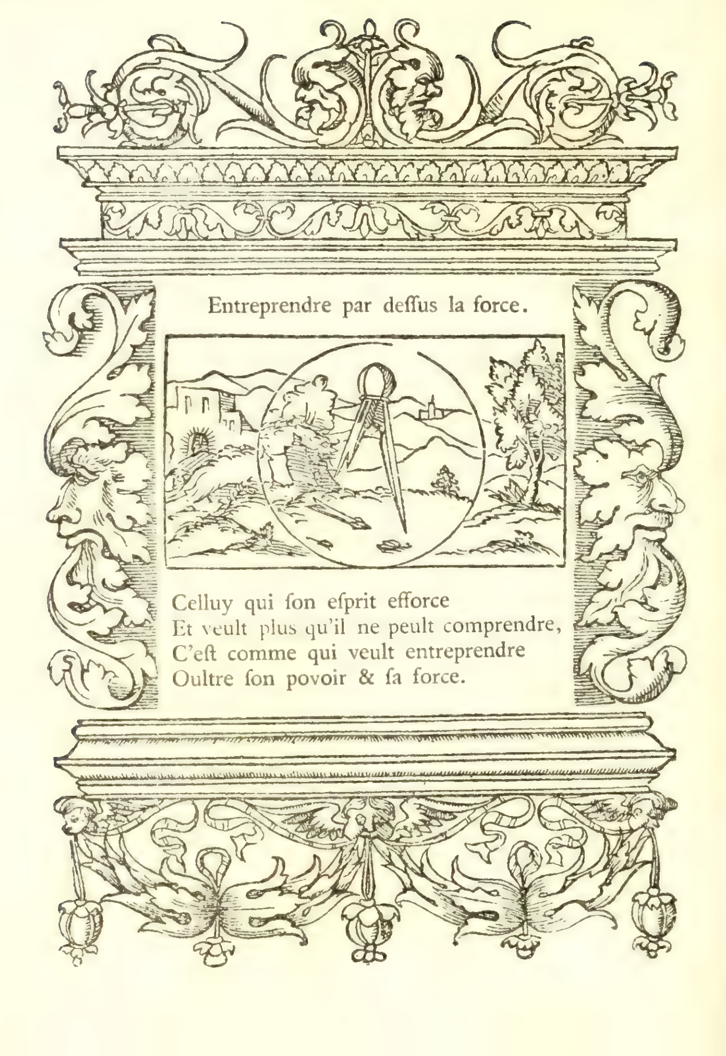
La mort des bons eſt doulce & amoureuſe,
Et des malings terrible & douloureuſe,
L'une d'icelles
Conduiƈt les ſiens es joyes ſupernelles,
Et la ſeconde aux peines éternelles.
Et toutes deux
Rendent le corps triſte, pale, hydeux,
Qui l'homme faiƈt tant crainƈtif & doubteux,
Il ne ſcait pas
L'heure & le jour de ſon mortel treſpas,
Que de ſon corps les vers feront repas.
Mort eſt certaine,
Mais de mourir l'heure en eſt incertaine
En region ou prochaine ou loingtaine,
Par quoy convient
Eſtre tout preſt quand le maiſtre revient
Du grand bancquet, de nous il luy ſouvient,
Vous ne ſcavez,
Diƈt il, le jour que mourir vous debvez,
Soiez ſoigneux, du dormir vous levez,
Car vous ſerez
Surprins, alors que pas n'y penſerez
Et de la mort le dur pas paſſerez,
Prenez-y garde
Et le ſeigneur qui tout void & regarde,
Vous recepvra ſeurement en ſa garde.



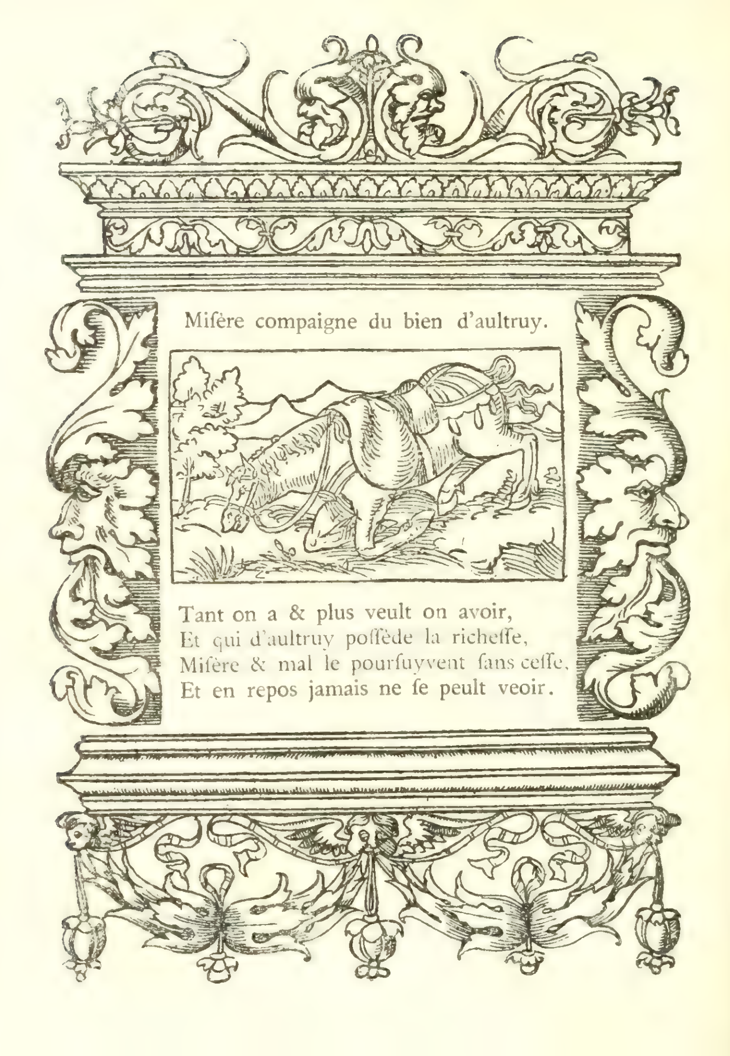
La voye de jeuneſſe incongneue.

La voye de jeuneſſe
A des chemins divers.
L'ung à bon port adreſſe,
L'aultre va de travers.

QUAND nous voyons l'oyſeau leger voler
Parmy les champs & au travers de l'aer,
Nous ignorons à veoir telle volée
S'il volera en montaigne ou vallée.
Quand nous voyons la couleuvre paſſer
Deſſus la pierre on ne ſcauroit penſer
A ſon aller quelle voye doibt prendre.
Ainſi eſt-il qu'on ne ſcauroit comprendre
Du jeune enfant, à le voir en jeuneſſe
Quel il ſera en l'aage de vieilleſſe.
Et tout ainſi qu'en volant de ſa place
L'oyſeau ne laiſſe après luy nulle trace,
Ne faict auſſi la tortue couleuvre,
Ainſi l'enfant ne laiſſe aulcun bel œuvre
De ſon enfance aumoins qui ſoit notoire
Pour eſtre mis en mémoire ou hyſtoire.
Or eſt ainſi que pour l'aage advenir
On ne ſcaict pas quel chemin doibt tenir.
On ne ſcaict pas ſ'il yra par la voye
Des vertueulx où eſt tout bien & joye,
Ou ſ'il ira par le chemin des vices
Pource qu'il eſt encores des novices
Et peult autant empirer qu'amender:
Qui en vouldroit plus avant demander,
Il feroit ſot; c'eſt à dieu à congnoiſtre
Quelle eſt la fin depuys le premier naiſtre,
Et touteſſoys en la face on peult bien
Juger qu'ung jour ſera homme de bien.


Entreprendre par deſſus la force.
Celluy qui ſon eſprit efforce
Et veult plus qu'il ne peult comprendre,
C'eſt comme qui veult entreprendre
Oultre ſon povoir & ſa force.

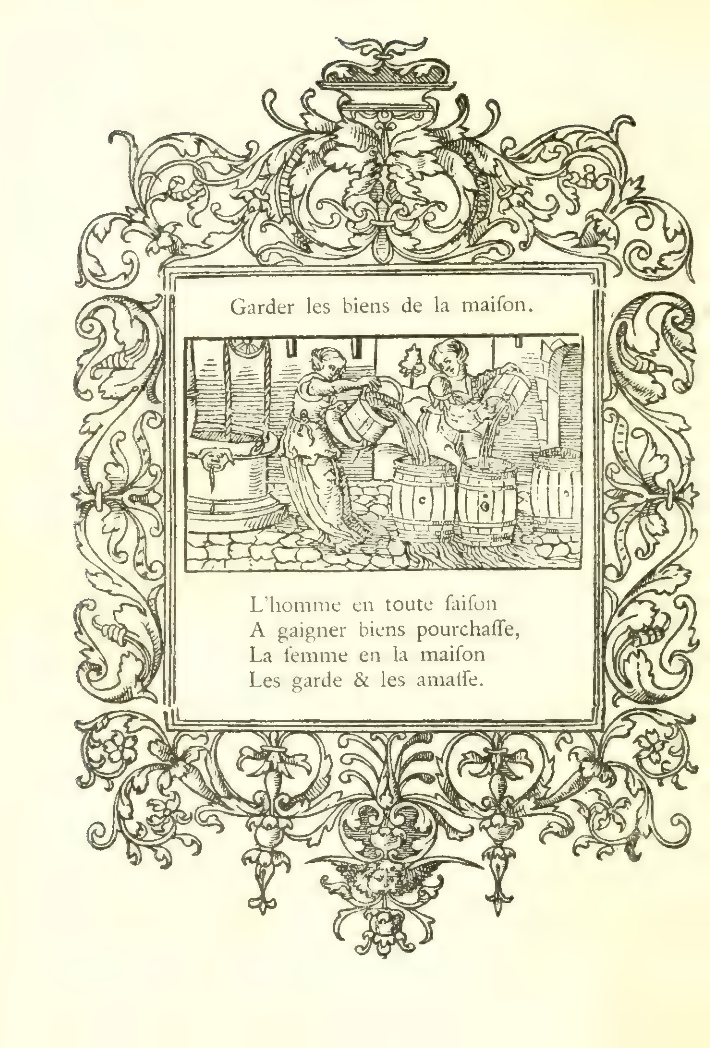
Le bon efprit qui a invention
L'art & fcavoir pour dicter & efcripre
Et meine à fin la fienne intention
Sy bien difant qu'il n'y a que redire,
S'il perd le temps fans faire aulcune chofe
Ne lict, n'efcript en rithme ny en profe,
Certes il eft grandement à blafmer,
L'oyfiveté le fera diffamer
Veu qu'il le peult & par lafcheté n'ofe.
*Plus fault celluy qui vient à prefumer
De mettre avant fa trop lourde Ignorance
Et ne faict riens qui foit à eftimer
Des Mufes n'a le port ne l'affeurance,
Il eft femblable au compas qu'on eftand
Pour faire ung rond, lequel on oeuvre tant
Qu'on le corrompt, & le rondeau de faict
Ja commencé eft laiffé imparfaict.
Parquoy l'ouvrier ne faict ce qu'il prétend.
*Ainfi le fot faict femblant qu'il entend
Sans jugement & fans difcretion,
Il fe decoit, car au cas ou il tend
N'y a propos, ordre & deduction
Son faict demeure en imperfection
Par ce qu'il a fur la force entrepris.
Et à la fin fera taxé, reprins
Sy on congnoift fon obftination.



Miſère compaigne du bien d'aultruy.

Tant on a & plus veult on avoir,
Et qui d'aultruy poſſède la richeſſe,
Miſère & mal le pourſuyvent ſans ceſſe,
Et en repos jamais ne ſe peult veoir.

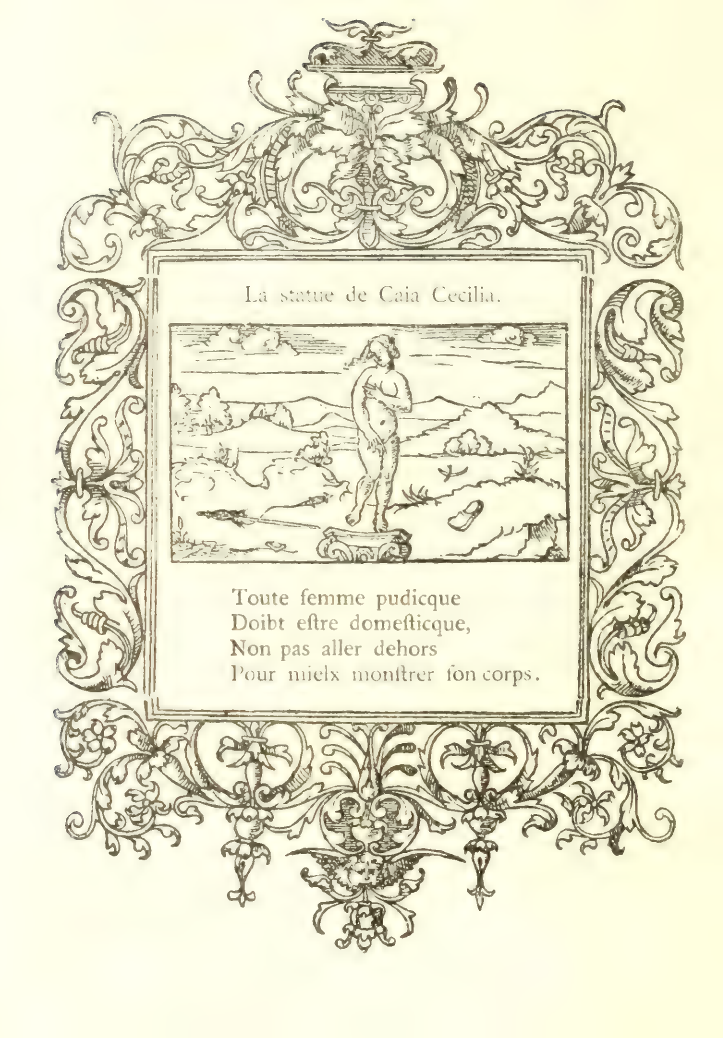
Moy pauvre cheval
Amont & aval
Voys inceſſamment
Mon aage brutal
Et ſubject à mal
Et à grand tourment.
*Je porte grand charge
Qui ſi fort me charge
Que plus je n'en puis
Son ne me deſcharge,
Me mectant au large,
Affolé je ſuis.
*Je ſuis bien ſecoux
Et tombe deſſoubz
Cela que je porte;
Mon maiſtre eſt ſi doulx
Qu'a force de coups
Il me reconforte.
*L'homme me reſſemble
Qui d'aultruy aſſemble
Bien ou héritage,
Miſère ce ſemble
S'enveloppe enſemble
Et honte & dommage.



Garder les biens de la maiſon.

L'homme en toute ſaiſon
A gaigner biens pourchaſſe,
La femme en la maiſon
Les garde & les amaſſe.

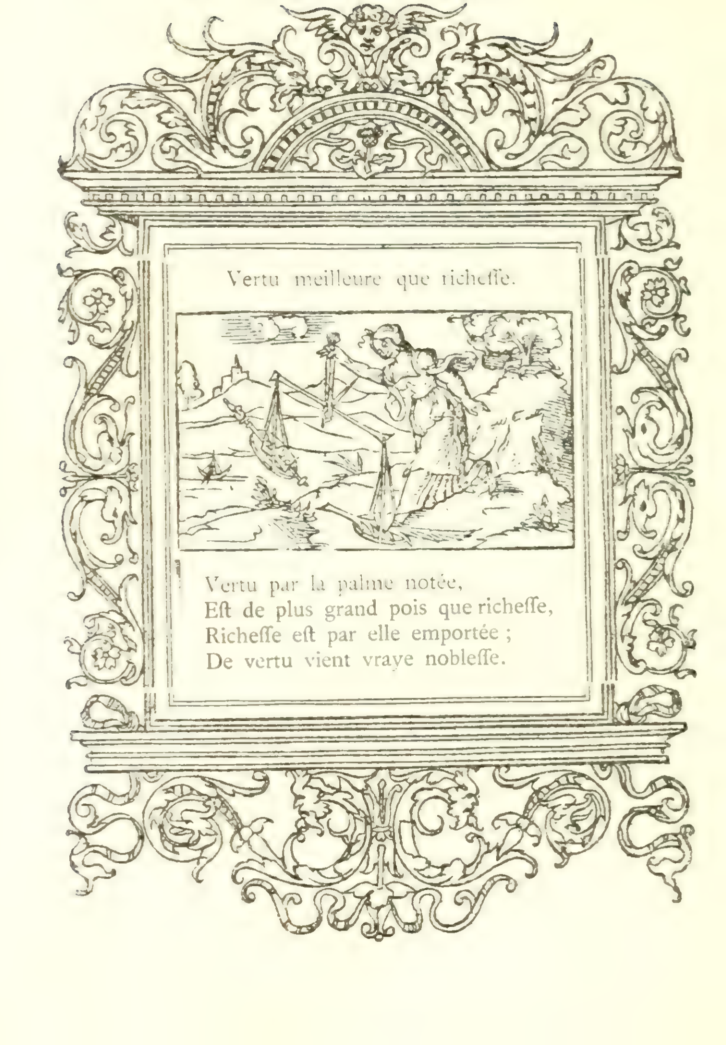
Les eſcripvains qui ont dit en leurs vers
Des bas enfers les grandz tourmens divers,
Ont récité que parmy tant de peines,
De plainctz, de pleurs & de travaulx tres pleines,
De Danaus les filles ſont la bas,
Verſant de l'eau en vaiſſeaulx & cabatz
Percez au fons, ſi que l'eau qu'on y boute
N'arreſte poinct & ſ'enfuyt goutte à goutte,
Et touteſſoys tant plus veullent verſer,
Tant plus auſſi l'eau ſ'enfuyt ſans ceſſer.
En ce tourment pardurable demeurent,
Pource qu'en vain travaillent & labeurent,
Et par cela les poëtes entendent
Qu'en vain labeur toutes les femmes tendent
A gaigner biens, ſi elles n'ont le ſoing
De les garder d'autant qu'il eſt beſoing.
Si le mary faict bonne garniſon,
La femme doibt en temps & en ſaiſon
Le diſpenſer, non pas en faire perte,
Car le mary par ſa prudence experte
Auroit beau faire & gaigner largement,
*Se il n'eſtoit deſpendu ſagement.
La femme doncq ainſi l'eau ne reſpande,
C'eſt aſſavoir qu'elle riens ne deſpende.
La dame autant en bien gardant prouffícte,
Que l'homme faict avecq grande pourſuycte.



La statue de Caia Cecilia.

Toute femme pudicque
Doibt eſtre domeſticque,
Non pas aller dehors
Pour mielx monſtrer ſon corps.

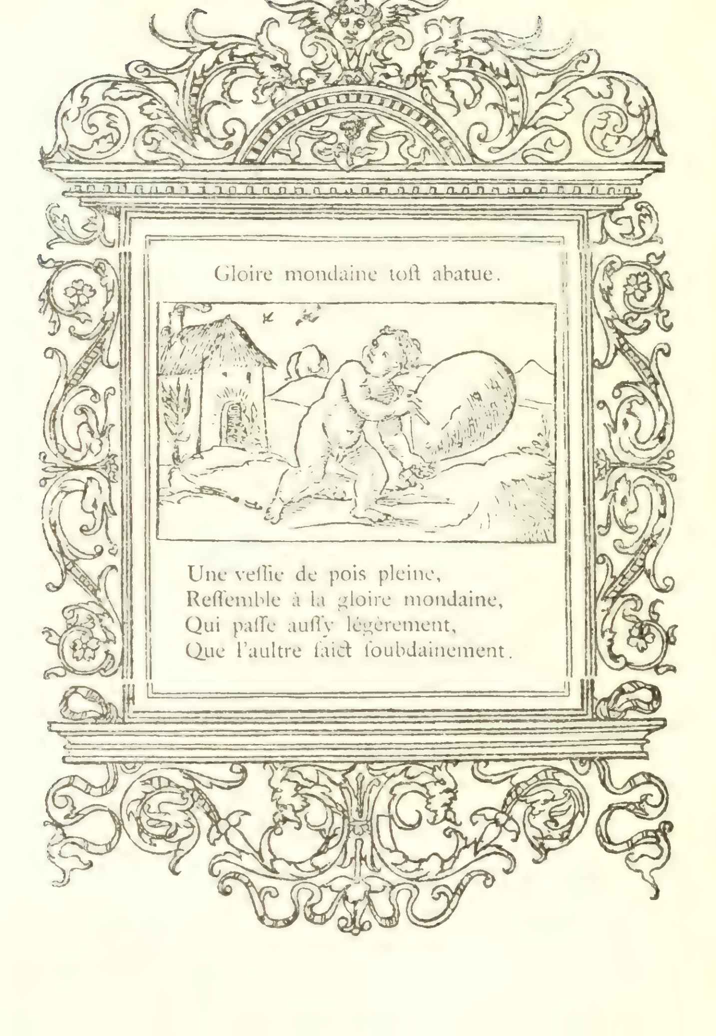
Le roy Tarquin eut une fille faige,
Bien entendant au faict de fon mefnage,
Dans fa maifon par fi bon ordre & fens,
Par faictz privez honneftes & decentz
Que les Romains après fa mort luy feirent
Si grand honneur, qu'une image eftablirent
A fa louenge, affin que f'efvertue
Chafcune femme à voir celle ftatue,
Près de laquelle eftoient vue queloigne
Et ung fufeau dont la femme befoigne.
Puis tout au bas la pantoufle de chambre.
Et tout ainfi qu'atraict la pierre d'ambre
Paille ou feftu, l'ymage ainfi pourveue
Tiroit à foy de tout chafcun la veue,
Et mefmement des grandz dames Romaines
Qui f'efforcoient en leurs vertus humaines
Se demonftrer prudentes mefnageres
En leurs maifons, & dehors non legieres,
Car telle ymage affez faifoit entendre
Que toute femme à vertu debvoit tendre,
Qu'elle debvoit eftre laborieufe,
Des faictz d'aultruy non pas trop curieufe,
Et ne debvoit fans grand caufe & raifon
Aller en ville & laiffer fa maifon.



Vertu meilleure que richeſſe.

Vertu par la palme notée,
Eſt de plus grand pois que richeſſe,
Richeſſe eſt par elle emportée ;
De vertu vient vraye nobleſſe.

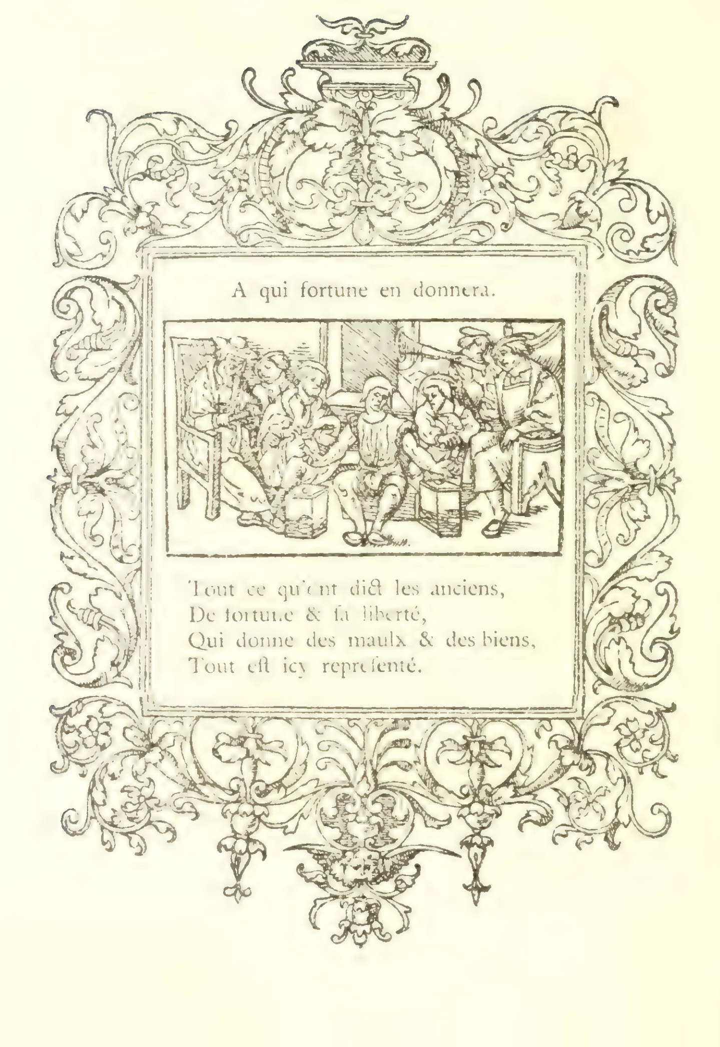
Sy nous pesons à la juste balance
Contre vertu la richesse mondaine,
Nous trouverons de plus grande excellence,
Ceste vertu que toute chose humaine,
Tout son povoir & son siège est assis
Dedans le cueur d'homme sage & rassis,
Et la fleurit comme la palme belle,
Qui tous les jours en beaulté renouvelle,
Mais au contraire une richesse passe ;
Vertu conduict son bien aymé aux cieulx,
Mais l'affolé riche avaricieux,
N'emporte riens de ses biens qu'il amasse.
Si on povoit doncques vertu peser,
Elle seroit au tresbucher plus forte
Que la richesse, où on void abuser
Tout le commun, qui est de telle sorte
Qu'il prise plus richesse que vertu,
Et tasche d'estre au dehors bien vestu
Plus richement qu'il ne luy appartient,
Et de vertu aulcun compte ne tient,
Devant les boeufz va mettre la charrue,
C'est mal esleu, prenons vertu durable,
Et délaissons richesse variable,
Qui par dedans rend l'âme corrompue.



Gloire mondaine toſt abatue.

Une veſſie de pois pleine,
Reſſemble à la gloire mondaine,
Qui paſſe auſſy légèrement,
Que l'aultre faict ſoubdainement.

EXCELLENTZ ſont les biens d'entendement,
Comme ſcavoir, jugement & mémoire;
Les biens de l'âme auſſi ſemblablement,
Sont à louer, par merveilleuſe gloire.
Ce ſont Vertus, Prudence, Congnoiſſance,
Juſtice, Amour, Religion, Pitié,
Sobriété, Tempérance, Conſtance,
Force d'eſprit, bonne grâce, Amytié
*Tous ces granz biens en deſpit de fortune,
Augmenteront en celluy qui les a
Pour mal qu'il ait ne pour quelque infortune,
Pour perte ou gaing, jamais ne les perdra.
Les biens du corps, ce ſont faulſes richeſſes,
Or & argent, terres, poſſeſſions,
Charnalitéz, voluptez & lyeſſes,
Jeux & banquetz & delectations.
Gloire mondaine eſt en ces biens icy,
Quérant honneur de lourd & grave pois,
Parlant bien hault, je le compare auſſy
A la veſſie eſtant pleine de pois.
Car auſſi toſt qu'une eſpingle la perſe,
Son bruyct ſ'en va, & deſenflé devient,
Auſſy ſ'il vient quelque fortune adverſe,
Gloire mondaine appetiſſer convient.



A qui fortune en donnera.

Tout ce qu'ont dict les anciens,
De fortune & ſa liberté,
Qui donne des maulx & des biens,
Tout eſt icy repreſenté.

On ne ſcauroit de fortune mieulx faindre
Le grand povoir, ne ſon ymage paindre,
Qu'en deſcrivant le hazart plein de ris,
Dernièrement joué dedans Paris,
Nommé la blancque, auquel jeu pluſieurs
[hommes,
Pour petis pris, qu'ilz avoient au jeu mis,
Et ſans faveur d'amys ou d'ennemys;
Aultres y ont du leur nuys grand partie,
Et deſſus eulx toute perte eſt ſortie,
N'en rapportant que courroux ſeulement,
Ce jeu ſe faict à tous egallement,
Car d'un coſté ſont les noms & deviſes
De ceulx qui ſont d'argent les groſſes miſes,
De l'aultre part ſont les eſcripteaux blancz,
Qui aux premiers ſont du tout reſſemblans,
Parmy leſquelz ſont mis les bénéfices
Aux rencontrans gracieux & propices,
Ce ſont joyaulx, bagues, chaynes, doreures,
Carquantz, anneaulx, coupes, taſſes, ſceinctures,
Et aultres biens dont les poix & les pris
Sont dens aulcuns de ces billetz eſcriptz;
Ung aveugle eſt entre les deux vaiſſeaulx
A ſes deux mains tirant les eſcripteaulx,
Des deux coſtez, deſquelz il faict la monſtre.
Dont il advient que ſ'il y a rencontre,

De la deviſe & benefice auſſi,
C'eſt à celluy dont la deviſe ainſy
Eſt rencontrée, & des aultres le reſte
Se treuve blanc ſans que riens ſ'y aqueſte.
Je ne ſcaurois pour fortune prouver
En ces hazards, jeu plus décent trouver,
Pour ce que mainctz par luy ſe treuvent riches,
Les aultres nudz & demourez en friſches.

Plus Que Moins

Fin de Hécatomgraphie contenant cent Emblêmes, nouvellement imprimé à Paris, le vingt deux jours de Juing, par Denys Janot Libraire, demourant à Paris en la rue neufve noſtre Dame à l'enſeigne Sainct Jehan Baptiſte contre Saincte Genefviève des ardens.

Nous donnons quelques variantes des éditions 1543 et 48.

VARIANTES de 1543

Comme un *orfèvre* en son *orfèvrerie* (et non *orfavrerie*), Prologue ; *enchercher* (et non *encercher*), A III : *le crocodille*, D IIII.

Au lieu de la pièce intitulée : *Le mauvais* :

Recognoistre son imparfection.

Tousjours se sent par orgueil eslevé
L'homme mondain de sa condition.
Mais s'il cognoist son imparfection,
Humble se tient comme un boiteux grevé.

On veoit souvent cest emblême et enigme
Vérifié, car l'homme qui s'estime
Digne d'honneur, de richesse et d'avoir
Pour sa beaulté, pour sa force et scavoir,
En presumant plus de soy grandement
Qu'il n'a d'esprit et de bon jugement,
Honneur prétend et grande authorité,
Par vaine gloire et par témérité,
Et se veult faire obéir comme maistre.
Ainsi qu'il est denoté par le sceptre,
Et par une aelle opposée au talon
Qui l'homme rend eslevé et felon

Voilà que fait l'homme de sa nature,
Mais s'il cognoist comme il est créature
De Dieu vivant faict de boue et de fange,
Il trouvera cest orgueil bien estrange.
Il ne vouldra sceptre ne diadème,
Renoncera au désir de soy mesme
En contemplant telle fragilité,
Sera mué en toute humilité,
Il se verra pauvre et nud de tout bien,
Et que de luy il ne peult faire rien
Sans le secours de Dieu qui est piteux.
Et cela est noté par le boiteux,
Qui pour debout et droict se maintenir,
Sur la potence il se veult soustenir.

VARIANTES DE 1548

Raison doibt être :

Et ne sera point d'honneur vuide
Celluy

Contre les brocardeurs :

De l'escouter LES sages

De tribulation :

La tuile en fait la clère preuve
Car si au feu elle se treuve,
Et que la chaleur elle endure,
Elle deviendra ferme et dure
Et tant plus elle bruslera,
Tant plus elle s'endurcira.

Qui fait mal :

La noire obscurité.

Au lieu des 2 pages : *Le maulvais :*

Recognoistre son imperfection.

Comme dans 1543.

Bon et loyal :

Digne d'honneur, de richesse et d'avoir,
Pour sa beaulté, pour sa force et scavoir

Comme dans l'édition de 1543.

De tromperie :

De jeu pauvreté

J'avais GAIGNÉ !

Doulceur :

C'est GRANS plaisir

L'ymage de Némésis :

Pourquoy en ton hystoire
Tiens tu en main la palme de victoire?
C'est pour monstrer qu'à la fin je surmonte
Mes ennemis à leur dommage et honte.
... Je punis les fiers et orgueilleux
Et qu'il n'y a si grand seigneur ou roy
Dont le péché ne soit puny par moy.

Contre les magiciens :

L'histoire de Gi dès Lidien. Comme dans 1543, toute différente de 1540, mais sans intérêt.

Un mal :

Les 4 premiers vers comme dans 1543, différents, mais sans intérêt.

Fortune mendiante :

Le Lecteur et *Fortune*, en rubriques, comme dans 1543.

La statue :

Quenoille ; comme dans 1543.

NOTES

« Les ouvr. de Corrozet ont toujours été recherchés, et je ne m'en étonne nullement. Ce libraire, homme de lettres et homme de goût, connaissoit parfaitement le public de son temps, et il trouvoit, dans le propre fonds de son esprit et de son talent, tout ce qu'il fallait pour satisfaire la curiosité de ses clients, ou pour mieux dire, de ses lecteurs. Corrozet avoit de l'érudition et de l'esprit ; il étoit laborieux et ne tournoit pas trop mal un vers ; il avoit de plus un certain savoir-faire, qui dans tous les temps et dans tous les pays, n'a jamais manqué son effet. Il est donc naturel qu'il réussît à se faire une réputation et je doute qu'il y en ait beaucoup de cet ordre qui soit mieux méritée que la sienne. Tous les ouvrages qu'il a laissés, et ils sont nombreux, se font lire aujourd'hui même avec plaisir, et l'on trouve dans ceux qui appartiennent à l'histoire des renseignements qu'on ne trouveroit ailleurs, ni aussi exacts, ni aussi agréablement présentés. *Son Hécatomgraphie me paroit être l'une de ses meilleures productions et les jolies figures dont elle est décorée contribuent pour leur part à en faire un livre très agréable* » (Catalogue Nodier, Techener, 1844).

Préface. *Ayde*. Les rimes nous obligent à faire de ce mot un dissyllabe, ce qui est un archaïsme au XVIe siècle. Dans ce cas, il faut corriger le vers et écrire *el* au lieu de *elle*.

P. 3. *Remplaige*. A. fr. *raemplage*. Mot assez rare et dont les exemples cités par Godefroy sont tous employés au sens matériel.

— *Poster*. Courir la poste. Tous les exemples cités par Godefroy sont du XVIe siècle. Le mot était encore de quelque

usage au XVIIe. Employé aujourd'hui dans les patois en Forez, m'assure M. l'abbé J. Charles. Cf. l'expression adverbiale *en poste*, rapidement.

P. 8. Dans Littré. C'est son valet qu'il nomme, celui qui devant nous vient de gagner au pied.

(Scarron, *Jodelet ou le maître valet.*)

Et puis comme devant les chiens
Gagne au pied le timide lièvre.

(Scarron, *Virg. trav.*, I.)

Gagnons au pied si vous m'en voulez croire.

(Th. Corneille, *L'amour à la mode*, III, 8.)

Le sens de l'expression est : Gagner de l'avance avec le pied.

P. 11. Avant-dernier vers ; *je le ferai jusqu'à mon dernier souffle.*

P. 12. Notons que l'adjonction de l'*l* dans la graphie *lierre* est récente.

P. 21. *Entasmer*. Orthographe illogique. Rien ne justifie l'*s* dans un mot venant de *intaminare*. Ex. entre mille de ces bizarreries de l'orth. savante de la Renaissance.

P. 23. *Tentés*. Au sens d'*éprouvez*, très commun pendant tout le XVIe siècle.

P. 25. *Pinte*. Mesure dont la capacité varie suivant les régions.

P. 27. *Obscurté*. C'est, malgré la graphie, l'ancienne forme populaire remplacée plus tard par *obscurité*.

P. 34. *Est vené*. Le mot est ancien, et d'ailleurs peu employé, même au moyen âge.

P. 37. *Avantageuse* : présomptueuse.

P. 39. *Gentillesse*. Le sens étymologique du mot : *noblesse*. (Cf. *gentilhomme*.)

P. 41. Prendre fortune, *alors* qu'elle est avancée. C'est nous qui avons corrigé le vers ; le texte donne *alors*.

— *Doubtons*. *Douter*, en ancien français, signifie *craindre*.

P. 44. *Perdu*, dans le dernier vers du quatrain, est une erreur, car les variantes de 1543 et 1548 nous donnent la vraie leçon : *gagné*. Le dernier vers signifie : *Essayant s'il retrouvera ce qu'il a perdu*.

P. 46. *Crocodrille*. Anciennement *cocodrille*, par métathèse.

P. 47. *Blasonneurs*, *blason*, *blasonner*. Nous savons, par le nombre très grand des blasons du XVIe siècle, la vogue de ces mots-là : au sens moral, ils ne semblent pas apparaitre avant le milieu du XVe siècle. On trouve les significations les plus opposées : *médisance*, *blasme* et *éloge*. *Blasonner* n'a guère que le sens de *médire*.

— *Cil*, en ancien français, était employé exclusivement au cas sujet. Au XVIe siècle, on a perdu le souvenir de la déclinaison et l'on emploie *cil* et *celui* sans discernement.

P. 48. La pensée ici est à la fois platonicienne et chrétienne. La mort est plus à désirer qu'à redouter, parce qu'elle est une délivrance.

P. 51. *Remore* :

> La remore fichant son débile museau
> Contre le moitte bord du tempesté vaisseau,
> L'arreste.....
>
> (Du Bartas, *La Semaine*.)

— C'est la rémore qui force d'arrêter les plus grands vaisseaux.

(La Rochefoucauld, *Pensées*, 98.)

P. 55. *Outrecuidé.* Rare. Ce sujet a été repris par La Fontaine dans la fable de « Phébus et Borée ».

P. 57. *Règlement.* Adverbe, Rare.

P. 61. *Impiteux.* C'est du vocabulaire du XVe siècle.

— *Faons* désignait les petits indistinctement.

P. 63. *La fille et mère.* Déjà au XVIe siècle l'usage moderne commence à prévaloir.

P. 67. *Le père esjouyssant puissant.* L'emploi des adjectifs comme adverbes, est beaucoup plus fréquent au XVIe siècle qu'aujourd'hui. Cela est dû à l'influence du latinisme.

P. 70. *Vince* est une forme récente et toute latine.

P. 72. *Cault.* Graphie illogique qui suppose une étymologie *callidum.* En réalité, *caut* est un latinisme du XIVe siècle modelé sur *cautum.* Ce sujet est le même que la fable de La Fontaine : « Le serpent et la lime ».

P. 75. *Ceste,* couronne et sceptre. La liberté de syntaxe au XVIe siècle permettait encore de ne pas répéter l'adjectif démonstratif devant deux noms, même de différents genres.

P. 79. *Preigne.* Cette forme analogique modelée sur *tiegne* et *viegne* est très ancienne dans la conjugaison et se rencontre encore pendant tout le XVIe siècle.

P. 81. *De bien ou de mal.* Vers à corriger : *de bien ou mal.*

P. 85. *De tant plus que... plus.* C'est la formule la plus ordinaire en ancien français pour exprimer l'idée moderne *plus... plus.*

P. 87. *Souffrez.* Cette forme du subjonctif, normale jusqu'à la fin du XVe siècle, devient rare au XVIe. Elle est peu fréquente chez Corrozet.

P. 89. *Aulcune inventaire.* Le genre de ce mot qui date de la fin du XIVe siècle est encore hésitant.

P. 92. Il faut lire : *en une* | *isle.*

P. 93. *Bricq* est une espèce de filet. Le mot se retrouve dans l'*Eglogue au Roy* de Clément Marot.

— Le début de cette pièce rappelle comme idée et comme mouvement la ballade des *Dames du temps jadis* de Villon.

P. 100. L'inspiration de cette pièce, sans être dictée par l'esprit monastique, est tout opposée à l'esprit du moyen âge qui divinisait l'amour.

P. 103. *Affins* est un des nombreux latinismes introduits dans la langue au XVe siècle.

P. 105. Un *formis.* Jusqu'au XVIIe siècle, *fourmi* était plus souvent masculin.

P. 107. *Mancipe.* Du latin *mancipium*, est encore un latinisme créé au XVe siècle.

P. 109. Ce thème a été imité par La Fontaine.
Ung affaire. Toujours masculin jusqu'à la fin du XVIe siècle.

— *Eplucher.* Pris ici dans notre sens tout à fait moderne, et presque argotique.

P. 110. *A l'éléphant combatre. A* conservé ici le sens de *avec* (ancien français), qu'on retrouve encore dans quelques expressions.

P. 113. *Expelle* est un latinisme qui apparait dès le XIVe siècle.

P. 114. Les allégories de cette pièce nous rappellent l'école poétique du XVe siècle.

P. 118. *Avant que mettre*. La syntaxe a été longtemps indécise sur ce point. On employait assez indifféremment *avant que* et *avant de*. Plus tard, on a combiné les deux expressions en disant *avant que de*.

P. 127. *Qui est son maistre au grand besoing servante.*
Les exemples du participe présent au féminin ne sont pas rares au XVe et au XVIe siècle. Toutefois les cas en sont limités et jamais cet emploi n'a été général.

P. 129. *Nourrir* s'emploie ici au sens moral de *éduquer*, ce qui est normal jusqu'à la fin du XVIe siècle.

P. 135. *Escureau*. Ce mot se présente sous des formes diverses dans l'ancienne langue. Tantôt c'est la forme du nominatif *escurieux*, tantôt celle du cas régime *escureuil*. *Escureau* suppose un autre suffixe.

P. 138. *Curve* est un latinisme introduit par les traducteurs tels que Bersuire au XIVe siècle.

P. 141. *La navire*. Presque toujours féminin au XVe siècle, et même encore au XVIe.

P. 142. Cf. La Fontaine.

L'astrologue (éd. Régnier). Sources : Ésope, f. 40, Μάντις ; fab. 166, Ἀστρολόγος (Coray, pp. 26, 100, 101, 299, 300, 354, 355). Faërne, fab. 73, *Astrologus*. — Corrozet, fab. 88, *d'aulcun devin ou prophète*.

Cf. *Théætète* de Platon.

Soullié indique aussi plusieurs recueils de facéties dû XVIe siècle.

P. 155. *Trenchent*. Se donnent de grands airs (?)

P. 161. *Oyseau, ramaige*. *Ramaige* est fréquemment employé comme adjectif au XVIe siècle. On trouve la même expression dans l'*Egloge au Roi* de Marot.

P. 162. C'est l'idée de La Fontaine : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi », et l'argument des causes finales.

P. 165. *Chef d'ouvrage* est une expression aussi commune que chef-d'œuvre au XVI[e] siècle.

P. 171. Le rythme et comme rimes

Le rythme	et comme rimes
7	a
3	a
7	b
7	a
7	a
3	a
7	c
7	c
3	c
7	d
7	c
7	c
3	c
7	d

P. 175. *Baigner.* Se complaire. Cotgrave dit : *prendre grand plaisir à, se complaire à.* — « Luy laisseras faire en te baignant » (Montaiglon, *Recueil*, II, 181). — Et : « qui, à sonner du chalumeau se baigne » (*id.*, I, 240).

P. 191. *Secou* s'explique par l'infinitif *secourre* (*subcutere*) et non secouer.

P. 195. *Queloigne.* Au lieu de *quenouille*, en vertu d'une métathèse. Des formes analogues à *queloigne* se sont maintenues dans les patois.

P. 201. *Tresbucher*, de la balance, dont un des plateaux fait trébucher l'autre.

P. 201. La *blanque*. Loterie où c'est le billet blanc qui perd ; les exemples donnés par Godefroy sont du XVI[e] siècle. C'est peut-être un italianisme.

MAC ON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ERRATUM

P. 156, ligne 3, *au lieu de* prefaicte, *lire* parfaicte.









